PS
2364
.M27
M9
1890z
ZOLA
EMILE

MYRRHA-MARIA

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

LA CHAIR

Un volume in-16 de la collection des Auteurs célèbres
Prix : 60 centimes.

Émile Colin. — Imprimerie de Lagny.

OSCAR MÉTÉNIER

MYRRHA-MARIA

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26 RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

Tous droits réservés.

MYRRHA-MARIA

I

OU ÉCLATE L'ENTENTE CORDIALE QUI RÉGNAIT A LA COUR DE SAXE, L'AN DE GRACE 1706

Vers les premiers jours du mois d'avril 1706, trois personnages étaient réunis à Dresde, dans le cabinet de Jean-Reginold de Patkul, ambassadeur de Russie en Saxe.

L'hôtel de ce dernier, une de ces demeures princières comme il en existait un bon nombre à Dresde à cette époque, et que l'on eût, en Italie, décoré du nom de Palazzo, était situé à proximité de l'Hôtel des Cadets et du Palais des Indes, où l'on trouvait une célèbre collection de porcelaines de Saxe et du Japon, évaluée alors à un million d'écus.

L'un des trois personnages, qui se tenaient dans le cabinet de travail, était Patkul lui-même, dont les rides précoces et les traits tourmentés attestaient les graves et constantes préoccupations.

Le second, un vieillard de quatre-vingts ans, vêtu à la manière des seigneurs de Bohême, s'appelait Jean-Wenceslas Ziska, descendant de ce Ziska, vengeur de

Jean Huss, qui, un siècle auparavant, avait fait trembler l'Allemagne tout entière. Une longue barbe blanche descendait sur sa poitrine; son visage aux lignes à la fois énergiques et douces respirait la fierté, en même temps que le calme et l'inaltérable sérénité des vieilles figures bibliques.

Le troisième personnage, une jeune fille d'une beauté un peu sauvage, était Myrrha-Maria de Patkul, fille de l'ambassadeur. Agée de vingt ans environ, elle avait la peau blanche des races du Nord, les traits fins et distingués de son père, et en même temps l'œil noir et chaud, la chevelure de jais et le tempérament nerveux de Mina, sa mère, fille du vieux Wenceslas Ziska.

Myrrha-Maria n'avait point connu cette mère, morte en lui donnant le jour, et la vie de son père, devenu veuf prématurément, avait été traversée de tant d'événements extraordinaires que, là-bas, à Prague, dans l'austère demeure de son aïeul, où s'était écoulée son enfance, elle avait eu bien rarement l'occasion de l'embrasser.

Myrrha-Maria n'habitait pas Dresde habituellement.

Un Roumain, le prince Constantin Sherbanesko, appartenant à une des plus nobles et des plus anciennes familles de Bukharest, avait demandé sa main, et elle était venue faire part à son père de ces propositions.

Lui, ne se hâtait pas de répondre, tout entier au bonheur de sentir près de lui son enfant, mais ce jour-là enfin, pressé de questions :

— Mon enfant, dit-il en fixant sur elle son regard humide, permets moi-de ne pas te répondre de suite... J'ai été si longtemps, hélas! privé de ta chère présence, toi qui me rappelles tant ma pauvre Mina, que j'ai soif de te voir, de t'entendre!... Mon existence a toujours été si tourmentée jusqu'à ce jour, elle a eu de si rudes secousses, les péripéties qui l'ont traversée ont été si subites... si terribles, que lorsque je puis

enfin reposer ma pensée sur des images plus douces, oublier mes continuels tracas, cette préoccupation de tous les instants qui me mine et me dévore, je respire comme si j'étais déchargé d'un grand poids ! Cette paix passagère dont je jouis maintenant va m'être bientôt ravie, laisse-m'en donc jouir un peu ! Quand tu seras princesse, ajouta Patkul d'un ton amer, que tu seras là-bas, bien loin, à Bukharest, tu oublieras peut-être bien vite ce pauvre père que tu auras si peu connu et que les dures nécessités de la vie contraindront de rester ici !

— Mon père ! de grâce, ne parlez pas ainsi ! s'écria l'ardente jeune fille en jetant ses bras autour de Patkul, j'aurai toujours pour vous un cœur de fille et voilà, ajouta Myrrha-Maria en désignant son aïeul, voilà celui qui m'a appris à vous aimer et à vous bénir tous les jours de ma vie !

Deux larmes roulèrent des yeux de l'ambassadeur qui embrassa doucement sa fille.

— Demain, tu partiras, Myrrha, avec ton grand-père... pour Prague. Là, au moins, tu seras en sûreté, et fasse le ciel que je ne t'embrasse pas demain pour la dernière fois !

Wenceslas Ziska et Myrrha eurent un geste de surprise.

— Craignez-vous donc quelque chose, mon fils ? demanda le vieux Bohémien.

— Oui, je crains, reprit Patkul, et j'ai de graves raisons pour craindre. Nous vivons dans un siècle où la justice est méconnue, où la loi du plus fort est la règle suprême. Vous souvient-il, mon père, de ce temps où je fus choisi pour aller porter aux pieds du roi Charles XI les doléances des Livoniens, qui gémissaient sous le joug ? J'ai été justement récompensé de cet acte de courage, et si je n'avais gagné la Courlande, j'eusse payé de ma tête l'audace et l'insolence d'une pareille conduite. C'est alors que, proscrit, j'ai

dû, ma chère Myrrha, te confier à ton aïeul. Et depuis ce jour, j'ai amassé dans mon cœur un trésor de haine pour tout ce qui porte un nom suédois. Charles XI est mort. Un instant j'ai pu croire que c'en était fait de la Suède, et voilà que cette puissance, au lieu de décroître, a grandi aux mains de cet enfant qu'on nomme Charles XII! En vain j'ai cimenté l'union d'Auguste de Saxe et de Pierre Alexiovitch. Un bonheur insolent protège les armes de mon ennemi et j'ai vu, à Narva, huit mille Suédois vaincre quatre-vingt mille Moscovites! Auguste, souverain sans royaume, erre maintenant dans cette Pologne qu'il a gouvernée. Il fuit, il recule devant Stanislas Leczinski que le roi de Suède a fait sacrer roi! La dernière armée qui défendait la Saxe vient d'être anéantie a Freundstadt. L'Electorat est ouvert au conquérant, et bientôt l'Electeur sera prisonnier dans Dresde! Vingt mille Saxons, commandés par Schullembourg l'Invincible, mis en déroute par dix mille Suédois sous les ordres de Renschild! Ah! la fortune est décidément contre nous! Et moi, moi que mon devoir retient à Dresde, peut-être me trouverai-je bientôt en présence de ce roi, dont le père m'a condamné à mort! Respectera-t-il le droit des gens?...

— Mon père, vos craintes ne seraient-elles pas exagérées? dit la jeune fille. Si le maréchal Renschild et son armée victorieuse sont aux portes de la Saxe, ne m'avez-vous pas dit que Charles XII combattait en Lithuanie? Ne pourriez-vous donc, en raison des circonstances, obtenir votre rappel à Moscou?

— Tu ne sais pas, enfant, que Charles XII joint à la cruauté de son père une ambition démesurée et une volonté qui n'admet point d'impossibilités. Sous la conduite d'un tel chef les troupes suédoises feront cent lieues en dix jours, et cela en dépit des intempéries, des inondations et, qui plus est, des armées du tzar Pierre. Quant à ce dernier, il a mille fois plus de

génie que son adversaire, mais il est mal secondé et malgré les réformes qu'a introduites Lefort, il aura de la peine à faire accepter aux barbares moscovites la discipline suédoise. Occupé qu'il est à réparer ses pertes, volant de Riga à Moscou et de Moscou aux rives du Borysthène, pensera-t-il aux dangers que je puis courir, moi, son obscur représentant? Mon devoir est de rester, je resterai! Le tsar, mon maître, a dans cette cour un ennemi puissant, qui est aussi mon ennemi personnel, Flemming. Eh bien! ce sera une lutte à mort entre ce Flemming et moi. Tous ses projets trouveront en moi un adversaire et je ne lui laisserai ni trêve, ni repos. Je sais qu'il prépare une alliance avec Charles XII. Pour éviter les horreurs d'une invasion en Saxe, il veut décider l'Electeur à se soumettre coûte que coûte et à abandonner le parti du tsar de Russie. Cela ne sera pas et, tant que je serai ici l'ambassadeur et représentant de Pierre Ier, je saurai faire échouer ses desseins et maintenir mes droits. Plaise à Dieu que la lutte ne soit pas inégale et que je ne sois pas brisé dans le combat!

— Mon père, je veux rester auprès de vous, pour vous consoler, quand vous souffrirez, pour relever votre courage quand vous serez abattu. Vous avez le bon droit de votre côté, laissez-moi donc prendre une petite part dans la victoire que vous remporterez.

— Non, mon enfant, mon œuvre est à la fois une œuvre de justice et une œuvre de vengeance. J'ai deux ennemis au monde, vois-tu, ajouta Patkul, dont les yeux étincelèrent : Flemming et le roi de Suède! Je triompherai et je me vengerai... ou je mourrai à la peine! Si je dois succomber, ma chère Myrrha, je quitterai la vie plus tranquille, en songeant que tu es à l'abri des embûches du monde et sous la garde de ton aïeul; et puis ma situation et mes projets vont m'obliger, tu le sais, à contracter une alliance, qui est pour moi un gage presque certain de réussite... mais

qui n'est que cela, car jamais le souvenir de ta pauvre mère, morte en te donnant le jour, ne sortira de ma mémoire, ni surtout de mon cœur. Vous avez compris mon père, et toi aussi, ma fille, à quelle nécessité cruelle pour mon affection à votre égard je dois obéir. La famille d'Einsiedel est toute-puissante à la cour de Saxe. Jean-George d'Einsiedel, l'aîné des frères d'Albertine que je dois épouser, est maréchal de la cour et conseiller privé ; Curt d'Einsiedel, le cadet, est premier chambellan et possède l'oreille du roi, et enfin le dernier, Detler-Henri d'Einsiedel est ambassadeur en Suède. Cette famille est alliée aux plus illustres familles de l'Electorat, et ce que le Livonien Patkul, condamné à mort par Charles XI, ne pourra obtenir, le mari d'Albertine d'Einsiedel l'obtiendra à coup sûr, et Charles XII lui-même hésitera avant de porter la main sur un homme dont la mort mettrait en deuil la noblesse de tout un pays. Tu vois bien, Myrrha, qu'il faut que tu partes. Tu reviendras quand j'aurai gagné la partie, et puis Prague n'est pas loin de Dresde...

Le vieux Wenceslas avait attentivement suivi le récit de Patkul; il se leva et, solennellement :

— Dieu vous tienne en sa sainte garde, mon fils! Le Seigneur a dit à ceux dont le cœur est pur et la cause juste : *Sede à dextris meis, donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum!* (1) Tenez-vous donc en paix, vous triompherez! Mais si, cependant, des événements imprévus venaient rendre ici pour un temps votre présence dangereuse, souvenez-vous que les Ziska sont les fils de Jean Huss le martyr, qu'ils sont libres et hospitaliers, et que vous trouverez toujours auprès d'eux un asile sûr et, au besoin, des vengeurs!

A ces paroles de Ziska, un feu sombre avait illuminé le visage de Myrrha-Maria. Dans cet œil noir qui

(1) Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je t'aie fait un marche-pied de tes ennemis.

lançait des éclairs, on reconnaissait la fille de Bohême, aux passions farouches, à l'énergie sauvage. Son cœur battait bien à l'unisson avec celui de son père et de son aïeul. Elle non plus ne devait pas savoir pardonner ! Du reste, n'avait-elle pas été élevée par Wenceslas dans la religion de Jean Huss, au milieu du noyau des fanatiques Taborites, derniers descendants des sectaires que jadis Jean Ziska et, plus tard, les Procope, avaient menés victorieusement au pillage et à l'incendie? Habituée à trouver dans les versets de la Bible justement ce qu'elle souhaitait d'y rencontrer, interprétant à sa façon paraboles et mystères, elle avait conclu de la lecture des Livres saints que la vengeance était le plus sacré des devoirs. Aussi fût-ce absolument de bonne foi qu'elle vint présenter son front à son père et lui dire :

— J'obéirai, mon père, et mes vœux, à Prague comme ici, vous accompagneront toujours. Je prierai pour vous, car vous combattez pour la bonne cause. Notre Dieu est un Dieu jaloux, et la vengeance est agréable au Seigneur, qui a dit : Dent pour dent, œil pour œil !

Après que le vieux Wenceslas et Myrrha-Maria se furent retirés pour préparer leur départ, Patkul, demeuré seul, se plongea dans ses réflexions.

Il songeait, et l'on sentait aux plis qui creusaient ses joues et tailladaient son front, qu'un amer souci empoisonnait la joie qu'il avait eue de revoir et d'embrasser sa fille.

Puis, attirant à lui un volumineux dossier sur lequel on lisait :

MÉMOIRE A SA MAJESTÉ AUGUSTE II,
ROI DE POLOGNE ET ÉLECTEUR DE SAXE,
POUR LES MOSCOVITES A LA SOLDE DE SAXE.

— Allons, fit-il, c'est le devoir!

Et il en parcourut rapidement les pages. Quand il en

eut tourné le dernier feuillet, il prit une plume et, de son écriture large, il écrivit au bas du mémoire :

Dixi et salvavi animam (1).

Patkul se leva ensuite et sonna son valet de chambre :

— Mon carrosse ! Je vais au Château !

La cour de Saxe, à cette époque, présentait un singulier spectacle. L'Electeur Auguste II, en même temps roi de Pologne (de nom seulement, puisque Charles XII, roi de Suède, que ses récentes victoires rendaient tout-puissant, avait placé sur le trône Stanislas Leczinski, en 1704), s'était vu forcé de se retirer précipitamment à Cracovie, la seule ville qui lui fût restée fidèle, accompagné seulement de quelques régiments russes et saxons.

De son entrevue à Grodno avec Pierre Ier, ce prince n'avait pu rapporter que des consolations et des espérances, car le tsar était trop affaibli par les défaites qu'il venait d'essuyer, pour se trouver en mesure de prêter à son allié un concours bien efficace.

Il ne restait plus à l'Electeur qu'une armée de douze mille Saxons et de sept à huit mille Moscovites. Il en avait confié le commandement au maréchal Schullembourg, qui passait, et à juste titre, pour un des meilleurs généraux du temps. Cette armée était sa ressource suprême; mais comme Charles XII était occupé à refouler les débris de l'armée russe jusqu'au fond de la Lithuanie, il était fondé à espérer que Schullembourg saurait tirer un parti avantageux de cette situation.

La journée du 12 février 1706 vint faire envoler cette dernière illusion. Le grand maréchal Renschild, un des meilleurs lieutenants du roi de Suède, celui-là même qu'on avait surnommé le Parménion de

(1) J'ai dit et j'ai sauvé mon âme.

l'Alexandre du Nord, ayant rencontré Schullembourg à Freundstadt, près de l'Oder, remporta sur lui une victoire décisive. A la vue des Suédois, les Moscovites, pris de panique, s'étaient enfuis laissant sur le champ de bataille armes et bagages.

A la suite de cette déroute honteuse, puisque le maréchal Renschild n'avait que dix mille soldats à opposer aux vingt mille hommes de Schullembourg, ce dernier, justement indigné, quitta le service de la Saxe et passa à celui de la République de Venise.

Ce désastre, en ruinant le dernier espoir d'Auguste, avait rempli d'épouvante la Saxe tout entière. A Dresde, le comte de Flemming, premier ministre, que la retraite de Schullembourg et l'absence de l'Electeur rendaient tout-puissant, s'efforçait, mais en vain, de réagir contre l'affolement général.

Ce ministre, qu'on a appelé peut-être avec raison « le Mazarin de la Saxe », était un homme d'une grande intelligence Vigilant, laborieux, fin diplomate, il semblait se faire un jeu des plus grandes affaires. Même dans les circonstances les plus critiques, son sang-froid ne l'abandonnait jamais. On pouvait, par contre, lui reprocher d'être emporté, vindicatif, opiniâtre dans ses projets, d'un orgueil insupportable, d'une ambition démesurée, un de ces hommes enfin dont les qualités peuvent sauver un Etat quand leurs défauts n'en précipitent pas la perte.

Sans rien laisser paraître de ses appréhensions, Flemming se rendait un compte exact de la situation; aussi se proposait-il, pour remédier à un état de choses si funeste aux intérêts du pays, de décider l'Electeur à faire la paix avec Charles XII, à quelque prix que ce fût; mais il avait à Dresde un adversaire puissant, et Flemming le savait. Cet adversaire, c'était Jean-Reginold de Patkul, ambassadeur de S. M. Pierre Ier près la cour de Saxe.

Patkul était alors âgé de quarante-six ans ; appartenant à la noblesse livonienne, il avait d'abord été capitaine dans l'armée suédoise. L'Estonie et la Livonie avaient été cédées en 1660 par le traité d'Oliva, à la Suède par la Pologne, sous la réserve de tous leurs privilèges. Charles XI, père de Charles XII, n'ayant tenu aucun compte de cette clause, Patkul vint à Stockholm en 1692, à la tête de six députés de sa province, porter au roi de Suède une protestation contre cet abus de pouvoir. Quoique fondée, la réclamation ne fut pas prise en considération ; elle produisit, au contraire, un effet déplorable. Les six députés furent mis en prison, et Patkul, condamné à mort « *pour avoir eu l'insolence de se plaindre de vexations.* »

Toutefois Patkul put s'enfuir et se réfugier en Saxe, auprès d'Auguste II, qui le fit général.

Mais bientôt, ayant eu à se plaindre du comte de Flemming, favori de l'Electeur, dont le caractère impérieux s'accommodait peu avec son esprit vif et altier, il quitta Dresde et entra au service du tsar Pierre Ier, qui le maintint dans son grade de général.

Après avoir donné satisfaction à sa haine en cimentant l'union du tsar et de l'Electeur de Saxe, union qui eût causé la ruine d'un roi, si ce roi n'eût été Charles XII, Patkul fut envoyé par Pierre Ier à la cour de Saxe comme ambassadeur. Il se retrouvait donc en présence de son ancien ennemi, Flemming. De nouveau, tous deux allaient lutter avec des chances de fortune plus égales, car si Flemming était tout-puissant en Saxe, Patkul était le représentant d'un monarque craint et respecté. Il pouvait croire que cette situation lui assurerait une complète immunité, le préserverait de toutes sortes d'embûches.

Malheureusement, le ministre saxon était homme à ne s'arrêter devant aucune considération et n'hésitait pas à prendre un parti extrême quand son intérêt était en jeu.

A l'heure même où l'ambassadeur de Russie se rendait au Château, un conseil de cabinet rassemblait dans une salle de ce palais les ministres dépositaires du pouvoir en l'absence d'Auguste II.

La ville de Dresde est coupée en deux par l'Elbe. Pour distinguer la rive droite de la rive gauche, on les a dénommées le vieux Dresde et le nouveau Dresde, qu'un pont de pierre superbe unit l'un à l'autre. C'est à l'entrée de ce pont, du côté du nouveau Dresde, que s'élevait le Château, édifice fort ancien et assez ordinaire, démoli et reconstruit depuis lors.

L'intérieur du palais ne répondait en rien à son extérieur modeste. Les prédécesseurs d'Auguste, sur le trône de Saxe, avaient somptueusement meublé les appartements qui le composaient.

La galerie des Fêtes surtout était embellie de tout ce qu'avaient produit de plus beau l'art ancien et l'art moderne : bustes, statues, vases de prix, tableaux de maîtres, de tous les temps et de toutes les écoles.

Là se trouvait aussi une salle immense, la célèbre Voûte Verte (Grüne Gewolbe), composée de trois parties réunies en une seule et renfermant le trésor royal.

Outre les diamants de la couronne, enfermés dans des caisses de cristal et célèbres dans toute l'Allemagne, on y admirait la collection des costumes, ornés de pierres fines, que portaient les princes et les grands officiers de la couronne dans les jours de gala. Habits de cour, habits de chasse, et jusqu'aux harnais d'apparat, tout était rangé par ordre ; on y voyait, sous des vitrines, des agrafes de chapeau, des boucles de souliers, de manchons, de ceinturons, le tout enrichi de saphirs, de rubis et d'émeraudes.

Le conseil de cabinet où se rendait Patkul siégeait sous la présidence du comte de Flemming, dans un salon attenant à la galerie des Fêtes, où se promenaient tous les seigneurs qui n'avaient pas suivi l'Electeur en

Pologne, dans une attente anxieuse de l'issue du Conseil; car la situation du pays était grave, et l'avenir de la Saxe était la partie qui se jouait à cette heure entre les ministres.

Pas un de ceux-ci ne manquait. A côté du comte de Flemming se tenait le baron de Lowendahl Waldemar, grand maréchal de la cour, Danois d'origine, descendant des comtes de Guldenlowe et de sang royal.

Tour à tour au service des Etats-Généraux de Danemark, de l'empereur Léopold, il avait fini par s'attacher à l'Electeur de Saxe qui l'avait comblé d'honneurs. Il jouissait, après le comte de Flemming, de la plus grande influence, et son fils cadet, le baron Waldemar de Lowendahl, colonel d'un régiment d'infanterie saxonne, commandait alors à Cracovie, auprès de l'Electeur, les quelques troupes qui formaient sa garde.

Partageant les opinions du premier ministre, le comte de Wackerbarth, qui avait succédé à ce dernier dans le commandement en chef des troupes saxonnes, était gouverneur de Dresde. Il faisait, au Conseil, l'appoint de la majorité du comte de Flemming. Il était Mecklembourgeois de naissance.

Nommons encore le comte Ernest de Manteuffel, Prussien et Poméranien d'origine, qui avait été gentilhomme de la chambre de Frédéric Ier, mais qu'une altercation avec le comte de Wartenberg, favori de ce roi, avait éloigné de la cour de Prusse. Par l'appui de Flemming, il avait été fait comte de l'Empire et ministre des affaires étrangères de Saxe.

Rien n'était plus rare au Conseil de l'Electorat de Saxe qu'un personnage saxon. Il n'y en avait même qu'un, le comte de Hoyhm, d'une ancienne famille du pays; car le chef de l'opposition au comte de Flemming était le comte de Lagnasco, d'une maison piémontaise. Il avait capté, par des dehors aimables, la confiance de l'Electeur, qui l'avait fait capitaine des chevaliers-gardes, ministre, sans parvenir à le rendre populaire.

Il était reputé le compétiteur personnel du premier ministre, qui redoutait en lui l'astuce italienne et... le mari de la comtesse de Thun, fille de Waldstein, grand chambellan et favori de l'empereur Joseph, situation qui en faisait un adversaire assez dangereux.

Ajoutez à cela un savoyard à demi-compatriote de Lagnasco, François Picardel, marquis de Fleury et de Beaufort, qui, avant de faire partie de l'étrange conseil d'Auguste II, avait représenté le roi de Sardaigne à la cour de Vienne.

Donc, seul de sa nationalité, le comte de Hoyhm, que l'on appelait à Dresde le Mécène de la Saxe, à cause de la faveur particulière qu'il marquait aux artistes et aux écrivains, passait pour n'appartenir à aucune faction et pour ne connaître que les intérêts de sa patrie qu'il illustrait par son érudition comme par son caractère.

Sans titre de ministre, mais conseiller et favori du roi, le baron Henri de Bruhl dont la faveur devait atteindre au plus haut point sous le règne suivant, assistait au Conseil. Très jeune encore, fils du président du conseil d'État, Jean de Bruhl, il avait su se rendre à ce point indispensable que son maître ne prenait jamais une décision sans l'avoir consulté. On peut dire qu'il joignait à l'orgueil de Flemming l'ambition et la ruse de Lagnasco. Le premier ministre ménageait en lui le favori de l'Electeur, qui l'avait envoyé de Cracovie pour prendre avec le Conseil les mesures urgentes que dicterait une politique aux abois.

En quelques traits rapides, le comte de Flemming ayant exposé cette situation presque désespérée, aborda la question des dispositions à prendre pour fermer le gouffre :

— Messieurs, dit-il, Sa Majesté nous fait inviter par l'organe de M. le baron de Bruhl à parer à l'orage qui gronde sur la Saxe. Charles XII avance, terrassant ses adversaires les uns après les autres. Le tsar Pierre Ier, notre allié, a succombé à Narva et depuis lors aucun

succès n'a relevé ses affaires. Aujourd'hui, le roi de Suède est en Lithuanie, demain il sera aux portes de Dresde. Le maréchal Renschild, vainqueur à Freundstadt, n'attend qu'un ordre du roi pour passer l'Oder et enlever à notre maître l'Electorat, comme la Pologne lui a été enlevée déjà. J'aime trop la Saxe pour la voir de sang-froid envahie et ravagée par Charles XII. Ainsi, vaincus d'avance si nous tentons de résister, nous ne pouvons être sauvés que par la paix. La paix seule peut assurer la sécurité à l'Electorat. Quelque cruel que soit ce parti, le seul qui nous reste à prendre, c'est de traiter avec le roi de Suède.

Un morne silence accueillit l'exposé d'une politique aussi désespérée.

— Traiter avec Charles XII, demanda enfin Lagnasco, sans avoir rompu l'alliance avec le tsar? En quoi l'amitié du roi de Suède nous serait-elle plus profitable que l'alliance moscovite?

— On peut se demander, en effet, dit le comte de Manteuffel, ce que gagnera l'Electeur en rompant avec le tsar. Au point où nous en sommes, S. M. Auguste II n'aura plus même de garde personnelle, puisque cette garde se compose principalement de deux régiments moscovites; il y a là vraiment de quoi hésiter.

— Le temps presse, répliqua sèchement le comte de Flemming, venu là avec la résolution bien arrêtée de faire ratifier son projet. M'est avis qu'il est plus sage de traiter avec le vainqueur avant de le voir entrer dans la place. Dans un mois, dès demain peut-être, il peut tomber ici, alors nous ne traiterions plus de la paix, nous subirions toutes les conséquences possibles de la défaite.

Ici, Lagnasco et Fleury se levèrent en même temps et déclarèrent se retirer d'une discussion où l'on mettait en doute l'obligation de la fidélité à un allié comme le tsar, dont la Saxe et la Pologne n'avaient reçu que des bienfaits. Le maintien de l'alliance moscovite, voilà

ce qu'exigeaient l'honneur et les intérêts à venir d'Auguste II.

— Que l'on songe, ajouta Lagnasco, à la revanche inévitable de Pierre Ier ! En poussant toujours de l'avant, Charles XII épuise l'argent et le sang de ses troupes à une distance si grande de la Suède qu'il ne peut déjà plus s'y ravitailler. D'ailleurs, ses ressources finiront par tarir. La fortune est inconstante. Le tsar, en opérant au sein ou sur les bords mêmes de son immense empire, est comme Antée, s'appuyant sur la terre même, qui est sa mère. Pierre Ier, par son voisinage et ses forces, est notre allié naturel. Un traité honteux ferait aujourd'hui de notre puissant voisin notre mortel ennemi. N'avons-nous pas ici M. de Patkul, ambassadeur de Moscovie, qui vous assure que les hostilités seront promptement reprises contre les Suédois?

— Que venez-vous, monsieur le comte, interrompit Flemming, pâle et frémissant de colère, nous parler de ce Jean-Reginold de Patkul, dont le nom seul et la présence à la cour de Saxe attireront plus sûrement sur nous la colère du roi de Suède? Savez-vous seulement quel est cet homme fait ambassadeur par le czar! Un aventurier banni de la Suède par une condamnation à mort! Un homme hors la loi qu'Auguste II a dû chasser de Saxe, après avoir eu l'imprudence de le nommer général! Cessez, messieurs, de considérer l'envoi de cet ambassadeur à Dresde comme une preuve de l'amitié de Pierre Ier; je le considère, moi, comme un défi, comme une suprême injure! Une belle garde pour Sa Majesté que ces soldats moscovites, si braves qu'hier encore dix mille de ces prétendus héros, soutenus par un nombre égal de Saxons, se sont enfuis devant huit mille Suédois, en abandonnant jusqu'à leurs armes ! Monsieur le comte de Lagnasco, monsieur le marquis de Fleury, êtes-vous donc les seuls ici à ignorer que Patkul prépare contre nous un soulèvement de la ville de Dresde et qu'il nourrit le secret dessein

de faire de la Saxe une vassale de la Russie? Il redoute l'arrivée du roi de Suède. Ah! je le comprends, Charles XII n'est pas homme à oublier la condamnation portée par son père! C'est parce que je sais cela, moi, Messieurs, que je m'opposerai de tout mon pouvoir à ce que les intérêts de la Saxe soient sacrifiés à des intérêts personnels, à une intrigue étrangère! Croyez-moi, allons au plus pressant et de même que Stanislas Leczinski aura toujours un défenseur dans Charles XII, qui l'a fait roi de Pologne, donnons à l'Electeur de Saxe, notre maître, la même sécurité, en le faisant l'allié du roi de Suède.

Le coup était porté. L'effort du comte de Lagnasco pour reprendre sa thèse en sous-œuvre fut inutile. Les membres du conseil semblèrent fléchir sous l'autorité du premier ministre et peut-être aussi sous la terreur qu'inspirait le voisinage du fougueux Suédois.

Alors Lagnasco et Fleury sortirent, laissant à leurs collègues le soin d'arrêter les bases du traité déja préparé par Flemming.

A leur vue, les courtisans rassemblés dans la galerie des Fêtes s'empressèrent autour d'eux.

— Réjouissez-vous, messieurs! dit le marquis de Fleury en fendant rapidement la foule. Préparez vos habits de gala, car, dans un mois, vous aurez à recevoir ici, en grande pompe, Sa Majesté Charles XII, roi de Suède, surnommé l'Invincible!

Puis, sans prendre garde à l'impression de stupeur que causaient autour de lui ces paroles, décochées d'une voix stridente, il descendit rapidement le perron qui conduit au Zwinger-Garten.

Là stationnaient les voitures des ministres.

Toujours accompagné du comte de Lagnasco, il fit avancer la sienne, après avoir jeté à un valet de pied ces seuls mots :

— Hôtel d'Einsiedel!

II

CE QU'IL ADVINT DE M. DE PATKUL AU BAL DE LA PRINCESSE ORFELSKA

Le conseil de cabinet venait de prendre fin, lorsque Jean-Réginold de Patkul, ambassadeur de Russie, descendit de son carrosse à la porte du Zwinger-Garten et monta les degrés du perron qui conduisait à la Galerie des Fêtes.

Les membres du conseil, en sortant l'un après l'autre, avaient laissé seuls le comte de Flemming et le baron de Bruhl. Les ministres avaient été abordés dans la galerie par les courtisans qui s'y promenaient et qu'avaient intrigués les paroles jetées en passant par le marquis de Fleury.

M. de Wackerbarth s'entretenait près de la porte d'entrée avec M. de Haugwitz, grand chambellan, au moment où Patkul apparut.

A l'aspect du grand chambellan, le visage de l'ambassadeur de Russie s'éclaira. Il avait eu avec lui de longues relations d'amitié; aussi s'avança-t-il vers lui,

la main tendue. En même temps, il s'inclinait poliment devant M. de Wackerbath.

M. de Haugwitz prit, sans la serrer, la main de Patkul et, détournant la tête, il allait continuer sa conversation avec le ministre, qui n'avait pas bougé, quand l'ambassadeur, étonné de cet accueil presque sinistre, dit à ces messieurs :

— A-t-on des nouvelles de Cracovie?

— Sa Majesté se porte à merveille, répliqua le chambellan.

Ce ton, cet air de réticence donna à Patkul l'idée qu'un danger le menaçait. Il y avait comme un vent de disgrâce en l'air. Il pâlit légèrement et continua sa route.

A son approche, on se taisait généralement dans les groupes formés çà et là et cela lui marquait qu'on parlait de lui.

Lui, fièrement, n'adressa la parole à personne.

Ce n'est pas du premier venu qu'il voulait apprendre les dispositions hostiles dont l'accueil glacial du comte de Haugwitz venait d'être la première révélation.

Si pareille mine froide était faite au représentant du tsar, c'était sans doute que la cause des ennemis de Pierre I^er^ avait fait un grand pas; il fit passer son nom à M. de Flemming.

Deux minutes après, il était introduit,

Debout près du baron de Bruhl, occupé à prendre des notes, le premier ministre semblait porter toute son attention sur elles. Ni lui, ni le baron ne prenaient garde à la présence de Patkul, qui hésitait.

Enfin, le ministre releva la tête.

— Eh bien, dit-il, monsieur l'ambassadeur, nous apportez-vous au moins la promesse de votre maître de venir promptement au secours de S. M. le roi de Pologne?

— Votre Excellence, répliqua Patkul, sait parfaite-

ment que les sentiments de mon maître ne sont changés en rien à l'égard de l'Electeur.

— Les sentiments ne suffisent pas toujours, objecta le comte de Flemming, et il est permis de douter que ceux du tsar forment une barrière suffisante contre l'invasion de la Saxe. Vous n'ignorez pas, monsieur, que les circonstances actuelles sont critiques, et qu'avant de songer à l'avenir, il est urgent de parer aux dangers immédiats. Demain, peut-être, l'Électeur, forcé de quitter la Pologne, sera prisonnier dans ce château. M. de Bruhl pourra vous dire, monsieur l'ambassadeur, qu'il nous faut plus et mieux aujourd'hui qu'un allié platonique.

— Si les Moscovites étaient des alliés platoniques à ce point, ils ne formeraient pas aujourd'hui les gardes du corps de l'Électeur, à Cracovie!

— Je leur donnerais d'autant moins le titre d'alliés platoniques, répliqua le comte de Flemming avec une ironique hauteur, qu'à Freundstadt ils se sont retirés sans combattre ; ce n'est donc point platoniques, c'est *perfides*, c'est *traîtres* qu'il faudrait les appeler!

A ce trait amer et insultant, Patkul opposa la feinte sérénité familière aux diplomates.

— Il serait difficile, dit-il, que des soldats manquant d'armes, de vêtements, de pain, comme le sont les Russes à la solde d'Auguste II, puissent combattre comme des lions! Que la Saxe tienne les engagements qu'elle a pris envers le tsar, et les troupes du tsar rendront à la Saxe tous les services qu'elle en attend.

— Je voudrais vous comprendre, répondit le premier ministre, qui ne comprenait que trop.

— Je m'explique, reprit Patkul; nul ne saurait faire la guerre sans le nerf de la guerre, surtout quand la maladie décime les rangs des officiers et des soldats. Si cela continue, ce sera des fantômes de troupes ou même de simples cadavres que vous rendrez à mon maître ; et quand il viendra vous demander compte de

ses légions, que lui répondrez-vous ? Est-ce vous qui oserez vous plaindre? Au surplus, je prie votre Excellence de faire parvenir à Sa Majesté le roi de Pologne ce mémoire sur l'état de dénuement des troupes moscovites à la solde de Saxe.

Sur ces mots, Patkul, à qui le premier ministre avait négligé d'offrir un siège, tendit son mémoire au comte de Flemming, qui le prit et le posa sur son bureau sans répondre un mot à la réclamation de l'ambassadeur.

— Enfin, par quel moyen le tsar espère-t-il conjurer l'invasion de la Saxe par les Suédois, après n'avoir pas su conserver à l'Électeur la couronne de Pologne?

— Le tsar s'occupe à lever de nouvelles troupes ; il agira dès qu'il aura réuni des forces suffisantes.

— Charles XII attendra-t-il pour piller et saccager la Saxe que le tsar ait fini de lever ses troupes ? Il est permis d'en douter. Aussi une pareille solution ne saurait-elle contenter Sa Majesté le roi de Pologne, ni vous non plus, du reste, monsieur l'ambassadeur, qui êtes, je crois, personnellement intéressé à ne pas vous trouver face à face avec le monarque suédois?

A cette allusion, Patkul pâlit encore ; mais il soutint d'un air impassible le mauvais regard dont Flemming accompagnait ses paroles.

— Quoi qu'il en soit, acheva le ministre, vous ne trouverez pas mauvais que, dès aujourd'hui, l'Électeur prenne ses mesures pour sauvegarder la frontière. M. le baron de Bruhl, accompagné de M. de Manteuffel, retourne à Cracovie pour soumettre au roi les bases de la paix à conclure avec Charles XII. Vous êtes bien libre, monsieur, d'en aviser votre gouvernement.

— Est-ce une décision irrévocable de Votre Excellence ? demanda Patkul, le sourcil froncé.

— Il ne m'appartient de changer aucune décision prise par le conseil.

— Ce n'est pas un traité, c'est un pacte avec l'ennemi!

— Affaire de mots, monsieur l'ambassadeur ! L'intérêt de la Saxe est en jeu, il prime tout pour moi.

— Il est toutefois des mots qui caractérisent les actes et qui les déterminent. En présence de ceux que je viens d'entendre, mon devoir d'ambassadeur est de solliciter mes lettres de rappel.

— Comme il vous plaira, monsieur de Patkul. Je vous y engagerai même au nom de votre sûreté.

Un éclair jaillit des yeux du Livonien, mais il sut encore se contenir. Il s'inclina et sortit, la rage dans le cœur. L'orage qu'il redoutait venait d'éclater.

Une fois dehors, il congédia d'un geste ses gens et sa voiture, voulant être seul avec ses pensées. Il s'engagea ainsi dans les allées ombreuses du jardin qui environne le château, non sans avoir remarqué près d'une fenêtre la figure haineuse du premier ministre, qui le suivait des yeux.

De la table à écrire auprès de laquelle M. de Bruhl était demeuré assis, le favori de l'Électeur dit tout à coup à M. de Flemming :

— Permettez-moi de vous dire, mon cher comte, que je n'entends rien à votre politique. Comment? Vous échafaudez péniblement un plan de conduite déjà difficile à suivre, et puis vous le dévoilez à brûle-pourpoint à celui de vos ennemis qui a le plus d'intérêt à l'empêcher d'aboutir? En un mot, vous rompez avec la Russie, la veille du jour où vous voulez traiter avec la Suède, vous pouvez vous mettre ainsi du même coup Charles XII et Pierre Ier sur les bras ! Que deviendrez-vous, si demain vous ne pouvez plus compter ni sur l'un ni sur l'autre? Charles XII peut refuser votre alliance et obtenir par force tout ce qu'il obtiendrait par voie diplomatique; et Pierre Ier n'oubliera jamais les circonstances étranges de cette rupture...

— Je connais l'objection et j'ai commencé à me la faire à moi-même; mais Patkul a un tel intérêt à faire avorter notre projet d'alliance avec la Suède,

qu'il mettra tout en œuvre pour le rendre impossible. S'il n'y réussit pas, il n'en aura pas moins fait tout ce qu'il aura pu pour y arriver, et cette tentative m'autorisera à le considérer et à le traiter comme un traître, abusant de son inviolabilité pour contrecarrer les vues de notre gouvernement.

— Mais si, par impossible, il réussissait ?

Ce à quoi le premier ministre répliqua sans hésiter, avec un sourire énigmatique :

— Il est à ma connaissance personnelle qu'il ne réussira pas.

— Flemming, fit le baron de Bruhl en se levant et en prenant congé de son interlocuteur, vous êtes un profond politique !

Dès qu'il fut sans témoin, le comte de Flemming ouvrit le mémoire que Patkul lui avait remis, et il le parcourut rapidement.

Arrivé à la dernière page, il lut les mots qui terminaient le factum : *Dixi et Salvavi animam.*

Alors il prit une plume et écrivit au dessous :

Maledixisti et damnaberis (1).

Jean Reginold de Patkul rentra chez lui à pied. La colère de l'homme avait brisé le masque du diplomate.

— Eh ! quoi, se disait-il, Flemming est donc bien sûr de lui, pour ne pas craindre de passer d'une guerre sourde à la guerre ouverte? Les règles les plus élémentaires lui commandaient de cacher ses desseins jusqu'a leur accomplissement. Comment un politique si habile a-t-il pu trahir vis-à-vis de moi une haine que n'efface point le caractère officiel et inviolable dont je suis revêtu ? Ses insultes s'adressent à la Russie autant qu'à moi.

Une âpre soif de vengeance mordait Patkul au cœur, en l'absence de toute explication plausible de

(1) Tu as mal dit, et tu seras condamné.

l'étrange conduite de Flemming. Il voulait avoir sa revanche. Il voulait humilier l'orgueil du premier ministre, dût-il pour cela mettre le feu de la guerre civile aux quatre coins de la Saxe, et il rêvait d'envelopper dans la même vengeance ce Charles XII dont le père l'avait condamné à mort.

En retrouvant dans sa maison Wenceslas et Myrrha-Maria, dont les préparatifs de départ étaient terminés, et qui avaient résolu de quitter Dresde le soir même, Patkul essaya de refouler les sentiments qui l'agitaient. Il voulait souffrir seul. Mais une larme le trahit, en perlant de ses paupières au moment où il embrassait sa fille.

Si le sort lui était contraire, si Flemming sortait vainqueur de la lutte, il pouvait succomber sans avoir revu son enfant. Le baiser qu'il lui donnait à cette heure, était peut-être le dernier!

Il promit néanmoins d'aller à Prague porter son consentement au mariage dès que la situation politique actuelle lui permettrait de s'éloigner.

Une fois son beau-père et sa fille partis, Patkul songea à informer sans retard le tsar, son maître, de la façon dont le premier ministre entendait remplir les engagements pris avec son allié.

Dans la même soirée, il reçut une lettre par laquelle la baronne d'Einsiedel demandait à voir l'ambassadeur de Russie pour une communication grave.

Chez sa future belle-mère se donnaient rendez-vous la plupart des notabilités politiques de Dresde appartenant à l'opposition. C'est assez dire que M. de Lagnasco y trônait. Là figurait naturellement aussi le parti moscovite, qui s'augmentait des ennemis personnels de Flemming.

Sûr de rencontrer chez la baronne des sympathies et un appui certain, Patkul s'habilla sur le champ pour se rendre à l'hôtel d'Einsiedel, qui était à peu de

distance et où, par ce motif, il se rendit à pied, simplement enveloppé d'un manteau.

C'est par cette circonstance purement fortuite et grâce à ce costume qu'il put voir, sans être vu, partir par la route de Pologne une berline de voyage, escortée d'un piquet de hussards et qui emportait de Bruhl et Manteuffel au galop de ses quatre chevaux.

— Bon ! se dit Patkul, je vois que M. de Flemming ne perd pas de temps ; je n'en perdrai pas davantage.

Chez la baronne, Albertine d'Einsiedel et sa mère étaient entourées du comte de Lagnasco, du marquis de Fleury, de la princesse Orfelska de Holstein-Beck et du comte Henri-Frédéric de Frise.

Albertine pouvait avoir vingt-cinq ans. La grâce extrême de sa démarche et de sa tenue faisait oublier l'excès d'un embonpoint précoce et le peu d'agrément de sa physionomie. Elle effaçait en quelques minutes par sa conversation la première et fâcheuse impression qu'elle avait produite.

Lagnasco avait négocié le mariage projeté entre Albertine et l'ambassadeur de Russie, espérant donner ainsi une cohésion plus forte à l'opposition contre le premier ministre.

La princesse Orfelska n'était autre que la sœur du célèbre Maurice de Saxe, qui s'illustrait alors au service de la France.

Mariée au prince de Holstein-Beck, elle jouissait, à Dresde, d'une popularité fondée sur sa bienfaisance inépuisable et sur son origine royale. La bizarrerie de ses allures y contribuait aussi. On la voyait habillée en homme, monter des chevaux réputés indomptables ; aussi l'avait-on plaisamment surnommée à Dresde *Frau Teufel* (madame le Diable). Bien que son mari, employé dans la diplomatie, ne fût presque jamais là, elle échappait à la calomnie malgré ses singularités, et Lagnaco chérissait en elle une franche ennemie de Flemming.

Quant au comte de Frise, à la fois Saxon et officier dans l'armée du tsar, il était attaché comme aide de camp au prince de Mentchikov, qui commandait la dernière armée intacte de Pierre Ier.

Le quartier général de ce dernier était à Grodno et le comte de Frise était venu régler à Dresde des affaires personnelles.

Une interpellation de Lagnasco dès l'entrée de Patkul chez la baronne, dispensa celui-ci de demander à Mme d'Einsiedel le motif de son appel.

— C'est à ma prière, lui dit le comte, que vous êtes ici, monsieur de Patkul. Vous ne devez pas ignorer plus longtemps qu'aujourd'hui même, au Conseil, malgré les protestations de M. de Fleury et les miennes, il a été décidé de livrer la Saxe au roi de Suède au mépris de tous les traités. Une pareille violation de la foi jurée nous révolte. Nous avons refusé de signer des conclusions pareilles. En outre, j'ai cru devoir vous prévenir, comme ambassadeur d'un monarque dont l'amitié ne s'est jamais démentie à l'égard de la Saxe et aussi parce que j'ai cru démêler dans les paroles du premier ministre des menaces à votre adresse.

— Je vous remercie, mon cher comte, repartit Patkul, en affectant la tranquillité ; mais le premier ministre m'a informé lui-même et de la délibération du Conseil et du plaisir que je lui ferais personnellement en m'éloignant de cette capitale. Je connais par lui-même le fin mot de ses projets. Monsieur de Flemming fait la partie assez belle à ses adversaires et ils seraient bien légers s'ils n'en profitaient point. Nous sommes ici tous unis par le même intérêt ; à nous de tenir conseil à notre tour et de prendre les précautions nécessaires.

— Comment expliquez-vous, dit alors Fleury, le but de Flemming en vous dévoilant les arcanes de sa po-

litique ; car une pareille conduite est illogique jusqu'à l'invraisemblance ?

— Eh ! mon Dieu ! c'est bien simple, s'écria la princesse Orfelska volontiers paradoxale, Flemming se croit un si grand homme qu'il dédaigne de ruser avec ses adversaires ! Mais gare aux griffes du chat, monsieur de Patkul !

— Comment êtes-vous avec le baron de Bruhl ? demanda Lagnasco à Patkul.

— Moi ? répondit l'ambassadeur. Je l'ai vu aujourd'hui pour la première fois.

— Tant pis pour vous et pour nous, reprit Lagnasco, car il va partir pour Cracovie, et il sera le porte-parole du ministre auprès du roi. Qui de vous, mesdames et messieurs, connaît assez le baron de Bruhl pour le charger d'intéresser le roi à notre cause ?

— Est-ce que je ne connais pas tout le monde, moi ? demanda la princesse Orfelska en riant. Le baron vient à mes fêtes ; c'est un charmant cavalier. Je le verrai. Faites-moi non pas la leçon, mais sa leçon, je la lui apprendrai.

— Trop tard, madame, dit l'ambassadeur à la princesse en secouant la tête, car à l'heure où nous parlons, le baron court la poste sur la route de Pologne, et le traité de l'invention de Flemming qu'il porte au roi sera sans doute ratifié avant que nous ayons pu rien dire ni faire.

— Dans ces conditions de célérité pour l'exécution de son plan, je comprends, monsieur de Patkul, que Flemming ne vous ait rien caché, dit alors M. de Lagnasco. Comment le devancer à présent ?

Dans le salon de la baronne régnait un silence de mauvais augure quand, tout à coup, le comte de Frise, qui jusque-là n'avait rien dit, demanda la parole :

— Vous m'avez permis, messieurs, d'assister à votre

entretien. C'est une confiance qui m'honore d'autant plus que vous connaissez mon dévouement personnel pour le tsar. Je serai bientôt de retour auprès du prince Mentchikov, et voici comment, au moyen de ce que vous m'avez appris, je puis servir à la fois la cause de Pierre Ier et celle d'Auguste II. Charles XII marche sur Dresde en traversant la Pologne. Il voudra traverser Cracovie pour forcer l'Electeur à s'éloigner de cette ville. Or, Auguste II ne pouvant ni séjourner en Pologne, à cause de Stanislas Leczinski, ni marcher sur un sol envahi par les Suédois, devra forcément se retirer vers Grodno, où est le quartier général du prince Mentchikov lui-même, qui, bien appuyé par son armée, démontrera à l'Electeur le danger de l'alliance proposée par Flemming.

Cette proposition fut accueillie avec faveur. Le comte de Lagnasco et Patkul se prirent à part pour élaborer une note que le comte de Frise emporterait avec lui.

Les deux premiers tramaient ainsi le prochain abaissement de Flemming ; le troisième travaillait à sauvegarder la fidélité promise par l'Electeur de Saxe au tsar de Russie.

C'était, en somme, un étrange spectacle que celui d'un salon presque désert ce soir-là, quoique d'ordinaire fréquenté par une société nombreuse, et où trois hommes prétendaient régler les destinées d'un empire et deux royaumes au moyen de quelques traits de plume et de démarches dont le succès était au moins douteux.

De plus, excepté peut-être la princesse Orfelska, les dames sentaient la gravité de la conjuration à laquelle elles prenaient une part presqu'involontaire, mais à laquelle de grands intérêts leur défendaient de refuser leur concours.

En effet, la vie la plus aventurée dans le drame qui

se préparait était celle de Patkul, futur époux d'Albertine.

Albertine d'Einsiedel résuma cette pensée sur le ton d'une mélancolie profonde en disant à la sœur de Maurice de Saxe :

— Je ne sais pourquoi, princesse, mais je suis assaillie des plus noirs pressentiments, car de quelque façon que tournent les événements dans l'un et l'autre parti, il y aura fatalement et sous peu beaucoup de morts.

— Mais, répartit la princesse, comme il ne dépend ni de votre mère, ni de vous, ni de moi d'arrêter le cours des événements, je pense qu'aller bravement au-devant d'une catastrophe possible est le seul rôle qui nous convienne. Et d'abord, comme faire bonne mine à mauvais jeu est un infaillible moyen de détourner l'attention publique et d'affranchir la conjuration dont il s'agit des regards et des commentaires indiscrets, je proposerai dans un moment à ces messieurs, comme je le propose à vous, de jeter sur notre complot le manteau riant d'une fête. Dans l'état actuel des esprits, le beau monde de Dresde ne la goûterait guère, à moins de lui donner pour prétexte la cruelle misère dont gémissent ici en ce moment tous les artisans et tous les ouvriers. C'est le moment où jamais d'avoir l'audace de danser au profit des pauvres. Quant à moi, je veux improviser une fête de bienfaisance. Rien ne détourne comme le spectacle de gens qui s'amusent l'esprit public de l'appréhension d'un complot. Je convoquerai dès le mois prochain tous les violons de Dresde, toutes les flûtes, tous les hautbois à l'hôtel d'Holstein-Beck. Ce sont les invités, quelqu'élevé que soit leur rang, qui paieront pour assister à mon concert. Au surplus, je donnerai l'exemple et j'aurai rempli l'aumônière avant de la présenter aux autres. Seul, monsieur de Frise, retourné à son poste, sera dispensé d'assister à la fête.

— Et encore, ajouta le comte de Frise, qui avait parfaitement entendu, madame la princesse me permettra-t-elle de venir exprès pour y assister si mon service et mon général me le permettent?

— Parfaitement, répondit la princesse, et sous prétexte d'apporter votre obole à la quêteuse, vous lui rendrez compte de votre mission ; et vous aussi, monsieur de Patkul, j'espère que, faisant trêve pour un moment à des préoccupations assez tragiques, vous voudrez vous montrer à ma fête avec mademoiselle d'Einsiedel à votre bras. Du reste, je vous réserve une attraction : avec tout Dresde, on verra chez moi M. de Flemming !

Et en parlant ainsi, la princesse Orfelska ne put réprimer une hilarité légère, qui se communiqua à tous les assistants.

Enhardie par ce succès, elle ajouta :

— Nous donnerons une fête à la turque. C'est un projet que je nourrissais depuis quelque temps. La mise en scène me regarde. Choisissez vos rôles, messieurs, je ne recevrai que des sujets du grand seigneur. J'aime, en tout temps, les mascarades, vous le savez ! Plus on est triste, plus il importe de se masquer, et il est peut-être plus facile de s'attacher un loup que de se composer un visage.

Cette diversion, sans faire perdre de vue aux trois hommes d'État le but hardi qu'ils osaient poursuivre, leur communiqua un peu de la belle humeur que la fantasque princesse avait toujours à son commandement.

. . . . . .

Le comte de Frise, parti dès le lendemain matin pour rejoindre le quartier général du prince Mentckikov, était, un mois après, de retour et annonçait à Patkul l'heureuse issue de sa mission. En apprenant que Charles XII, se dirigeant sur la Saxe, allait appa-

raître sur le territoire de Cracovie, Auguste se prépara à quitter cette ville.

Ainsi commençait à se réaliser la prévision des conjurés ; et il semblait devenu inévitable que l'Electeur, ne sachant où aller, se rapprochât du quartier général de Mentchikov. Dans ce cas, le général russe contrecarrant avec autorité, dans l'esprit d'Auguste II, la pensée de se jeter dans les bras de Charles XII, c'en était fait des projets de Flemming. C'était la ruine du premier ministre.

Dans le cas contraire, c'est-à-dire si Flemming l'emportait, Patkul aurait toujours le temps de quitter Dresde et de retourner en Russie, échappant ainsi à la haine invétérée que le roi de Suède lui portait.

Le palais d'Holstein-Beck était situé à l'extrémité sud du Zwinger-Garten. Magnifiquement décoré pour la fête que la princesse Orfelska allait y donner, il offrait le genre de splendeur particulier aux résidences orientales. A la différence du climat près, on se serait cru transporté sur les rives du Bosphore.

On était en mai ; les jardins entourant l'hôtel scintillaient de mille feux et semblaient continuer sur terre les constellations du ciel.

Costumés et masqués, tous les officiers de l'Electeur s'étaient transformés pour la circonstance en visirs et en pachas ; les dames voilées portaient le *yachmak* et le *feredgi* des sultanes qu'elles devaient garder jusqu'au souper, où seulement alors il leur serait permis de paraître à visage découvert.

La princesse s'était affranchie de cette contrainte ; elle portait un riche costume géorgien, se croyant dispensée du masque et du voile par la présence accidentelle à Dresde du prince de Holstein-Beck, son époux, qui, habillé en sultan, recevait les invités avec une majesté digne d'une puissance moins éphémère.

Il s'était même passé la fantaisie d'un cordon d'ico-

glans et de janissaires, qui maintenaient l'ordre en surveillant les entrées.

Bref, invités, orchestre, valets, gardes, tout le monde était passé mahométan; tout le monde avait le turban en tête et le cimeterre à la ceinture, sauf les nègres, qui, au nombre de vingt-quatre et superbement habillés en esclaves du harem, offraient, sur de vastes plateaux, café, sorbets et confiseries à la mode orientale.

L'incognito de Fleury et de Lagnasco avait été facilement percé, nonobstant leur costume, lorsqu'une certaine agitation éclata dans le salon transformé en salle du trône.

Ni l'ambassadeur moscovite, ni Mlle d'Einsiedel n'avait paru encore. La princesse songeait déjà, inquiète de cette absence, à envoyer au devant de ces personnages, quand le bruit d'une altercation assez vive arriva aux oreilles de Mme de Holstein-Beck. En même temps, un des serviteurs chargés du rôle de janissaires accourait vers la princesse et lui disait assez bas pour n'être entendu que d'elle :

— Son Excellence l'ambassadeur de Moscovie vient d'être arrêté!...

Atterrée par cette nouvelle, la sœur de Maurice de Saxe la transmit aussitôt au comte de Lagnasco, au marquis de Fleury et au comte de Frise, qui sortirent pour s'informer de ce qui se passait. Près de la grille dorée qui servait d'entrée un carrosse était arrêté; la portière en était ouverte, le marchepied abattu. Jean de Patkul, descendu de voiture, parlementait avec un officier de carabiniers dont l'escorte environnait de près le carrosse, tandis que les dames d'Einsiedel attendaient avec anxiété l'issue de cette affaire.

Chapeau bas, cet officier avait prié poliment Patkul de prendre connaissance de l'ordre dont il était porteur, et aux objections impatientes et indignées de l'ambassadeur, il opposait avec respect les instructions qu'il

avait reçues. Il priait M. de Patkul de vouloir bien le suivre.

— Il se commet ici, monsieur, répondait Patkul, une formidable méprise; c'est à l'ambassadeur de Sa Majesté le tsar que vous parlez, et, comme tel, je suis inviolable!

— Votre Excellence est prévenue de complots contre la sûreté de l'Etat. L'inviolabilité diplomatique cesse donc de la couvrir. D'ailleurs, je ne suis que le simple exécuteur d'un mandat, et je n'ai qu'à m'assurer de votre personne. Ainsi, Excellence, veuillez me faire l'honneur de me suivre.

Patkul se tournant alors vers les dames demeurées plus mortes que vives dans le carrosse, le capitaine et deux de ses hommes profitèrent de ce mouvement pour le saisir par les bras et le faire monter malgré lui dans une autre voiture, arrêtée en dehors de la grille et conduite par des gens sans livrée. Ce véhicule s'ébranla sur le champ, emportant l'ambassadeur prisonnier au galop des chevaux, tandis que les domestiques de la princesse, relevant lestement le marchepied et fermant la portière de la baronne d'Einsiedel, faisaient signe à son cocher d'avancer vers le perron et de débarrasser les abords du palais, encombrés déjà par d'autres voitures.

— Encore un coup du premier ministre, dit le comte de Lagnasco à M. de Fleury, au milieu du tumulte causé par cette scène étrange. Quelle audace! Enlever un ambassadeur à la porte du palais de la princesse! Déclarer la guerre au tsar en l'insultant en pleine fête, dans la personne de son ministre!

Cependant la baronne et sa fille à moitié évanouies tardaient à descendre de leur voiture. Elles parurent enfin, s'appuyant sur les bras de leurs gens et d'une pâleur livide.

Lagnasco faisait remarquer à Fleury l'état où ces dames étaient réduites par la violence de Flemming et

par son mépris des convenances et du droit des gens, lorsque la voix d'un inconnu, s'adressant au comte, lui murmura distinctement à l'oreille :

— Parlez plus bas, monsieur de Lagnasco ! Le comte de Flemming pourrait vous entendre.

M. de Lagnasco se détourna vivement; mais il ne put que voir s'éloigner et se perdre dans la foule un personnage masqué, costumé en officier de janissaires...

III

COMMENT L'ÉLECTEUR DE SAXE FUT PLUS NAVRÉ DE SA VICTOIRE QU'IL NE L'AVAIT JAMAIS ÉTÉ DE SES DÉFAITES.

Wenceslas Ziska et sa petite-fille Myrrha-Maria de Patkul étaient rentrés à Prague et avaient repris leur tranquille manière de vivre.

Dans cette ville ancienne et célèbre par les événements tragiques dont elle avait été le théâtre, les siècles précédents, le vieux descendant de Jehan de Trosno, dit Ziska ou le Borgne, habitait sur les bords de la Molde une splendide demeure.

Comme ses ancêtres, il pratiquait la religion réformée de Jean Huss, pour laquelle le premier de sa race avait tant combattu, et il était le chef des débris de la secte, appelés dans le pays Taborites, en souvenir du château de Tabor, forteresse élevée par Jean Ziska pour la défense de sa religion.

Craint et respecté en Bohême, ses rares coreligion-

naires devaient à son crédit et à la terreur qu'inspirait encore le nom qu'il portait le droit de rester fidèles à un culte condamné par les Conciles et dont le fondateur avait été brûlé comme hérésiarque. Aussi professaient-ils un dévouement sans bornes pour Wenceslas.

Ce dernier, que sa fortune immense rendait indépendant, passait en outre à juste titre pour un des derniers dignitaires de la Sainte-Wehme, cette terrible association dont la puissance dans toute l'Allemagne et surtout la Westphalie avait contrebalancé, plusieurs siècles durant, celle des rois et des empereurs, qui refusaient de s'affilier.

Les tribunaux secrets, dont se composait la Sainte-Wehme et qu'on appelait aussi, pour ce motif, cours Wehmiques (du vieil allemand *fehmen*, condamner), avaient pour but primitif de rechercher et de punir les criminels que n'avait pas atteints la justice humaine, mais ils avaient perdu, au commencement du dix-huitième siècle, une grande partie de leur influence.

Les derniers francs-juges ne formaient plus guère qu'une véritable société secrète, dans le sens moderne du mot. Tout en conservant les anciens rites, ils ne prononçaient plus de jugements que lorsque l'un d'eux y avait un intérêt personnel à satisfaire ou une vengeance à assouvir. Et comme au temps où la Sainte-Wehme florissait presque ouvertement, avec un semblant de légalité, le hasard désignait l'exécuteur de ces sanctions, à moins qu'un affilié ne s'offrît spontanément pour cet office.

Ces tribunaux dont on savait l'existence et qu'un mystère plus profond entourait depuis qu'ils avaient renoncé à poursuivre les criminels de droit commun, étaient encore fort redoutés. Qui pouvait se vanter de n'avoir pas un ennemi parmi ces francs-juges dont on ignorait les noms et qu'on supposait fort nombreux ?

La Sainte-Wehme n'était donc plus déjà, a cette époque, la Sainte-Wehme des quatorzième et quinzième siècles, c'était déjà la secte dont le célèbre docteur Weisshaupt devait faire quelques années plus tard la secte officielle des Illuminés, en lui donnant une immense extension et de nouvelles doctrines. Du reste, ce titre d'Illuminé n'était pas neuf, car déjà, plusieurs siècles auparavant, on se servait de ce vocable pour désigner d'une façon générale les adhérents à la Sainte-Wehme.

Peut-être sera-t-il bon de dire quelles furent les origines et l'organisation des cours Wehmiques, dont les membres joueront un rôle important dans ce récit.

L'opinion la plus accréditée est que cette institution secrète fut établie par Charlemagne dans le but de faire surveiller les Saxons, récemment convertis à la foi chrétienne.

Toutefois il paraît possible que ce tribunal se soit formé au milieu du désordre du moyen âge allemand, par imitation des commissions (*missi dominici*) que le grand empereur avait, dit-on, chargées de parcourir les contrées qui lui étaient soumises, pour y rendre la justice soit en séance publique lorsqu'il s'agissait de délits rachetables, soit en séance secrète lorsqu'il fallait constater et punir les délits non rachetables, tels que la sorcellerie, la magie ou les vols commis dans les églises. Ces commissions déléguaient une partie de leurs pouvoirs à des personnes dignes de confiance qui demeuraient inconnues et jugeaient comme elles secrètement. On se proposait, à l'aide de ce mystère, d'inspirer plus de crainte aux méchants et de soustraire les juges à la fois aux tentatives de corruption et à la haine des familles puissantes dont les membres pouvaient être atteints par les sentences.

L'historiographe Paul-Émile appelait la Sainte-Wehme : « Le très saint et secret tribunal composé d'hommes choisis et intègres. » De là probablement

la dénomination de Francs-Juges donnée à ses membres.

D'autres écrivains du temps l'ont désignée, on ne sait pourquoi, sous le titre de : « Miroir de la chambre du roi des Romains. »

Puis, peu à peu, ce tribunal institué provisoirement commença à fonctionner régulièrement, agissant non plus par délégation, mais pour son propre compte.

Les Francs-Juges prirent pour siège Dortmund, en Westphalie, *la terre rouge*, suivant l'expression consacrée par eux, puis ils créèrent des tribunaux secondaires dans toutes les principales villes de l'Allemagne.

Ces tribunaux étaient placés sous la direction supérieure d'un Grand-Maître (qui était toujours l'Empereur d'Allemagne, s'il appartenait à l'ordre comme initié ou s'il s'en faisait recevoir lors de son couronnement) et étaient administrés par des francs-comtes.

Le franc-comte recevait l'investiture du Grand-Maître, en Westphalie ; son autorité était souveraine dans son siège ; il prononçait les jugements contre ceux qui étaient accusés par les Francs-Juges, expédiait les citations et assurait l'exécution des sentences, même hors de son ressort.

D'après le code de Dortmund, ne pouvait être ni franc-comte, ni franc-juge, celui qui ne jouissait pas d'une réputation immaculée.

Les francs-juges étaient reçus par le franc-comte avec l'agrément du Grand-Maître et il y avait deux degrés parmi eux : les loyaux francs-juges ou chevaliers francs-juges et les véritables francs-juges ou francs-juges du tribunal sacré. C'étaient ces derniers qui avaient le plus de part à l'instruction des affaires, laissant généralement aux premiers l'exécution des jugements.

« Les francs-juges, dit Ænéas-Silvius (le pape Pie II), ont des coutumes sévères, des usages mystérieux d'après lesquels ils exécutent les coupables. La

plus grande partie d'entre eux sont inconnus ; ils vont de province en province, tiennent une note des coupables, portent une plainte contre eux au tribunal secret et prouvent leurs crimes. Aussitôt les condamnés sont inscrits dans un registre appelé le *livre de sang* et l'on charge les francs-juges de la dernière classe de l'exécution des sentences. Le condamné est mis à mort partout où on le trouve. »

La pendaison était le supplice le plus ordinaire et l'on avait soin d'enfoncer dans la potence un couteau symbolique pour marquer que l'exécution avait eu lieu en vertu d'une décision de la Sainte-Wehme. Le proscrit essayait-il de résister, il était aussitôt poignardé et le franc-juge, laissant dans la plaie l'arme dont il avait fait usage et dont la forme consacrée était bien connue, s'éloignait tranquillement, souvent à la vue d'une population frappée de terreur.

Pour garder une apparence de légalité, les cours Wehmiques décernaient des assignations à comparaître ; ces assignations restant ordinairement sans effet, on condamnait l'accusé par défaut et sans appel, après toutefois un délai accordé qui ne dépassait pas six semaines.

La façon dont les citations étaient faites est assez curieuse pour être relatée ici.

Le franc-juge chargé de les porter les attachait à la maison de l'accusé, à la statue d'un saint placé à côté ou au tronc des pauvres, qui se trouvait toujours en plein champ, à peu de distance d'un crucifix. Il appelait le concierge, le garde de nuit ou le premier passant et lui recommandait d'en prévenir l'accusé. Il coupait ensuite avec une hachette trois morceaux d'un arbre voisin, d'un poteau, d'une barrière ou de la porte d'une maison, afin de les emporter avec lui comme témoignage authentique de l'accomplissement de sa mission. Si l'accusé était absent ou s'il se cachait, on

affichait la citation aux quatre coins d'un carrefour correspondant aux quatre points cardinaux.

Toutes ces pratiques étaient pour ainsi dire tombées en désuétude au commencement du dix-huitième siècle. Comme on l'a vu plus haut, les tribunaux des francs-juges existaient toujours, mais on sentait déjà dans leur manière d'agir ce parti-pris d'hostilité contre la société et les pouvoirs constitués, qui devait plus tard être la caractéristique de l'Illuminisme et du Carbonarisme.

Quelques-uns seuls avaient gardé cette foi naïve, qui leur faisait croire qu'en exécutant des sentences qu'ils croyaient justes, ils accomplissaient un acte de religion.

De ce nombre était le tribunal de Prague dont Wenceslas Ziska était le franc-comte, c'est-à-dire le chef suprême, car on ne reconnaissait plus guère l'autorité du Grand-Maître de qui on ne recevait plus l'investiture que par pure forme.

Dans son fanatisme étroit, le vieux sectaire était de bonne foi et il jouait en conscience son rôle de justicier, se prenant positivement pour l'Elu de la Providence, placé là pour le redressement des torts et l'exécution de cette maxime élastique des Livres Saints qu'il interprétait à sa façon : Œil pour œil, dent pour dent.

Son ancêtre, le borgne Jean Ziska, avait lavé dans des flots de sang la mémoire de Jean Husss ; il croyait être agréable au ciel en continuant cette œuvre sanguinaire, et il trouvait dans les Taborites des auxiliaires aveugles, pour qui sa parole était sainte et ses ordres sacrés.

Myrrha-Maria avait sucé ces principes avec le lait, et, par une tolérance assez commune à cette époque, elle avait été admise à prendre rang parmi les membres du Tribunal-Sacré, dont elle était regardée comme la prêtresse.

Le prince Constantin Sherbanesko, le noble roumain qui avait recherché la main de la petite fille des Ziska, était un grand dignitaire de la société secrète qui existait en Moldo-Valachie, et qui s'appelait déjà la secte des Illuminés.

L'oppression sous laquelle la Porte tenait ces Etats, à qui elle avait enlevé le droit de nommer des hospodars nationaux en leur imposant des Grecs Fanariotes, tous dévoués à sa politique, en avait favorisé l'éclosion. C'est ainsi que la secte des Illuminés, qui flattait l'orgueil et l'amour-propre des Moldaves, avait bientôt compté parmi ses adhérents, ce qu'on avait appelé jusqu'alors le parti national.

Les intérêts de la société ayant amené Constantin Sherbanesko à entreprendre dans les pays circonvoisins un voyage destiné à établir entre la secte naissante et les anciennes cours wehmiques d'Allemagne et de Bohême des relations d'amitié, ce prince avait été mis en rapport avec Wenceslas Ziska. Une mutuelle sympathie s'étant établie entre lui et la fille de Patkul, il avait prolongé son séjour à Prague, et demandé la main de Myrrha-Maria.

On a vu la réponse qu'avait faite à ces avances l'ambassadeur moscovite.

Le prince s'était contenté de la promesse de Jean de Patkul et il attendait impatiemment que le succès, venant couronner les entreprises de son futur beau-père, vînt aussi couronner ses désirs.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis le retour de Myrrha.

On était au commencement d'octobre 1706.

La quiétude, qui semblait régner dans la maison de Wenceslas avant le voyage de Dresde, avait fait place à une vie de préoccupations et d'anxiétés, car on n'avait depuis des semaines aucune nouvelle de Patkul. Les dernières lettres étaient rassurantes, il est

vrai, mais elles dataient des premiers jours de mai, et rien dès lors n'était venu les confirmer.

On avait appris l'entrée de Charles XII en Saxe, le 1er septembre. On savait qu'il avait établi son quartier général non loin de Leipzig, à peu de distance de Dresde par conséquent, et dans la petite ville d'Altranstadt.

Un traité, portant le nom de cette ville, avait été conclu le 24 septembre, mais on en ignorait les clauses. Aucun détail sur l'ambassadeur de Russie.

En proie à de sinistres pressentiments, Myrrha-Maria conçut le projet d'aller à Dresde pour y retrouver son père, ou tout au moins pour y apprendre le lieu de sa retraite et la cause de son silence.

Le prince Sherbanesko s'offrit pour pousser cette reconnaissance.

Peu de jours après son départ, la petite fille de Wenceslas recevait deux lettres, l'une de Sherbanesko, lui disant que l'Electeur de Saxe avait fait interner Patkul dans la forteresse de Kœnigstein. L'infortuné, faussement prévenu du crime de haute trahison, avait été arrêté contre tout droit et toute justice à la porte du palais de Holstein-Beck et mis au secret le plus absolu, ce qui expliquait suffisamment son mutisme et son absence.

La seconde lettre était d'Albertine d'Einsiedel. Informée de l'adresse actuelle de Myrrha-Maria par le prince Sherbanesko, elle invitait cette dernière à se rendre avec son aïeul à Dresde pour aviser aux moyens de secourir son malheureux père.

Aussitôt Wenceslas et sa petite-fille quittaient Prague, pour retourner dans la capitale de la Saxe.

Voici comment Flemming était parvenu à faire ratifier par Auguste II une double violation de la foi jurée et du droit des gens.

Le ministre des affaires étrangères et le baron de Brühl avaient bien quitté Dresde, décidés à faire

approuver les décisions du conseil. Flemming les avait bien munis d'instructions secrètes en vue d'arracher à l'Electeur son consentement à la perte de Patkul, mais, à vrai dire, ils avaient trouvé ce prince on ne peut moins disposé à accueillir des propositions pareilles.

En effet, ils arrivaient à Cracovie au moment où Auguste allait se voir forcé de quitter cette ville et de fuir Charles XII, qui se dirigeait à marches forcées vers la Saxe, à la tête de ses Suédois victorieux.

La famille de l'Electeur avait déjà pris les devants en se retirant dans le cœur de l'empire d'Allemagne.

En somme, Auguste demeurait seul avec quelques régiments dont l'effectif n'atteignait pas six mille hommes et il ne pouvait compter ni sur une paix qui lui assurât la conservation de la Saxe, ni sur le secours de son allié pour la reconquérir. Et cependant, il fallait opter, et cela sans retard, mais dans quelle alternative ? Se voir enlever la Saxe par Charles XII comme on lui avait enlevé la Pologne ou bien être fait prisonnier par Mentchikov à la tête de ses trente mille hommes !

Bien que l'Electeur fût l'homme du monde le plus irrésolu, son indécision, cette fois, n'était pas sans motif. Aussi ni M. de Bruhl, ni M. de Manteuffel n'osaient insister. Ils feignaient même d'abandonner la partie ; mais cette feinte n'était que provisoire et ils abordèrent résolument une autre question très grave, bien qu'elle semblât de moindre importance que la conclusion d'un traité.

L'Electeur habitait à Cracovie l'antique Château-Fort. Célèbre dans toute l'Europe pour ses manières affables, son esprit, sa belle figure, entouré aux jours de sa prospérité par toutes les illustrations contemporaines, on l'avait surnommé le Louis XIV du Nord.

Il avait de plus que le roi de France une taille plus qu'ordinaire, qui rappelait la force athlétique de Fran-

çois Ier, mais le revers de ces qualités brillantes était une faiblesse extrême de caractère et une propension naturelle à se laisser gouverner.

Plus le cas était critique, moins sa décision était prompte. De passagères révoltes, des résistances inattendues aboutissaient chez lui fatalement à l'indifférence, ce qui rouvrait de nouveau la porte à tous les donneurs d'avis.

Si Flemming connaissait bien le fort et le faible du roi, M. de Bruhl ne connaissait pas moins bien son maître. Auguste avait repoussé une première proposition, il devait être sans force pour en repousser une seconde.

De concert avec Manteuffel, le baron tenta l'aventure.

— Sire, dit le favori, une autre inquiétude préoccupe en ce moment le comte de Flemming. En face des périls de la guerre, l'Electorat est à la veille de voir éclater une conspiration dans la capitale. Pour la réprimer, il faudrait au premier ministre des pouvoirs discrétionnaires ; ces pouvoirs lui manquent.

— Comment ! Une conspiration à Dresde ? En face de l'ennemi victorieux ? s'écria l'Electeur, mais qu'est-il besoin de pouvoirs spéciaux pour l'étouffer ?

— C'est qu'en principe, le chef de la conspiration est inviolable !

— Apprenez, de Bruhl, que nul n'est inviolable quand il retourne d'un complot contre la sûreté de l'Etat !

— Toutefois, sire, quand il s'agit d'un ambassadeur...

— Comment ? Un ambassadeur ? De qui donc voulez-vous parler ?

— M. de Manteuffel, ministre des affaires étrangères, renseignera Votre Majesté sur ce point.

Le prince tourna la tête du côté de Manteuffel avec un regard qui lui commandait la parole.

— Il est vrai, sire : il s'est formé à Dresde, sous une inspiration étrangère, un parti désormais redoutable ; un parti contre les agissements duquel le conseil ne peut rien, puisque son chef n'appartient pas à la Saxe ; un parti, enfin, qui tend à livrer au tsar Pierre Ier le dernier fleuron de votre couronne...

— Mais, le nom, le nom de cet ambassadeur ? tonna le prince pâle de colère.

— Jean-Réginold de Patkul, jadis condamné à mort par Charles XI, roi de Suède, plus tard créé général par Votre Majesté, aujourd'hui ambassadeur de Moscovie. Vous savez, sire, dans quelles circonstances il vint demander l'hospitalité à votre cour... Il était proscrit, fugitif...

— Je conçois, interrompit l'Electeur déjà plus calme, que M. de Patkul ait un intérêt très vif à s'opposer à tout accommodement.

— Mais l'intérêt de sauver sa tête doit-il passer avant celui de Votre Majesté ?

— Jamais ! fit vivement Auguste ; mais quelles mesures Flemming me propose-t-il donc pour arrêter la marche des événements ?

— Le comte de Flemming demande à Votre Majesté la liberté de s'assurer de la personne de M. de Patkul, afin de n'avoir pas à surveiller ses menées contre le salut de l'Etat.

— Que j'enferme dans une forteresse un personnage diplomatique, inviolable !...

— Votre Majesté, reprit Manteuffel, ne disait-elle pas tout à l'heure que l'inviolabilité tombait en présence de la sûreté d'un Etat ?

— J'ai dit cela ? Mais Flemming ne peut-il prendre les mesures de précaution nécessaires et faire surveiller Patkul de près, sans recourir à ces extrémités ? Un pareil éclat, c'est une rupture avec le tsar ! Pourquoi nous créer des embarras inextricables, comme si nous n'en avions pas assez déjà ! Le poids d'une cou-

ronne est grand, quand le souverain ne peut s'appuyer sur personne.

— Ce qui nous est interdit à nous comme agents de votre gouvernement, Votre Majesté peut le faire dans sa correspondance privée avec Pierre Ier ; une lettre confidentielle de votre main peut informer le tsar, en lui réitérant l'assurance de votre amitié, que la raison d'Etat vous force à vous assurer provisoirement de la personne de Patkul, aussi bien dans l'intérêt de la Russie que dans le vôtre. Ici, Votre Majesté peut lui révéler que l'ambassadeur de Russie, oubliant son caractère, s'est fait le chef d'un parti à Dresde.

— Pour m'aventurer à le dire, interrompit Auguste, il faudrait d'abord que j'en fusse sûr ! Et Flemming l'est-il seulement ?

— Le premier ministre en a toutes les preuves. M. de Patkul a des complices dans le sein même de votre conseil. Je nommerai en premier rang le comte de Lagnasco et le marquis de Fleury.

Ce que disant, le ministre des affaires étrangères se tourna vers M. de Bruhl comme pour solliciter son témoignage à l'appui.

De Bruhl marqua son assentiment en inclinant la tête.

— Mettre un ambassadeur étranger sous les verroux ! soupira le roi. Si je recours à cette extrémité, puissé-je ne pas avoir bientôt l'occasion de m'en repentir !

Quand M. de Manteuffel présenta au roi pour les signer les instructions sollicitées par Flemming, la lutte faillit recommencer. L'Electeur en blâma les termes ; il en biffa une partie de sa main, en écrivant au-dessous : « En fait de mesures de rigueur, ne prendre à l'égard de M. de Patkul que les mesures de précaution les plus indispensables. »

Et, comme à tous les hommes d'un caractère faible, il lui sembla, en pressant faiblement sur la détente,

qu'il avait amorti le coup du pistolet que son ministre avait chargé.

Le soir même, M. de Manteuffel repartait pour Dresde, où il arriva le jour de la fête donnée par la princesse Orfelska.

On a vu de quelle manière le premier ministre interpréta les réticences de son maître.

Quelques jours se passent. A l'approche de Charles XII, Auguste II s'enfuit de Cracovie ; il ne peut retourner à Dresde, où il pourrait être fait prisonnier par le roi de Suède, qui s'y rend à marches forcées. Donnant ainsi raison aux prévisions du comte de Frise, il se dirige avec les six mille hommes qui lui restent vers le palatinat de Posnanie, c'est-à-dire sur le seul point du territoire polonais qui ne reconnaît point encore le sceptre de Stanislas Leczinski.

Mentchikov s'y trouve avec son armée.

Découragé par tant d'efforts stériles, spolié de son royaume de Pologne et à la veille de se voir spolié de ses Etats héréditaires, Auguste aux abois flotte incertain sur ce qu'il doit faire, quand il apprend tout à coup, le 4 septembre, que Charles XII est sur l'Oder avec toute son armée, et que le 1er septembre il a mis le pied sur le sol de l'Electorat !

Le roi de Suède ne fait qu'un bond jusqu'à Leipzig, tandis qu'Auguste II est à Neuhof, en Posnanie. Charles XII ordonne à ses lieutenants de rallier leurs troupes et de les cantonner dans l'Electorat pour y passer l'hiver. Lui-même établit son quartier général à Altranstadt.

Certes, le moment était venu pour le baron de Bruhl de triompher auprès du prince de la justesse de ses prévisions et de lui montrer jusqu'à quel point le comte de Flemming avait deviné juste quand il conseillait de traiter avec la Suède.

— Sire, disait-il à l'Electeur, Charles XII est en Saxe et il y règne aujourd'hui. Il a fait assembler les Etats

saxons ; il a fixé les contributions de guerre pour nourrir ses troupes. Votre Majesté croit-elle que l'indemnité à payer eût été aussi forte il y a quelques mois ? Et dans tous les cas le fait de l'invasion eût été évité ! Quelles conditions ne serez-vous pas forcé d'accepter désormais ? Ne serait-il pas encore plus sage de prendre les devants et d'offrir la paix au vainqueur, avant de vous la laisser imposer à des conditions inacceptables ?

— Qui me dit, répliqua le prince avec un amer découragement, que Charles XII acceptera mes offres ?

— C'est au moins une chance à courir.

— Vous oubliez, de Bruhl, que nous sommes à Neuhof en Posnanie, à quelques verstes du prince Mentchikov, sans l'aveu duquel je ne puis rien conclure avec l'ennemi. Je suis moralement le prisonnier de ses trente mille Moscovites. Ma garde ! Ce sont deux régiments russes ! Le jour où Mentchikov apprendra que j'ai ouvert des pourparlers avec l'ennemi de son maître, il me traitera en conséquence. Je me trouverai à la fois à la merci des Moscovites et des Suédois.

— Qui donc empêche Votre Majesté de tenir secrets les préliminaires de la paix ? Si vous échouez, le tsar et son général n'en sauront rien, mais si vous réussissez, vous rentrez à Dresde.

— Résignons-nous et risquons tout !

Telle fut la conclusion de l'Electeur détrôné. Il proposa à M. de Bruhl d'ouvrir la négociation, mais le baron s'excusa sur ce qu'il n'était pas assez rompu aux habitudes diplomatiques. Auguste II fit appeler deux hommes en qui il avait pleine confiance et sur le dévouement desquels il pouvait compter.

C'étaient le baron d'Imhof, négociateur éprouvé et M. Fingstein, référendaire au sceau.

Il leur enjoignit un secret absolu et il les envoya à Dresde, après leur avoir remis ses instructions et une

lettre adressée à Charles XII avec pleins pouvoirs pour conclure en son nom.

— Allez, leur dit-il, et tâchez de m'obtenir des conditions raisonnables et chrétiennes!

Flemming et le baron de Bruhl avaient gagné leur procès.

On se représente mal, aujourd'hui que les communications sont si rapides, comment Auguste II put demeurer un mois entier dans l'ignorance, non pas seulement du résultat de cette mission, mais des circonstances de la négociation conduite par ses deux émissaires.

Ce prince à demi détrôné ne sachant pas si l'autre moitié de ses Etats lui échapperait encore, vivant sous la garde de deux régiments russes qui n'étaient à lui qu'en apparence et se demandant d'heure en heure à lui-même pourquoi il ne voyait rien venir, offre à l'esprit un spectacle aussi misérable que ridicule.

On s'imagine aisément par quelles alternatives d'accablement et de rage ce prince dut passer jusqu'au jour où, d'une façon tout à fait inattendue, l'aide de camp de Mentchikov, le comte de Frise, se présenta à Neuhof et fit demander de la part de son général à l'Electeur la faveur d'une audience.

Il n'était pas douteux que M. de Frise eût accompli, vis-à-vis de Mentchikov, la promesse qu'il avait fait à Lagnasco, mais peut-être le général moscovite avait-il attendu pour entrer en communication avec le prince un moment propice. L'occasion lui était maintenant fournie par le passage du général suédois Maderfeld à Kalish, chef-lieu d'un district du palatinat de Posnanie, que cet officier traversait avec dix mille hommes de troupes, sur l'ordre de Charles XII, pour aller prendre ses quartiers d'hiver en Saxe.

Auguste II avait évité, en raison de ses anxiétés mêmes, toute relation avec le général du tsar, malgré le voisinage de ce dernier. Il fut donc vivement con-

trarié de cette visite et pourtant il fallait la recevoir sous peine d'aggraver une situation déjà si mauvaise.

Il la reçut.

A l'heure convenue pour le lendemain, le général Mentchikov, accompagné de son aide de camp et suivi seulement d'une poignée de Cosaques, arriva à Neuhof.

Avec sa finesse de Tartare, le lieutenant de Pierre Ier s'amusa d'abord à embarrasser le malheureux roi dans les replis d'une conversation aussi équivoque que la situation d'Auguste II.

Enfin, il aborda la question :

— Sire, dit-il, une occasion se présente qui permettra, je l'espère, à Votre Majesté de prendre une revanche éclatante sur le roi de Suède. Le général Maderfeld est, à cette heure, de passage à Kalish, avec dix mille Suédois. Il n'y a pas un jour à perdre. Entre Votre Majesté et moi, nous disposons de trente-six mille hommes. Unissons-les contre l'ennemi commun. Nous avons l'immense avantage du nombre. Voilà une victoire assurée, c'est là ce qui m'amène auprès de Votre Majesté. Plus tard... il serait trop tard !

Le prince ne répondit pas d'abord à cette ouverture. Un vif éclair illumina son regard, mais réfléchissant à la situation qu'il s'était faite à lui-même vis-à-vis de Charles XII :

— Je vous remercie, général, dit-il à Mentchikov, de la revanche, qu'en effet, je pourrais prendre avec votre concours. Toutefois, de quelles représailles Charles XII, tout-puissant aujourd'hui chez moi en Saxe, n'userait-il pas pour se venger sur mon pays déjà si cruellement éprouvé de la défaite que nous aurions ici infligée aux Suédois.

— L'affection de Votre Majesté pour ses sujets lui dicte ce langage, sire, mais notre victoire est certaine, et le roi de Suède pourra hésiter à tourner contre l'Electorat où il a cantonné toutes ses troupes, et où

elles goûtent en somme sécurité et repos, les sévices qui feraient de leurs quartiers d'hiver un nouveau champ de bataille. Victorieux sur le sol polonais, vous pourrez toujours, avec le concours de mes soldats, chasser Stanislas Leczinski de Varsovie. Votre Majesté n'aurait, pour refuser les profits d'une occasion pareille, qu'une excuse inadmissible : le secret espoir de traiter avec Charles XII, et même, ajouta-t-il en lançant à la dérobée à son aide de camp un coup d'œil oblique, cet espoir ne saurait être celui de Votre Majesté que si un pareil accommodement avait au moins pour base l'assentiment de votre fidèle allié, Sa Majesté le tsar !

Cette allusion de l'impitoyable Mentchikov à des faits qu'il ne pouvait pas connaître causa à Auguste II un trouble qui lui fit monter la rougeur au front, et, avant de riposter à ce coup droit qu'osait lui porter le général russe, il jeta un regard désespéré au baron de Bruhl.

De Bruhl était impassible.

Alors, prenant son parti :

— Général, répliqua le prince, il est naturel que je prenne le temps de la réflexion avant de vous répondre ; une entente est nécessaire entre mon Conseil et moi.

— Pardon, sire, insista Mentchikov, une délibération de votre Conseil implique une perte de temps, et dès demain peut-être le général suédois aura quitté Kalish. Je ne saurais vous cacher, du reste, que j'ai résolu d'attaquer seul, et que l'on s'apprête, dans mon camp, à livrer bataille. La seule question pour moi est donc de savoir si vos troupes donneront avec les miennes. Ma démarche actuelle est un acte de courtoise déférence auprès d'un prince allié de mon maître, mais le tsar ne saurait admettre que j'eusse laissé échapper l'occasion d'une victoire, et je demande même à Votre Majesté d'adjoindre, dans tous les cas,

à mes troupes, toute la partie de sa garde russe, qui n'est pas indispensable pour son service personnel.

La tranquille assurance avec laquelle parlait le général russe fit comprendre à l'Electeur que la résistance était désormais impossible. Il soupira, appela un de ses gentilshommes, et le pria d'avertir le commandant de Lowendahl que le général Mentchikov avait à lui parler.

Quand M. de Lowendahl parut :

— Colonel, lui dit le roi, veuillez donner des ordres pour le départ ; vous disposerez ensuite de vos troupes selon les instructions du général.

Sur ce, Auguste fit au prince moscovite et au baron de Lowendahl un geste qui les congédiait.

Quand il fut seul, l'Electeur s'appuya lourdement sur les bras de son fauteuil, en disant à de Bruhl :

— Voilà ce que je redoutais ! Dans quel guêpier sommes-nous tombés ! Que vont devenir Imhof et Fingstein ? Savez-vous, de Bruhl, que Charles XII est bien capable de les faire arrêter ? Et tout cela est l'œuvre de ce cerveau brûlé de Flemming ! Vous le voyez, j'ai tout fait pour obvier à de pareils dangers ! Puis-je seulement me confier à la fidélité de mes deux ambassadeurs, car il serait étrange que le prince Mentchikov eût inventé à point nommé son fameux projet de bataille contre les Suédois, si quelque indiscrétion ne lui avait révélé que je traite en secret avec Charles XII. Ah ! cette fois-ci la Saxe est bien perdue !

— Mais la Pologne est peut-être reconquise !

— Et la paix avec le roi de Suède, signée peut-être à cette heure ! Dans ce cas, que devient la victoire qui va être remportée sur Maderfeld par Mentchikov ? Mieux vaudrait pour moi une défaite que cette victoire !...

— Sire, nous pourrions peut-être encore faire prévenir en sous-main le général Maderfeld ?

A cette proposition du baron, le roi tressaillit et se redressa :

— C'est peut-être, mon cher ami, le seul recours qui me reste... Mais ce n'est pas demain, c'est ce soir que Maderfeld doit être prévenu. Seulement que dire au général suédois ?...

— J'irai moi-même, dit le baron. Je lui dirai qu'en face de négociations pendantes, s'il était attaqué par l'armée russe, il devrait, par quelque moyen, refuser provisoirement la bataille.

Auguste II abonda dans ce dessein ; mais de ce côté encore une déception l'attendait, car le général suédois prit l'avis du favori pour un piège. Il ne crut pas à des préliminaires de paix et il ne battit point en retraite. Ce fut même lui qui vint offrir la bataille à Mentchikov.

On sait que l'action eut lieu dans les plaines de Kalish, le 19 octobre 1706.

Le général moscovite fit preuve d'une habileté consommée et d'un courage intrépide. Le succès couronna ses efforts et il remporta sur les Suédois une victoire complète. Il perdit peu de monde, tua quatre mille hommes à l'ennemi et lui fit deux mille cinq cents prisonniers.

C'était la première bataille rangée gagnée sur les Suédois par les Moscovites.

En apprenant cette victoire, l'Electeur fut atterré, encore bien qu'elle lui rouvrit la Pologne et le chemin de Varsovie ; car il pressentait les conséquences terribles d'un triomphe équivalant pour lui à une défaite. Ce prince maudit à la fois Flemming et de Bruhl, qui, en l'excitant à conclure avec Charles XII, lui avait enlevé d'avance tout le bénéfice de ce succès inattendu.

La Saxe était maintenant envahie et gardée par l'armée suédoise sous les ordres de son roi. Mentchikov, avec ses trente mille hommes, pouvait-il aller la

provoquer ? Non ! Et d'ailleurs, si le traité était signé maintenant ?

Le tsar abandonnerait un allié traître à sa parole et le livrerait à un ennemi rendu furieux par la défaite de Kalish.

Auguste écrivit alors en secret une lettre autographe à Charles XII, dans laquelle il l'assurait que « la » bataille avait été livrée malgré lui et qu'il donnerait » au roi de Suède toutes les satisfactions convenables » pour avoir osé battre ses troupes. »

L'histoire a conservé les termes de cette lamentable lettre.

Cependant, vainqueur en apparence et malgré lui, Auguste II devait agir comme s'il l'était véritablement. Il se laissa mener par le prince Mentchikov à Varsovie sous l'escorte des Russes victorieux, et il rentra dans sa capitale, tandis que Stanislas Leczinski l'abandonnait et prenait la fuite.

A vrai dire, la position d'Auguste vis-à-vis du général moscovite était celle d'un prisonnier qui orne le cortège d'un triomphateur. Celui-ci ne perdait nulle occasion au cours de cette marche de torturer l'esprit de l'Electeur, toujours ignorant de l'issue de ses négociations, mais redoutant leur succès.

Auguste à Varsovie, fidèle à son rôle, commanda un *Te Deum* solennel dans la cathédrale, du ton dont il aurait commandé un *De profundis*, et il n'avait pas plus tôt ressaisi la couronne de Pologne que Fingstein arrivait lui apportant à ratifier le traité qui la lui ôtait.

Il lut avec terreur les conditions imposées par Charles XII : la renonciation au trône de Pologne, l'abandon de toutes ses alliances, l'amnistie complète pour les déserteurs saxons ou polonais et enfin la remise de Jean de Patkul, ambassadeur de Russie, aux mains du vainqueur.

— Vous avez signé cela, Fingstein ? s'écria le prince hors de lui.

— Nous avions vos pleins pouvoirs, Sire, répliqua le diplomate, mais Votre Majesté est bien libre de nous désavouer, auquel cas nous ne répondrions plus de rien !

— Mais Charles XII ne peut vouloir me déshonorer ! Et c'est mon déshonneur qu'il m'offre de signer ! Cela est impossible ! Je veux voir le roi de Suède. Je veux obtenir de lui quelques adoucissements...

— Sire, vous faisiez tuer quatre mille Suédois à l'heure même où vous demandiez la paix, dit le négociateur d'un ton sec et mordu au cœur par le souvenir qu'il avait gardé des hauteurs de Charles XII.

— Toujours cette affaire de Kalish ! Mais le roi n'a donc pas reçu ma lettre ! Il ignore donc l'initiative prise, malgré moi, par Mentchikov?

— Il est bien malheureux, riposta Fingstein, que vous n'ayez pas su brider ce Mentchikov, mais enfin, le mal est fait ! Signez, sire ! Et que je retourne à Dresde au plus vite, si vous ne voulez pas que, dès demain, rendu public par Charles XII, le traité n'apprenne à la Russie que vous êtes désormais sans défense, sans couronne, et que Mentchikov vous garde comme otage !

L'Electeur pâlit et signa.

— Comment tout cela va-t-il finir, mon pauvre Fingstein ? murmurait le prince en marchant avec agitation et poussant de profonds soupirs.

Ce qui le torturait le plus, quoique ce fût, au point de vue de ses intérêts, la moindre de ses pertes, c'était la pensée de la faiblesse qu'il avait eue de livrer Patkul, un ambassadeur, au traître Flemming.

On devine dans quels amers sentiments il faisait, huit jours après, sa rentrée dans sa bonne ville de Dresde.

IV

CHARLES XII DONNE DES PREUVES IRRÉCUSABLES DE SON MAUVAIS CARACTÈRE

Charles XII était entré en Saxe comme en pays conquis, et aussitôt il avait donné des ordres comme s'il en eût été le roi légitime.

Apres avoir choisi, pour asseoir son camp, les plaines d'Altranstadt, non loin de Lutzen où Gustave-Adolphe avait jadis trouvé la mort, il avait imposé une contribution de guerre, correspondant aux ressources de l'Electorat, puis il avait assuré à toutes ses troupes le vivre et le couvert en répartissant également les garnisons dans les villes environnantes.

Contre toute attente, il garantit la sécurité des Saxons par la discipline sévère qu'il imposa aux soldats suédois ; les moindres infractions furent impitoyablement punies.

Dédaignant d'habiter, comme il l'aurait dû, un palais et même une maison, le roi de Suède vécut

sous la tente, au camp d'Altranstradt avec sa garde et son état-major.

Le comte Piper était le personnage de son entourage auquel il accordait le plus de confiance. Quoiqu'il eût pour principe de ne subir l'influence de personne et de ne suivre généralement que sa fantaisie, il donnait assez volontiers voix délibérative à ce ministre et après lui au chancelier Mullern, au trésorier Grothusen et aux généraux Renschild, Sparre et Levenhaupt.

Charles XII avait alors vingt-quatre ans, une taille moyenne, un corps nerveux assoupli à tous les exercices, l'œil brillant, les traits énergiques.

Dans un âge où les rois commencent seulement à s'occuper des intérêts de l'Etat, il avait déjà détrôné des princes et fait trembler tout le nord de l'Europe. Il avait adopté déjà cette sobriété et cette simplicité de mœurs, dont il ne devait jamais se départir.

Il trouvait le secret de son énergie pour vaincre ses passions et contrarier ses goûts naturels dans l'orgueil qui servait de mobile et marquait le but de toutes les actions de sa vie.

C'est ainsi qu'on l'avait vu assister presque incognito et en bottes fortes au sacre de Stanislas Leczinski, en affectant de considérer comme un événement ordinaire l'attribution officielle d'un trône au prince de son choix qu'il y faisait asseoir.

De même, il pardonnait assez volontiers à un ennemi dont l'humilité le flattait, mais il était inexorable pour quiconque lui tenait tête, et alors, sous couleur de justice, il ne reculait pas même devant la cruauté.

Il travaillait pour la postérité, à qui il voulait léguer la réputation d'un grand prince, et cette préoccupation était si forte, que, même à l'apogée de sa gloire, il ne tirait aucun profit de ses conquêtes.

Il était depuis peu à Altranstadt, lorsqu'une nuit, dans sa tente où il travaillait seul, il vit venir à lui le comte Piper, lui annonçant que deux envoyés de

l'Electeur sollicitaient l'honneur d'être admis en sa présence. Le choix de cette heure insolite leur avait été dicté par le secret de leur mission, leur maître se trouvant à la merci des Russes.

On se souvient dans quelles circonstances d'Imhof et Fingstein avaient été dépêchés à Altranstadt.

Charles XII, en déshabillé, avait sur les épaules sa tunique légendaire en gros drap bleu à boutons de cuivre doré, au col sa cravate de taffetas et aux pieds des pantoufles. Son épée reposait en travers de sa table à écrire.

— Eh bien ! fit-il d'un ton d'humeur, qu'ils entrent !

— Sans autres apprêts ? hasarda le comte Piper en considérant l'accoutrement de son maître.

— Eh oui, tout de suite ! riposta le roi de Suède impatienté. Ces messieurs, je suppose, n'ont pas la prétention que je fasse lever mon état-major pour les recevoir !

Piper obéit ; le roi reçut debout les plénipotentiaires ; l'audience fut courte.

— Vous êtes envoyés, messieurs, par l'Electeur de Saxe ?

— Oui, sire, répondit Fingstein ; nous avons la mission de présenter cette lettre à Votre Majesté et nous avons tous pouvoirs pour conclure.

Charles XII prit sans parler la lettre que lui présentait le diplomate, la lut en silence, et sans plus d'explications il congédia d'un geste les deux visiteurs.

— Vous aurez dans un moment ma réponse, messieurs, leur dit-il.

Dès qu'il fut seul, il s'assit, fit un signe à Piper d'en faire autant à la même table que lui et lui dicta, sans avoir l'air de chercher les mots, la réponse qu'on va lire :

« Je consens de donner la paix aux conditions sui-» vantes auxquelles il ne faut pas s'attendre que je » change rien :

« 1° — Que le roi Auguste renonce pour jamais à » la couronne de Pologne ; qu'il reconnaisse Stanislas « pour légitime roi ; et qu'il promette de ne jamais » remonter sur ce trône, même après la mort de » Stanislas ;

« 2° — Qu'il renonce à tous autres traités et parti- » culièrement à ceux qu'il a faits avec la Moscovie ;

« 3° — Qu'il renvoie avec honneur dans mon camp » les princes Sobieski et tous les prisonniers qu'il a » pu faire ;

« 4° — Qu'il me livre tous les déserteurs qui ont » passé à son service et notamment Jean de Patkul, » et qu'il cesse toute procédure contre ceux qui, de » son service, ont passé dans le mien. »

Là-dessus, il parcourut cette réponse d'un rapide regard, prit la plume des mains de son ministre et signa : *Charles*.

— Maintenant, dit-il d'un ton aussi uni que s'il ne venait pas d'un trait de plume de détrôner un roi, je ne veux plus être dérangé ; car, ajouta-t-il en poussant doucement le comte vers l'issue de la tente, j'ai beaucoup à travailler cette nuit pour des affaires très sérieuses. Arrangez-vous avec ces messieurs, et dites-leur qu'il n'y a pas à revenir sur une seule des conditions mentionnées ici.

Sans aucun doute, les émissaires d'Auguste s'étaient attendus à des prétentions exagérées ; mais ils ne se doutaient guère que le vainqueur en exigeât d'aussi dures, ni d'aussi absolues.

A leurs plaintes, à leurs représentations, le comte Piper n'opposa qu'une seule fin de non-recevoir.

— Le roi, mon maître, leur répondit-il, ne modifie jamais ses résolutions ; celles-ci sont donc à accepter ou à rejeter telles quelles.

L'épouvante des deux délégués fut telle que, malgré leurs pleins pouvoirs, ils se retirèrent cette nuit-là

sans avoir rien conclu. Ils voulaient conférer à Dresde avec M. de Flemming.

Les pourparlers traînèrent quelques jours.

Charles XII était inflexible.

Enfin, le 24 septembre, ils déclarèrent accepter les conditions du monarque suédois et ils passèrent à la rédaction des diverses causes, pensant pouvoir, par le choix des termes, améliorer quelque peu la situation.

A peine le traité était-il signé, et comme Fingstein se préparait à retourner à Neuhof, une invraisemblable nouvelle éclata comme un coup de foudre : les Moscovites avaient battu les Suédois à Kalish !

En apprenant la défaite de ses troupes, Charles XII fut plus affecté de l'apparente duplicité d'Auguste, attaquant d'un côté et de l'autre demandant la paix, que de la perte même de la bataille.

Il fit appeler les deux parlementaires :

— Est-ce ainsi, messieurs, leur dit-il en fureur, que votre maître entend remplir ses engagements vis-à-vis de moi ? Je ne suis pourtant pas homme à me payer de vaines paroles ! Vous êtes ici à ma discrétion et il ne tiendrait qu'à moi de vous faire arrêter. Cependant je vous laisse libres, mais c'est pour que vous puissiez aller dire à l'Electeur qu'il n'a désormais aucune pitié à attendre de moi. J'ai signé et je ne reviens pas sur ma signature ; mais assurez bien votre maître que s'il me plaisait d'imiter sa mauvaise foi, il ne remettrait jamais les pieds à Dresde ! Allez !

Ce genre de réception plut médiocrement à d'Imhof et à Fingstein et leur fit sentir cruellement la fausse position dans laquelle les plaçait la conduite de l'Electeur.

A peu de jours de là, le monarque suédois reçut la lettre d'Auguste et il sourit de la faiblesse de ce malheureux prince. Il comprit à quelles nécessités l'Electeur avait cédé, mais il n'en laissa rien paraître,

Le retour d'Auguste dans son Electorat rendait inévitable une entrevue avec ce vainqueur farouche, qui occupait militairement la Saxe après lui avoir ravi la couronne de Pologne.

L'Electeur recherchait même l'occasion de se rencontrer avec Charles XII. Il tenait à visiter le monarque suédois avec un certain éclat, comme pour se venger des humiliations cruelles qu'il avait reçues.

Les deux souverains se rencontrèrent près d'Altranstadt, au village de Gutersdorf où le roi de Suède avait installé sa chancellerie et les services administratifs de son armée. Mais tandis qu'Auguste était en habit de gala et entouré des grands officiers de sa cour, pareillement vêtus, le roi de Suède, en tenue de campagne, n'était accompagné que du maréchal Renschild et du comte Piper.

De plus, il affecta constamment de céder le pas à son visiteur, de lui donner les plus grandes marques de déférence ; mais il évita avec soin le sujet si délicat du traité, sujet qu'Auguste ne se soucia point d'aborder plus que lui.

Charles XII s'excusa de ne point recevoir l'Electeur avec le cérémonial exigé.

— Car, ajouta-t-il en souriant, je suis plus soldat que roi, Votre Majesté peut en juger.

Et comme Auguste se récriait, Charles XII dit avec une fausse modestie :

— Le jour où la paix rétablie en Europe me permettra de rentrer en Suède et d'y reprendre ma place sur le trône, je regretterai le temps où j'étais libre et affranchi de l'étiquette. J'étais né pour être un de mes généraux.

— Quelle que soit l'aversion de Votre Majesté pour l'étiquette, répliqua l'Electeur, il y a aussi des privations et des servitudes dans le régime contraire, ne fût-ce que de traîner après soi une épée du calibre de la vôtre et telle que nos ancêtres les portaient.

Cette allusion à la disproportion visible entre la petite taille de Charles XII, la longueur démesurée de son épée et la taille élevée d'Auguste II ne parut pas du goût du conquérant suédois, car il riposta d'un ton assez tranchant :

— Je ne me séparerai jamais de cette arme, car elle a vu Narva ; c'est ma rapière de prédilection. Il en est d'elle comme de mes grosses bottes : depuis six ans je ne les ai quittées que pour dormir.

La brillante escorte d'Auguste II salua cette vanterie par un murmure admiratif, et la conversation continua sur ce ton que semblait encourager Charles XII.

Plus tard M. de Lagnasco, témoin de cette entrevue, reprocha à son maître de n'avoir pas profité de l'occasion pour revenir sur les clauses du traité et notamment sur la remise de Patkul.

— Eh ! fit Auguste avec impatience, je voudrais bien savoir comment vous auriez pu aborder une question d'affaires avec un cuistre qui reçoit un prince debout, au milieu d'un camp et ne lui parle que de sa rapière et de ses bottes.

Ainsi finit cette entrevue dont Myrrha-Maria arrivée à Dresde avait attendu avec anxiété une issue favorable. Ce fut comme la ruine de ses espérances ; mais elle redoubla l'intérêt porté par tout le monde à cette jeune fille et à son père.

Il n'y eut pas jusqu'à Flemming lui-même, qui ne fût inquiet à présent de la tournure que prenait cette affaire ; sa haine contre le Livonien n'allait pas jusqu'à souhaiter sa mort, qui semblait certaine si on le livrait à Charles XII. Il avait commis une faute, il le sentait et il cherchait l'occasion de la réparer.

La princesse Orfelska secondait aussi Lagnasco et Fleury de tout son pouvoir ; mais où ces trois personnages auraient-ils trouvé un point d'appui puisqu'Auguste, désarmé lui-même, ne leur en offrait aucun ? Ce prince n'était-il pas lui-même aussi em-

barrassé qu'eux de la conduite à tenir vis-à-vis du roi de Suède et vis-à-vis du tsar?

Il se borna donc à temporiser, sans remplir les engagements qu'il avait pris, comme sans les nier.

Entre temps, il avait adouci la captivité de ce malheureux, il laissait sa fille le visiter. Le seul parti à prendre était de favoriser en sous-main son évasion, mais il n'osait le faire ouvertement, à cause du voisinage de Charles XII.

Quant au prince Sherbanesko, il était parti pour Moscou, espérant y trouver l'appui du tsar, irrité à bon droit de l'attitude de l'Electeur à son égard et à l'égard de son ambassadeur. Myrrha-Maria mettait son suprême espoir dans ce voyage.

Cependant les faux-fuyants et les tergiversations devaient avoir un terme. Le roi de Suède invita à son tour l'Electeur à assister à une revue. A la prière d'Auguste, Charles XII avait interdit lui-même l'accès de Dresde à son armée ; Leipzig fut donc la ville choisie pour cette entrevue officielle. Cette fois, voulant éblouir son allié, il fit déployer à ses troupes, comme à son état-major, toute la magnificence de leurs grandes tenues.

Au milieu de ses officiers, tous chamarrés de broderies et de décorations, lui-même parut sur un cheval tartare de bouillante allure, mais il avait gardé sa tunique de drap bleu, ses grosses bottes. Les ordres de l'Epée de Suède et de l'Aigle-Blanc de Pologne (celui-ci offert par Auguste II) ornaient seuls la poitrine du héros de Narva.

Après cette solennité militaire, comme ils prenaient congé l'un de l'autre :

— Sire, dit Auguste II, je suis heureux qu'une occasion semblable s'offre à moi pour solliciter une faveur légère, que je considère d'ailleurs comme un acte de justice...

Sans attendre la suite de ce que l'Electeur voulait

lui dire, Charles XII se départit de la bonhomie gracieuse qu'il avait affectée jusqu'alors pour lui répondre :

— Je suis disposé à traiter Votre Majesté en alliée, et, dès lors, à lui faire toutes les concessions possibles, mais seulement lorsque toutes les clauses du traité intervenu seront exécutées. Je me réservais même d'indiquer à Votre Majesté de quelle façon *j'entendais* qu'elles le fussent.

— C'est justement, objecta Auguste, une question relative à l'exécution de ces clauses que je voulais poser à Votre Majesté.

— Il ne saurait y avoir aucune équivoque. Des engagements mutuels ont été pris. J'ai rempli les miens, que Votre Majesté en fasse autant !

— Mais, Sire, M. de Patkul n'est point mon sujet, il est ambassadeur du tsar !

— M. de Patkul n'est ni un Saxon, ni un Moscovite ; il est un rebelle suédois condamné à mort. La justice le réclame. Votre Majesté n'était pas forcée de signer. Aujourd'hui, votre honneur et... vos intérêts vous commandent de ne pas ajourner la remise de ce traître à qui de droit. Je réclame également à Votre Majesté la consécration officielle de sa renonciation à la couronne de Pologne, qui est le premier article de notre traité. Vous voudrez bien la notifier au roi Stanislas par une lettre directe et autographe.

— Mais, Sire, Votre Majesté oublie que j'ai signé cette renonciation ?

— La parole et la signature de Votre Majesté me suffisent, il est vrai, mais point au roi de Pologne.

Et comme en face de cette prétention nouvelle le visage d'Auguste se rembrunissait :

— Remerciez-moi donc plutôt, monsieur l'Electeur, de mon peu de rancune. Le lendemain de Kalish, j'aurais pu jeter au feu tout traité de paix et en user avec vous comme je l'ai fait avec mon frère, le tsar

Pierre : je ne l'ai point fait ! Le sang de quatre mille Suédois vaut bien une compensation légère.

Ce que disant, il se tourna vers Piper, et lui fit signe d'approcher :

— Monsieur le comte, lui dit-il, vous voudrez bien vous entendre avec M. le ministre de Sa Majesté saxonne pour la remise prochaine de M. de Patkul.

Le froid jeté par ces derniers mots dans l'entretien des deux princes fut le signal de leur congé mutuel. Patkul était perdu irrémédiablement !

Auguste rentra à Dresde, la mort dans le cœur.

Il n'attendit pas pour écrire à Stanislas dans le sens indiqué par Charles XII et il dut même faire remettre une copie de cette missive au roi de Suède.

« Monsieur et Frère,

» Nous avions jugé qu'il n'était pas nécessaire d'entrer dans un commerce particulier de lettres avec » Votre Majesté. Cependant, pour faire plaisir à Sa » Majesté suédoise, et afin qu'on ne nous impute pas » que nous faisons difficulté de satisfaire à son désir, » nous vous félicitons par celle-ci de votre avènement » à la couronne, et vous souhaitons que vous trouviez » dans votre patrie des sujets plus fidèles que ceux » que nous avons laissés. Tout le monde nous fera la » justice de croire que nous n'avons été payés que » d'ingratitude pour tous nos bienfaits et que la plu- » part de nos sujets ne se sont appliqués qu'à avancer » notre ruine. Nous souhaitons que vous ne soyez pas » exposé à de pareils malheurs, vous remettant à la » protection de Dieu.

» A Dresde, le 8 avril 1707.

» Votre frère et voisin,

» Auguste, roi. »

Le pauvre Electeur croyait avoir épuisé la coupe d'amertume : il se trompait.

En effet, sur ce point, Flemming se présenta à lui, porteur d'un message du tsar, qui protestait et contre la paix conclue au mépris de la foi jurée et contre l'internement de son ambassadeur.

L'Electeur perdait la tête.

— A qui attribuer, dit-il à son ministre, les inextricables embarras au milieu desquels je me débats, sinon à vous-même ? J'admets que vous ayez cru faire pour le mieux, mais, Flemming, dans quelle erreur vous êtes tombé ! Et après m'avoir précipité dans cet abîme de maux, me donnerez-vous au moins un conseil pour en sortir ?

A vrai dire, Flemming n'était ni moins embarrassé, ni moins confus que son maître. Toutefois, conservant encore quelque présence d'esprit :

— Sire, prononça-t-il à voix basse, et non sans peur de ce qu'il allait dire, une prison, n'eût-elle qu'une porte...

— Achevez ! dit vivement l'Electeur.

— Peut avoir plus d'une clef ! La main qui détient la seconde clef peut n'être point celle de Votre Majesté. Il n'est que trop vrai qu'il se trouve au pied du trône le plus respecté des serviteurs infidèles. Il peut s'être passé entre le moment où Votre Majesté s'est engagée à livrer M. de Patkul et celui où l'on portera à Charles XII la clef de Kœnigstein des choses que vous-même ignorez ; car enfin... Votre Majesté n'est pas le geôlier de Kœnigstein !

— Moyen misérable ! interrompit Auguste II, en frappant du poing sur la table ! Croyez-vous, Flemming, que je n'ai pas songé à cela mille fois ? Mais après ?... Qui sera dupe de ce subterfuge ? J'aurai tout bonnement ajouté la duplicité à la faiblesse ! Le vainqueur, en échange de la tête que j'aurai dérobée

à sa vindicte, me demandera, que sais-je ?... Peut-être la vôtre...

Le comte Flemming releva les yeux vers son maître avec assurance.

— Reposez-vous sur moi, Sire ! Même sur ce terrain, j'accepte la lutte et, après tout, il n'y a pas plus de raisons pour suspecter vos ministres que des émissaires envoyés par le tsar lui-même pour vous enlever son ambassadeur !

— Faire tomber les soupçons sur le tsar ! murmura l'Electeur, dont le visage altéré s'illumina d'un pâle et fugitif sourire. Je m'abandonne à vous, Flemming, sauvez Patkul, puisque c'est vous qui l'avez perdu !

La petite ville de Kœnigstein, sur l'Elbe, est située à environ six lieues de Dresde.

Sur une sorte de falaise à pic, dominant la ville, s'élève une célèbre forteresse. C'est là que, depuis le mois de mai 1706, Patkul était prisonnier.

Le gouverneur du château, un vieil Allemand qui n'avait de militaire que l'habit, n'avait eu dès l'abord aucun égard pour un personnage de l'importance de son détenu : il l'avait traité avec la rigueur réglementaire, conforme du reste aux ordres reçus, mais la connaissance des événements successifs qui donnaient à la réclusion de Patkul un caractère si complexe et si étrange finit par frapper le gouverneur et par lui inspirer certaines appréhensions.

Dans un temps comme celui dont nous écrivons l'histoire et où les vainqueurs de la veille étaient si souvent les vaincus du lendemain, dans un temps où la Pologne venait de changer de rois comme on change de manteau et où le tsar se battait visiblement avec le roi de Suède sur le dos d'Auguste II, était-il bien prudent à un simple gardien, tenant à sa place, de traiter un ambassadeur moscovite comme un simple malfaiteur? N'y avait-il point d'une part de grosses bourses disposées à s'ouvrir en faveur d'un geôlier complai-

sant tout comme d'autre part des gens prêts à lui administrer la bastonnade sur la plante des pieds ?

Il allait sans dire que le porte-clefs se serait perdu en négligeant le moindrement de tenir clos son prisonnier, mais pourvu que l'on gardât vis-à-vis de Patkul des allures ostensiblement féroces, le tsar, l'Electeur lui-même pouvaient être plus tard fort reconnaissants des procédés délicats en secret que le gouverneur aurait personnellement observés à l'égard de l'ambassadeur en disgrâce.

C'est donc pour se garder à carreau que ce gouverneur cherchait des yeux autour de lui des mains disposées à s'ouvrir pour rétribuer de bons offices.

Le prisonnier, en observant avec soin la figure et le caractère de son geôlier, devina facilement cette vénalité sous une rudesse apparente et au bout de peu de mois, se croyant sûr de son homme, il lui paya généreusement sa translation dans un cachot moins sombre et les frais d'un régime plus fortifiant.

Le jour où l'Electeur ordonna que l'on prodiguât à Patkul tous les adoucissements compatibles avec la captivité, le gouverneur n'eut plus de raisons de prohiber les visites, ni aucune des introductions du dehors, qui pouvaient charmer ses tristes loisirs.

Cependant, tout en lui apprenant l'existence du traité d'Altranstadt, les amis de l'ambassadeur se gardèrent bien de lui révéler la clause terrible qui le regardait personnellement, en sorte qu'en se voyant mieux traité, Patkul put penser que Charles XII oubliait le proscrit condamné par son père.

Ce qui le torturait le plus, c'était la complète absence de nouvelles directes de sa fille. Aussi, lorsque Myrrha-Maria, informée enfin de l'arrestation de son père, accourut à Dresde et de là à Kœnigstein, il ne s'occupa d'abord que du bonheur de la revoir à toute heure, ainsi que Wenceslas Ziska, et il ne découvrit, qu'à

travers les larmes muettes de son enfant, une éventualité menaçante.

A la même heure le comte de Lagnasco et la princesse Orfelska mettaient tout en œuvre pour conjurer la perte du prisonnier, mais en vain. Restait donc l'évasion comme dernière chance de salut. En effet, Constantin Sherbanesko, parti en toute hâte pour Moscou, avait provoqué la lettre du tsar à Auguste II pour réclamer Patkul, et on a vu quel en avait été le résultat.

La citadelle de Kœnigstein, aussi bien gardée par son isolement que par ses remparts, était, de plus, surveillée à ses abords par des émissaires de Charles XII. Les ajournements d'Auguste II l'impatientaient et, à défaut de preuves de la mauvaise foi d'Auguste, il flairait le secret dessein de l'Electorat de le tromper ; il allait jusqu'à pressentir une évasion.

De plus, la présence dans la ville de Myrrha-Maria et de son aïeul Wenceslas le confirmait dans ce soupçon, quoiqu'il n'en laissât rien paraître, et, méfiant comme une pie, il faisait garder les gardiens de son prisonnier, sur qui il lui tardait de mettre la main.

L'occupation de la Saxe entière par les Suédois était, sans doute, un gage sans pareil de l'exécution du traité, mais il fallait avouer qu'Auguste II ne se hâtait guère.

Le fort était gardé par une garnison désiroire : deux compagnies de vétérans saxons, fournissant les sentinelles, et le reste du temps, buvant, dormant ou fumant leur pipe.

Sur ces entrefaites, un envoyé du comte Flemming se présenta au gouverneur ; il était porteur d'une missive ainsi concue :

« La pénurie de troupes saxonnes pour le service » d'honneur de Sa Majesté dans sa capitale, com- » mande de rassembler sur ce point les détachements

» jugés inutiles dans les autres garnisons. A cet effet, » j'informe le gouverneur de la forteresse de Kœnig- » stein d'avoir à dégarnir ladite forteresse d'une des » deux compagnies d'infanterie qui y stationnent, » lesquelles sont superflues pour la garde de quelques » prisonniers. M. le baron Adolphe de Seyffertiz, gen- » tilhomme de la Chambre, porteur du present, aura » donc à s'entendre verbalement avec le gouverneur » de la place, et, dans ce but, nous lui donnons *pleins* » *pouvoirs*. »

» *Le Président du Conseil de*
» *Sa Majesté*,
» Signé : FLEMMING. »

Muni d'une pareille lettre, l'envoyé du ministre était donc à l'aise pour expliquer confidentiellement au gouverneur que si un intérêt politique avait été le mobile de l'arrestation de Patkul, il pouvait y en avoir un plus puissant encore pour se départir, à présent, de l'étroite surveillance exercée sur le prisonnier. Il ajouta même que si, *par hasard*, l'ambassadeur de Russie venait à s'évader, le gouverneur serait considéré comme irresponsable, surtout si ce *hasard* se produisait avant aucune sommation de Charles XII pour se faire remettre la personne de M. de Patkul.

Le vieux geôlier déclara comprendre à merveille et promit de fermer les yeux, d'autant plus volontiers qu'une semblable situation le mettait à même de vendre au prisonnier, comme à ses risques et périls, une liberté qu'il était autorisé à lui laisser recouvrer. C'était une dernière mouture qu'il pouvait, en toute sécurité, tirer du même sac.

Le gouverneur avait-il reçu déjà quelque ouverture de ce genre de Myrrha-Maria? Il le semblerait, d'après les étranges travaux nocturnes auxquels il s'était livré depuis quelque temps. Il avait, sans l'aide de personne

et sans confident d'aucune sorte, étudié toutes les parties du fort comme s'il s'agissait pour lui de le mettre en défense, et reconnu dans une épaisseur de mur l'existence d'une baie murée, dissimulée par une végétation de pariétaires, et dont il prit la peine de desceller à petit bruit les pierres.

Dès que le passage fut praticable pour lui, il fixa solidement un cordage à cette embouchure, et, muni d'une lanterne sourde, il s'y engagea seul.

Par ce moyen, il constata l'existence d'un de ces passages secrets, comme il en existe dans la plupart des forteresses anciennes et dont les escaliers et les couloirs, pratiqués dans la roche vive, aboutissaient au pied du château, du côté de la ville.

Là se trouvait un puits, alimenté par l'Elbe et pouvant procurer de l'eau, en cas de siège, et dans ce puits une galerie horizontale à fleur d'eau, qui se terminait à la berge de la rivière comme un orifice d'égout.

Une tradition dont le gouverneur était le dernier dépositaire lui avait révélé l'existence de cet ancien passage. Nous venons de voir comment il l'avait rouvert.

Dans le même temps et comme le gouverneur et Myrrha-Maria s'étaient entendus, cette dernière traitait avec un des bateliers qui, de la Bohême, conduisent à Altona des embarcations chargées de bois pour la marine et cet homme s'engageait à arrêter un de ses bateaux au-dessous de Kœnigstein, pour y recevoir un marinier, qui deviendrait son compagnon de navigation. Le batelier savait d'avance que le voyage et l'entretien de son mystérieux acolyte lui rapporteraient plus que le fret de toute sa cargaison ; quant au souterrain, le gouverneur en vendit le secret à la riche héritière des Ziska aussi cher qu'aurait pu en coûter la construction s'il n'avait pas existé.

Ces pourparlers et ces préparatifs avaient pris du

temps, mais le gouverneur avait marqué des appréhensions et des scrupules que la venue du baron de Seyffertiz dissipa fort à propos. Le jour du départ de ce dernier pour Dresde, tout était prêt ; le gouverneur s'était chargé de prévenir Patkul et de favoriser sa fuite.

Wenceslas, mis au fait par sa petite fille, avait peine à cacher son émotion ; Myrrha-Maria non moins agitée, mais impassible en apparence, n'attendait que la délivrance de Patkul pour quitter Kœnigstein. Les dernières heures de cette attente leur parurent plus longues que les semaines qui venaient de s'écouler.

A l'instant convenu avec le gouverneur, Myrrha-Maria et son grand-père se promenaient avec une indifférence affectée sur cette rive de l'Elbe d'où Patkul allait surgir en habit de batelier sur le tillac du chaland...

Personne ne parut.

L'hypothèse de retards matériels involontaires vint en aide aux deux promeneurs enfiévrés pour leur faire prendre patience, mais le temps marchant toujours, il leur fallut admettre la possibilité d'un empêchement sérieux ou d'une trahison.

Il ne leur resta bientôt plus qu'à prendre leurs informations auprès du gouverneur, et, comme ils montaient au château par des sentiers qu'ils avaient appris à connaître durant leur séjour à Kœnigstein, ils virent s'éloigner de la forteresse Patkul enchaîné, conduit par quatre officiers suédois et escorté par un peloton de hussards saxons.

Un ordre formel et régulier cette fois était venu trop tôt paralyser l'intention de Flemming et réduire à l'impuissance la volonté secrète d'Auguste II de sauver l'ambassadeur. Patkul, livré à l'ennemi, était emmené à Altranstadt.

Que s'était-il passé entre la visite du baron de Seyffertiz et le fatal événement qui l'avait rendue inutile ?

Remontons de quelques heures en arrière, car Patkul avait eu, en réalité, tout le temps de fuir et les deux mille thalers auxquels le gouverneur avait taxé sa trahison avaient été bien et dûment payés par Myrrha-Maria.

Quand le gouverneur s'offrit aux regards de Patkul, en lui faisant sa visite du soir, il lui dit qu'à sa connaissance le guichetier chargé de ce soin, avait oublié déjà plus d'une fois de pousser les verrous et qu'il arrivait aux sentinelles de s'endormir dans leurs guérites, mais, que par un hasard providentiel, le prisonnier n'avait pas paru s'en douter.

— Pour moi, ajouta le gouverneur, j'en aurais joliment profité à votre place ! Et le cas échéant, cette nuit même, je le ferais, si j'étais vous.

— Où irais-je ? demanda Patkul. Prendre l'air à une heure où j'aime autant dormir dans un lit bien chaud.

— Vous n'aimeriez pas mieux dormir, si vous saviez qu'à cinquante pas d'ici, il n'y a qu'un pan de lierre à soulever, à l'angle d'un bastion, pour découvrir une ouverture et une corde qui à travers l'épaisseur du rocher, conduit aux bords de l'Elbe... et à l'air libre ! Un bateau chargé de bois vous y attend, le marinier est à vous. Il est prévenu et voici des vêtements propres à vous faire passer pour un batelier à sa solde. Il descend l'Elbe... Vous atterrirez où vous voudrez.

Patkul tressaillit, mais il commença par garder le silence. Il n'était pas diplomate pour rien.

— Est-ce un piège ? dit-il enfin. Dieu me garde de vous taxer de me le tendre, mais je me connais des ennemis, ayant intérêt à me donner l'air d'un coupable, air que j'aurais en acceptant une évasion.

— Prenez garde ! répartit le gouverneur. Votre refus peut vous coûter bien cher.

— Oui, ma vie est en danger, je le sais, mais mon emprisonnement est illégal. On a violé envers un ambassadeur le droit des gens. Je veux être jugé, parce

que je ne puis être condamné. En équité, en droit, je suis la victime d'une abominable injustice et je ne vois pas pourquoi j'achèterais une faveur qui m'est due. Non ! je ne veux, pour sortir d'ici, ni souterrain, ni corde à nœuds, ni lanterne sourde, je ne veux ni me déguiser, ni me masquer ! Je veux la porte et le grand soleil !

— Mais c'est votre fille qui vous supplie de profiter de ce qu'elle-même vous offre !

— Ma fille n'écoute que son cœur ! Elle veut sauver son père, mais les femmes sont mauvais juges dans de pareilles questions ! La pauvre enfant elle-même peut servir d'amorce au traquenard dans lequel je suis attiré.

— Mais enfin, monsieur l'ambassadeur, puisqu'il faut tout vous dire, le baron de Seyffertiz, envoyé par le comte de Flemming en personne qui veut votre mise en liberté...

— Après m'avoir fait empoigner comme un malfaiteur, à Dresde, à la porte d'une maison amie, d'une princesse de sang royal et jeter ici dans un cachot ! Car enfin c'est dans un cachot que vous m'avez mis en arrivant ! Oh ! alors, si c'est Flemming, plus d'hésitations ! Votre offre, obligeante d'ailleurs, est bien un piège où avec moi vous tomberiez vous-même. Monsieur le gouverneur, répondez à ceux qui vous envoient, quels qu'ils soient, que l'ambassadeur de Russie demeure en prison dans le château de Kœnigstein ! Je reste, entendez-vous, je reste ! C'est là mon dernier mot.

Devant ce refus si nettement formulé, le gouverneur tourna les talons en murmurant :

— Monsieur l'ambassadeur, réfléchissez encore !

Et laissant sur un meuble le déguisement qu'il avait apporté, il s'éloigna à pas lents, en affectant de ne point fermer les portes.

Que se passa-t-il alors dans l'âme de Patkul ? En

un moment, il repassa mentalement toute son existence. Il se revit tour à tour député par les Livoniens auprès de Charles XI ; condamné à mort par ce prince, comme rebelle ; fugitif et proscrit, se rendant à la cour d'Auguste II ; promu par lui au généralat dans l'armée saxonne ; puis disgracié par l'intervention de Flemming et passant au service du tsar ; bataillant contre Charles XII ; plus tard revenant à Dresde, en qualité d'ambassadeur moscovite, et de là malgré le caractère inviolable dont il était revêtu, jeté toujours par le comte de Flemming, son ennemi, dans un cul de basse-fosse !

Et maintenant, c'était ce même Flemming qui lui faisait offrir la clef des champs ? Sans doute une perfidie nouvelle ! Il devait y avoir derrière cette porte entr'ouverte quelque sicaire armé d'un pistolet ou d'un couteau.

Et l'ambassadeur disparaîtrait, victime d'un crime obscur, dont l'auteur ne serait pas même recherché et sans que l'on sût jamais que la félonie ou la lâcheté d'Auguste II criait vengeance !

La conclusion fut : — Je me perdrais en me sauvant, je reste !

Deux heures après, il était trop tard pour prendre une décision contraire. L'ordre était apporté de la part de l'Electeur de remettre le prisonnier aux Suédois.

C'est dans ces conditions que Patkul fut conduit à Altranstadt.

Alors commença, pour le malheureux ambassadeur, une première agonie de trois mois. Une tente lui servait de prison au milieu du camp. Une chaîne de fer le rivait à un poteau profondément enfoncé dans le sol, pendant que des gardes le surveillaient étroitement.

Telle était la volonté de Charles XII, qui avait réglé de point en point, avec une froide cruauté, la ven-

geance à tirer de ce sujet rebelle, coupable d'être passé au service des ennemis de la Suède. Aucune considération, aucune prière ne purent fléchir ce roi. Dans son entourage, aucune voix même n'osa s'élever en faveur du prisonnier.

En vain, Myrrha-Maria, à qui l'on cacha quelque temps l'affreuse vérité, employa-t-elle tout son pouvoir pour fléchir la barbarie du vainqueur ; elle ne put même arriver jusqu'à lui.

Après avoir tout tenté, sentant son père perdu sans ressources, elle se réfugia dans l'affection de son aïeul. Le vieux bohémien Wenceslas était calme en apparence et il commanda à sa petite-fille de l'imiter en se résignant, mais la résignation était étrangère au caractère farouche de Myrrha ; elle triompha de son abattement, en concevant un plan de vengeance. Ne parvenant point à sauver son père, elle rêva d'immoler Charles XII. Tout bas elle résolut la mort de ce roi qui se jouait ainsi de la vie des hommes.

Elle s'en ouvrit à Wenceslas, mais le vieux Ziska ajournait ces résolutions violentes.

— Peut-être, disait-il, la Providence suscitera-t-elle une occasion de sauver ton père. Point de précipitation. Attendons que nous n'ayons plus aucun espoir, ni rien à ménager, pour recourir au talion. Nos frères sont dévoués ; quand l'heure sonnera, la vengeance sera terrible et digne du forfait !

Myrrha-Maria se retira à Dresde, mais ni les soins empressés des dames d'Einsiedel, ni les bons offices de M. de Lagnasco ne parvinrent à la distraire un seul moment de ce qu'elle méditait tout bas, ni de la pensée de ce que souffrait son père.

Si elle parlait peu de sa douleur, sa douleur la rongeait et sa haine implacable la faisait vivre. C'était un feu qui couvait sous la cendre et parfois, quand le vent soufflait sur cette cendre, une flamme soudaine en jaillissait.

Si Myrrha n'était point parvenue à visiter le prisonnier, elle avait pu du moins se créer des intelligences dans le camp suédois et faire passer à Patkul de menus objets, propres à adoucir la rigueur de sa captivité, mais une fois que selon son ordinaire, elle avait expédié un petit envoi, son émissaire revint les mains pleines.

Patkul n'était plus à Altranstadt.

Enlevé nuitamment de nouveau, le malheureux ambassadeur avait été conduit on ne savait où ; nul, sur ce point, ne put la renseigner. On savait seulement qu'une cour martiale avait été constituée et que Patkul allait bientôt comparaître devant elle.

De qui ce conseil de guerre était-il composé ? En choisissant les juges, Charles XII leur avait évidemment donné ses ordres. On ne connaissait ni leurs noms, ni l'esprit dont ils étaient animés.

Presqu'en même temps, on apprenait que Pierre Ier était parvenu à lever une nouvelle armée, qui jointe aux trente mille hommes de Mentchikov, pouvait opposer désormais aux troupes suédoises une résistance sérieuse. Le tsar s'avançait à travers la Pologne du côté de Grodno.

A ces alarmantes nouvelles, Charles XII opposa l'ordre de lever le camp, et le 21 août 1707, l'armée suédoise tout entière, après s'être concentrée au quartier général, se mettait en marche pour la Pologne, en traversant la Silésie.

Le roi de Suède, accompagné de son état-major, était à l'avant-garde. Derrière lui s'avançait l'infanterie disposée en masses profondes et flanquée par des escadrons de cavalerie ; puis venaient l'artillerie et les équipages.

Le défilé eut lieu le 27 août, sous les murs mêmes de Dresde, à peu de distance de la porte principale de la ville et en vue de tous les habitants.

Le roi de Suède paraissait soucieux, comme un

homme combattu par des desseins contraires. Tout à coup, comme entraîné par un désir fougueux et donnant de l'éperon à son cheval tartare, il piqua droit sur la ville, en criant aux officiers de sa suite :

— Qui m'aime me suive !

Tandis que l'armée continuait paisiblement sa marche, quelques-uns de ses officiers, les plus rapprochés de lui, s'élancèrent sur la trace du roi, sans savoir quelle fantaisie soudaine s'était emparée de leur maître. Les troupes suédoises perdirent bientôt de vue ce groupe de cavaliers, dans le tourbillon de poussière qu'il soulevait.

Charles XII voulait voir Dresde ; il avait suffi de la clause du traité d'Altranstadt, qui lui en interdisait l'accès, pour faire naître en lui un désir passionné d'en franchir la porte.

Devinant cette pensée dans l'esprit du roi, sans oser seulement lui adresser une question, les trois ou quatre officiers qui l'escortaient n'étaient pas sans quelque inquiétude.

Non moins étonnés qu'eux, les Saxons qui gardaient la porte de la ville se demandaient quel accueil ils devaient faire à cette poignée de cavaliers qui arrivaient ventre à terre.

Mêlé à sa suite, Charles XII s'était confondu avec elle.

— Hordt, dit-il au colonel des trabans de sa garde, prenez la tête et annoncez-vous comme venant de ma part !

Ce colonel était un des officiers favoris du roi. Se présentant le premier à la garde :

— Ordre de Sa Majesté le roi de Suède ! cria-t-il à l'officier du poste, lequel, pour faire honneur à cette visite, avait aussitôt formé ses hommes en bataille.

Chacun des cavaliers prit un nom supposé et le roi donna celui de Carl, officier aux trabans.

Les tambours battirent aux champs et la cavalcade, plus poudreuse que brillante, s'engagea dans les rues de la ville, en se dirigeant vers le château.

La foule des habitants sur laquelle cette apparition avait produit une sensation des plus vives remplissait déjà le Zwinger Garten, quand les Suédois, mettant pied à terre au bas du grand perron, se présentèrent à la porte du Palais.

Charles, qui n'avait plus aucun intérêt à garder l'incognito, se fit reconnaître en s'avançant le premier et ce fut avec sa hauteur habituelle et de ce ton qui n'admettait pas de réplique, qu'il ordonna aux gentilshommes accourus à sa rencontre de le conduire auprès de l'Electeur.

M. de Seyffertiz, premier chambellan, subit l'ascendant irrésistible par lequel Charles XII subjuguait tout le monde, et il obéit sans hésiter, quelqu'insolite que lui parût un semblable sans-façon.

Auguste II était malade ; sa constitution robuste, ébranlée par des perpétuelles secousses et par les plus cruels soucis, commençait à fléchir. Ce prince, qui jusqu'alors s'était fait un jeu des plus grandes fatigues, se voyait condamné au repos.

Enfermé seul avec Flemming et enveloppé dans sa robe de chambre, l'Electeur tressaillit en voyant entrer précipitamment son grand chambellan, qui montrait un visage bouleversé :

— Sire, le roi de Suède est ici.

Auguste bondit.

— Le roi de Suède !... A Dresde?...

— Au château, sire ! Et en marche vers votre appartement, conduit par M. de Seyffertiz, à qui il n'a pas laissé le temps de prévenir Votre Majesté !

— Impossible !

— C'est cependant la vérité, sire ! Et tenez, le voici !

En effet, déjà l'on entendait traîner sur les dalles cette fameuse rapière que Charles XII portait partout avec lui.

— Mais, enfin, je ne puis le recevoir dans ce costume ! s'écria l'Electeur, en jetant sur une glace de Venise un regard désespéré. Flemming ! Haugwitz ! Faites attendre !

— Trop tard, Sire ! mais le cérémonial n'est pas mieux observé du côté du roi de Suède que du vôtre. Charles XII n'est pas mieux vêtu que Votre Majesté...

En même temps retentissaient ces mots prononcés par M. de Seyffertiz, ouvrant à deux battants la porte de la chambre à coucher de l'Electeur :

— Sa Majesté le roi de Suède !

Charles XII entra botté et poudreux ; Auguste II cherchait en vain à lui adresser une parole de bienvenue.

— Je suis fort peiné, dit le Suédois, en tendant la main à l'Electeur, de trouver Votre Majesté souffrante et de venir troubler un repos qui lui est ordonné ; mais je ne voulais ni quitter la Saxe, ni passer aussi près de Dresde sans la remercier de sa bienveillance et de celle de ses sujets et sans prendre congé d'un prince dont un traité de paix, heureusement intervenu, m'a rendu l'amitié.

Il y avait bien de l'ironie dans ces paroles de Charles XII, comme dans le sourire dont il les accompagna. L'amitié *forcée* dont il parlait fit rougir l'Electeur jusqu'aux yeux ; néanmoins, il répliqua évasivement :

— Votre Majesté voudra certainement me permettre, pour répondre à l'honneur si grand d'une pareille visite, de reparaître dans un moment, vêtu comme il convient en pareille rencontre.

— Vous oubliez, mon frère, que vous êtes malade et c'est une visite sans aucune cérémonie que je vous fais !

— En aucun cas, une robe de chambre n'est de mise, je veux quitter la mienne.

— Votre Majesté, répartit gaiement Charles XII, gâterait tout le plaisir de la surprise que je voulais lui faire ! Voudrait-elle humilier par ses scrupules un roi voyageur que sa pauvreté contraint à visiter incognito ses amis, faute d'un appareil convenable ?

Ironie amère, si l'on songe qu'à l'heure même, le vainqueur et son armée partaient après avoir saigné à blanc les finances de la Saxe et laissant à demi-ruiné ce malheureux pays.

Auguste, pour couper court à une conversation épineuse, dit en se tournant vers M. de Haugwitz :

— Veuillez, en votre qualité, faire à Sa Majesté suédoise les honneurs du palais !

Aussitôt, le grand-chambellan s'avança en s'inclinant vers le roi, pour se mettre à ses ordres.

— Qu'allez-vous me montrer, monsieur le Chambellan ? demanda Charles XII.

— Mais... Sire ! La Voûte-Verte, le Musée chinois, le Palais...

— Vous voulez m'éblouir par ces magnificences ! Mais je désire admirer le seul luxe à la portée d'un soldat comme moi, le seul qui m'intéresse. Je demande donc à voir les fortifications de Dresde et je ne crois pas cette visite de votre compétence, monsieur de Haugwitz.

— C'est moi, dit l'Electeur, qui aurais le plaisir de vous guider en personne dans cette visite si ma santé me le permettait, mais voici monsieur de Wackerbarth, grand-maître de l'artillerie et gouverneur de

Dresde, qui me suppléera auprès de Votre Majesté.

Tournant aussitôt les talons sous cette nouvelle escorte, Charles XII marcha vers la porte par laquelle il était entré, et comme son hôte faisait mine de le conduire jusqu'au vestibule :

— Non ! dit vivement le Suédois, demeurez, Sire ! Ne compromettez pas votre convalescence : il est de mon intérêt de veiller à la conservation d'un allié tel que vous.

La moquerie était vive : l'Electeur, secrètement indigné de tant d'audace, se tut, et, comme pétrifié, il regarda s'éloigner cet homme étrange sans faire un signe, ni articuler un mot.

Quand Auguste l'eut perdu de vue, il se retourna vers Flemming, et, le sourcil froncé comme pendant toute cette scène :

— Eh, Flemming! que dites-vous de ce sanglier? A-t-on jamais vu un roi entrer chez un roi comme dans un moulin ?

Flemming ne répondait pas. Il semblait absorbé dans une méditation profonde.

— Mais enfin, à quoi pensez-vous donc, Flemming ? insista son maître.

— Je pense, dit enfin le premier ministre, que l'heure de la revanche a peut-être sonné.

— Je ne vous comprends pas, répliqua Auguste, qui se serait mesuré volontiers avec Charles XII, l'épée à la main, mais qui tremblait à la pensée de se retrouver en lutte politique avec lui.

— Sire, acheva le premier ministre d'un ton froid, Charles XII est avec quatre hommes dans les murs de Dresde. Son armée marche vers la frontière. Or, vous seul commandez à Dresde, que je sache, et Dresde est fortifié.

— Eh bien ! après ? gémit l'Electeur, enfoncé dans son fauteuil.

— Je n'ai pas à dicter à Votre Majesté la conduite à tenir, mais si je tenais en mon pouvoir l'homme qui m'aurait détrôné et humilié...

— Eh bien ?

— Eh bien, je dis, acheva bravement Flemming, que si, le tenant, je le laissais échapper, je me croirais digne des maux que mon ennemi m'aurait fait souffrir !

Flemming s'attendait à un orage à la suite de ces paroles imprudentes.

L'orage éclata.

Auguste se leva, blême, moins outré de l'impertinence de son ministre que stupéfait des conséquences impliquées dans une pareille proposition.

— Retenir le roi de Suède ! Le garder comme otage ! Lui imposer par la force de nouvelles conditions ! Mais, monsieur de Flemming, vous voulez donc ma ruine complète ! Si je gardais prisonnier Charles XII, demain Dresde serait prise d'assaut et mise à sac ! D'ailleurs, même quand il fait des folies, ses précautions sont prises ! Du reste souvenez-vous que vous n'avez pas été heureux dans vos dernières propositions... Et puis, tenez, ne me tentez pas ! Je ne réussirais pas, je suis né sous une trop mauvaise étoile ! Mais, finissons, qu'on appelle Seyffertiz, je veux m'habiller et donner des ordres pour la réception du roi au retour de son excursion !

Flemming sortit après un échec que, du reste, il avait prévu, mais qu'il regrettait sincèrement, car qui peut prévoir ce qui serait sorti de cet acte de hardiesse ?

Conformément aux ordres de l'Electeur, Flemming avait fait appeler les grands-officiers et il leur avait distribué ses instructions quand il vit arriver chez lui le comte de Lagnasco.

— Monsieur de Flemming, lui dit ce dernier, il n'est bruit en ville que de l'aventure extraordinaire dans

laquelle s'est engagé le roi de Suède. Tout le monde jugera que c'est une occasion unique offerte par Charles XII lui-même pour mettre Sa Majesté Auguste II en position de lui présenter un petit ultimatum.

— Rien à faire ! répondit Flemming avec accablement. On craint de se compromettre, on refuse positivement d'agir.

— Mais ne pensez-vous pas du moins que l'équité et l'humanité commandent de profiter de cette visite pour obtenir la grâce de l'infortuné Patkul, ou, tout au moins, pour apprendre où on l'a transféré, quel sort l'attend ?...

— Les hésitations de Sa Majesté sont telles que je doute de la moindre ouverture en faveur de Patkul.

— Mais enfin, monsieur le Comte, s'écria Lagnasco, c'est pour vous un devoir de conscience que de tenter tout pour le salut d'un homme que votre inimitié a perdu !

— Mais, qui vous dit, monsieur, riposta Flemming avec un mélange de hauteur et d'ironie, que tout ne sera pas tenté par moi pour arriver à ce résultat ? Dans toute cette affaire, ma conscience a été mon seul guide, et à l'heure qu'il est je n'en ai pas d'autre. Ce n'est pas de moi que je doute, c'est de l'énergie de l'Electeur. Je vous dirai même que je compte bien tirer parti des réflexions que vous me soumettez et qui s'offrent d'ailleurs à l'esprit de tout le monde. Vous en jugerez vous-même.

A ces mots, les deux hommes d'Etat se dirigèrent vers l'appartement de l'Electeur, aux côtés duquel l'étiquette leur assignait une place.

Dans la galerie des Fêtes, une foule déjà nombreuse de courtisans, informés de l'événement du jour, formaient groupe en attendant les ordres du souverain.

A la vue de Flemming et de Lagnasco, le marquis de Fleury se porta à leur rencontre ; il était suivi d'un

jeune homme de vingt-cinq ans environ portant le costume des gentilshommes livoniens.

— Messieurs, dit Fleury, je vous présente Georges Paikel, le fils d'un des meilleurs officiers de notre armée, Son père, fait prisonnier à Freundstadt, alors qu'il combattait dans nos rangs, a été envoyé à Stockholm par ordre de Charles XII, et déclaré par le Sénat traître à sa patrie, sous prétexte que la Livonie est vassale de la Suède. La peine capitale a été prononcée contre lui : Paikel n'est pas seulement un officier de mérite, c'est un savant, qui passe pour avoir découvert le secret de l'or. La sœur de Charles XII, la princesse Ulrique-Elénore, a sollicité un sursis, mais on ne sait quelle réponse fera le roi de Suède...

— Venez avec moi, monsieur Georges Paikel, interrompit Flemming, sans répondre au marquis, nous allons tenter de sauver votre père !

Les grands appartements venaient d'être disposés à la hâte ; Auguste II s'y tenait, attendant le retour du roi de Suède. Quand les ministres y entrèrent, la princesse de Holstein-Beck et Myrrha-Maria sollicitaient déjà de la part du souverain une intervention en faveur de Patkul, si formellement refusée à Flemming.

L'Electeur n'eut pas plutôt relevé Myrrha-Maria, prosternée à ses genoux, qu'il se tourna vers le marquis de Fleury pour écouter la requête de Georges Paikel.

— Charles XII est aujourd'hui mon allié et mon hôte, dit Auguste II en lançant un regard au premier ministre, deux raisons pour lesquelles, quoi qu'en pense M. de Flemming, il accueillera peut-être mes ouvertures. J'ose espérer que mon crédit sera assez puissant pour sauver deux têtes.

Sur ces réponses de l'Electeur, Georges Paikel et la fille de Patkul se retirèrent.

— Et s'il refuse, interrogea Flemming en se rapprochant d'Auguste II.

— S'il refuse?... répéta le prince, qui n'avait pas prévu la question, oh ! c'est bien invraisemblable, mais après tout, qu'y puis-je ?

Chez ce prince l'énergie n'était que par boutades et un minime obstacle l'arrêtait souvent plus qu'un grand. Le ministre vit bien que l'apathie allait ressaisir son maître et il cacha ses impressions sous cet air boudeur qui lui était habituel quand il voyait échouer ses projets.

Presque aussitôt, Charles XII rentrait et abordant l'Electeur avec une affection d'étourderie lui disait :

— Savez-vous, mon frère, que bien m'a pris de ne pas assiéger votre capitale, Dresde est positivement imprenable !

Auguste sourit du compliment, et pour couper court à une conversation dont l'issue n'aurait pu être que désagréable, l'Electeur conduisit le roi dans la galerie voisine, où Leurs Majestés étaient servies.

Tous deux prirent place à la table préparée pour eux seuls, tandis que les courtisans demeuraient debout, à respectueuse distance.

C'est alors que, s'adressant à l'Electeur, assez haut pour être entendu des assistants, Charles XII lui dit à brûle-pourpoint.

— Mon frère, puisque vous daignez faire à un simple officier de trabans suédois les honneurs de votre table, quel inconvénient Votre Majesté verrait-elle à étendre cette faveur à ces messieurs ? Quant à moi, je vous l'avouerai, je suis dévoré de l'envie de faire avec M. le comte de Flemming plus ample connaissance.

Sur un signe d'Auguste, des tables furent approchées ; Suédois et Saxons y prirent place sans trop d'attention aux préséances, vu ce qu'il y avait d'inattendu dans ce fait ; mais Charles XII avait déjà, d'un

geste gracieux, invité Flemming à s'asseoir a sa gauche.

Flemming obéit avec un sourire froid et attendit naturellement dans un profond silence ce qu'il plairait au roi de Suède de lui dire.

Un peu plus loin, le général Hordt se trouva le voisin du marquis de Fleury.

— Sa Majesté le roi de Suède, dit ce dernier, est de charmante humeur aujourd'hui et j'en augure bien pour certaines propositions que doit lui faire Sa Majesté de Saxe. Ne pensez-vous pas comme moi, général, que le vainqueur de Narva est traitable aujourd'hui ?

— Tout dépendra de ce dont votre maître voudra traiter avec lui.

— Il s'agit de la grâce de deux condamnés.

Le général Hordt tressaillit.

— Ah ! vous ne connaissez guère le roi de Suède ! Il n'y a pas de grâce pour ceux qui ont porté les armes contre lui. Il accordera tout plutôt que cela, et il refusera une grâce ici plus que partout ailleurs !

Cependant la conversation avait été entamée par Charles XII avec le premier ministre de Saxe.

— Savez-vous, monsieur le comte, dit le roi, que j'ai des grâces à rendre au ciel qui vous a fait ministre plutôt que souverain ? Que vous ai-je fait pour que vous me gardiez rancune ? Ne suis-je pas aujourd'hui votre allié ? Je dis cela tout franc parce que je lis dans vos yeux que vous ne m'aimez guère !

— Mais, sire...

— Oui, je lis dans vos yeux, qu'au lieu et place de mon frère Auguste, vous vous arrangeriez pour priver plus ou moins longtemps l'armée suédoise de son chef. Voyons, monsieur de Flemming, n'est-ce pas là le fond de votre pensée ?

— J'aurais mauvaise grâce, sire, à révoquer en doute la pénétration de Votre Majesté, répliqua le ministre avec son même sourire.

— J'en étais sûr, s'écria gaiement Charles XII et j'aime cet excès de franchise. Ah ! mon frère, ajouta-t-il en se tournant vers Auguste, visiblement embarrassé, que j'ai donc à remercier le ciel de m'avoir donné un allié tel que vous !

Pas un instant, le roi de Suède ne s'était départi, comme on l'a vu, de ce ton de persiflage qu'il avait pris dès son arrivée chez l'Electeur.

Après les toasts voulus en pareille circonstance, il se leva, en annonçant à Auguste II qu'il allait rejoindre son armée.

L'Electeur jugea le moment venu d'aborder la question des grâces, après avoir essuyé avec tant de patience les insinuations calculées par son vainqueur pour l'humilier.

Il le fit.

— Sire, riposta Charles XII, redevenu subitement sérieux ; il y a deux hommes en moi : l'allié de Votre Majesté et le roi de Suède. L'allié est disposé à toutes les concessions ; le roi, qui a sa royauté à sauvegarder, n'accepte jamais de compromis. Vous reconnaîtrez que je ne me suis en rien immiscé dans les affaires de votre gouvernement ; laissez-moi donc seul juge des miennes. Du reste, le sort des traîtres, dont vous me demandez la tête, n'est plus entre mes mains ; il n'appartient désormais qu'à la justice dont je respecte toujours les arrêts. Au revoir donc, mon frère ! Quand je serai de retour dans ma capitale, s'il vous plaît alors de me visiter, je serai tout vôtre !

Et quelques instants après, la cavalcade suédoise reprenait, grand trot, à travers les rues de Dresde et, pour en sortir, le chemin qu'elle avait suivi pour y entrer.

Une fois hors des murs :

— Diable ! dit le roi, j'ai vu un moment qui n'était pas bien net. Avez-vous remarqué, Hordt, que Flem-

ming n'avait nulle envie de me voir repartir aussi vite ? Mais tout est bien qui finit bien !

. . . . . .

Quant à l'Electeur, on conçoit aisément dans quel état violent l'avait laissé Charles XII, venu chez lui pour le braver ; aussi, lorsque son premier ministre, rentré dans ses appartements avec lui, osa lui dire :

— Eh bien ! sire, qu'avez-vous obtenu ?

— Rien ! répondit Auguste avec emportement. Décidément, Flemming, vous aviez raison ! Quand on tient son ennemi à la gorge, il faut l'étrangler !

V

LA CLÉMENCE DU ROI CHARLES XII

La bourgade de Casimir est située dans la Petite-Pologne, sur les bords de la Vistule et dans un site admirable.

Suivi de son armée, Charles XII y arriva dans les premiers jours d'octobre 1707, et il y établit son quartier général, car il comptait y séjourner quelque temps.

Le 9 octobre, sur l'ordre du roi et sur la surveillance du starosta requis à cet effet, des ouvriers étaient occupés à dresser un échafaud sur la place publique de Casimir, quand un voyageur assez mal monté déboucha sur cette place.

C'était un vieillard, dont les longs cheveux tombaient sur le col droit d'une sorte de soutanelle poudreuse ; le front vénérable de cet homme s'abritait sous un chapeau de forme carrée à bords plats ; sa physionomie semblait austère, mais le chagrin et

l'appréhension s'y lisaient plus encore, tant dans le regard que dans les rides d'un menton exactement rasé.

Le voyageur suspendit la marche de son cheval pour considérer les ouvriers occupés à assembler les charpentes et les poteaux :

— Pourvu, murmura-t-il, qu'il ne soit pas trop tard !

Puis s'adressant à un de ces ouvriers :

— Petit père, lui dit-il, se servant de la formule usitée familièrement chez les Polonais comme chez les Russes, peut-on te demander pour qui tu travailles ?

— Nous travaillons, répliqua le charpentier, pour notre père Ivan Vassiliévitch, le starosta, à qui le roi de Suède a ordonné de faire dresser cette estrapade. Une sale besogne, ajouta-t-il en soupirant, mais Notre-Dame de Tchestakove sait si nous obéissons à contre-cœur !

— Mais à qui est-elle destinée ?

— A un grand criminel suédois, qu'on doit, à ce qu'il paraît, exécuter demain, voilà tout ce que je sais ; mais vois-tu, petit père, fit-il en baissant la voix et en jetant un regard circulaire et soupçonneux, si tu m'en crois, laissons de côté ce qui ne nous regarde point, cela pourrait nous porter malheur !

— Le roi de Suède est donc à Casimir ? insista l'étranger, peu sensible en apparence à cet avertissement.

— Oh non ! Les gens comme lui ne couchent pas sous le toit des chrétiens ; il campe avec ses troupes sur les bords de la Vistule, à plusieurs verstes d'ici.

Le vieux cavalier jeta une pièce d'argent à l'ouvrier, et, ranimant comme il put d'un coup d'éperon la vigueur de son cheval exténué, il prit le trot pour gagner le bord du fleuve.

— Quel homme singulier ! se dit le charpentier en

regardant s'éloigner son interlocuteur redevenu silencieux.

— Bah ! dit un autre, c'est quelqu'un de ces corbeaux qui suivent les armées en cherchant à gagner déshonnêtement leur vie.

Le Polonais regarda un instant la pièce de monnaie qu'il venait de recevoir, puis il fit un signe de croix et la mit dans sa poche.

De son côté avançant toujours, l'étranger fut bientôt à même de remarquer, dans la plaine que bornait la Vistule, une multitude de tentes alignées.

C'était le camp suédois.

Il s'enquit aussitôt du quartier général et, descendant enfin de sa monture, il la confia à un soldat pour s'acheminer à pied vers le poste, surveillant les abords de la tente royale.

Il parlementait depuis quelques minutes, mais sans aucun succès, demandant obstinément à voir le roi et à lui présenter lui-même une requête quand Charles XII, dans sa légendaire tunique bleue et traînant son grand sabre, parut avec le comte Piper au détour du chemin.

— Que demande cet homme, Hans ? dit le souverain en s'adressant à l'officier de garde.

Celui-ci salua militairement et répondit :

— Il demande à parler à Votre Majesté.

— Eh bien ! qu'il approche !

Avec plus de perspicacité que les autres, Charles XII eut à peine considéré l'étranger qu'il souleva son chapeau, car il avait reconnu un pasteur luthérien, vêtu comme ses pareils le sont en Suède :

— Vous venez de loin, monsieur le ministre, dit le roi, si j'en juge d'après la poussière dont vos habits sont couverts ? Un grave intérêt a pu seul vous faire entreprendre un si long voyage ; car c'est de Suède que vous venez, n'est-ce pas ?

— De Livonie, sire ! Et je me nomme Mathias Gluck, pasteur à Marienbourg.

Le roi fronça le soucil ; il n'aimait pas les Livoniens.

— Vous avez une requête à m'adresser ? Parlez donc !

— Sire, dit le vieillard en recueillant ses forces, j'ai eu pour élève, presque pour fils, quelqu'un d'assez malheureux pour avoir depuis encouru votre disgrâce. Le bruit d'une expiation prochaine est arrivé là-bas, jusqu'à moi... Alors je me suis dit que mon devoir, avant qu'il payât de sa vie ses torts...

— Ses crimes, voulez-vous dire ! interrompit sèchement le roi qui avait compris.

— Dieu me garde, reprit le pasteur luthérien, de juger la *justice* de Votre Majesté ! Si je suis parti, si Votre Majesté me voit ici à ses genoux, ce n'est pas pour la supplier, en faveur du condamné, car je sais le roi de Suède inexorable, mais c'est pour être autorisé à adoucir par ma présence et par les consolations de mon ministère les derniers moments de M. de Patkul.

A ce nom, à ces mots, un éclair jaillit des yeux de Charles XII.

— C'est bien ! dit le roi, je suis chrétien, et je n'entends pas qu'un chrétien, quelle que soit son infamie, soit privé des secours de la religion. C'est demain que Patkul mourra. Préparez-le à la mort, monsieur le pasteur... Vous avez eu là un triste élève !

Puis s'adressant à l'officier qui commandait le poste :

— Que l'on conduise le révérend Mathias Gluck, ministre du Saint-Evangile, auprès du condamné Patkul.

Sur quoi, le roi de Suède porta de nouveau la main à son chapeau et tourna le dos sans rien ajouter.

Le régime auquel Patkul était soumis à Casimir n'était pas moins horrible qu'à Altransdadt.

Attaché sous une tente à un poteau par une chaîne de fer, l'infortuné succombait aux douleurs et aux privations de toutes sortes, aussi n'était-il plus que l'ombre de lui-même. Dans son œil éteint avait cessé de briller cette intelligence, cette audace qui avaient si longtemps présidé à ses actions. L'ignorance même du supplice qui l'attendait avait converti sa résignation en un abattement profond et stupide. Il ne vivait plus, pour ainsi dire, que pour mémoire : Patkul était terrassé.

A la vue de Mathias Gluck, un frémissement le secoua ; il se dressa brusquement et quelques larmes coulèrent de ses yeux.

Le pasteur, qui le reconnnt à peine, tant il était changé, se mit à pleurer lui-même en le recevant dans ses bras.

— C'est vous, mon ami ? Et ma fille ? Où est ma fille ?

— Je ne l'ai pas vue, repartit Gluck.

— Vous ne l'avez pas vue ? Mais alors qui vous a conduit ici ?

— Mon affection pour vous, mon enfant ! J'ai appris votre condamnation au fond de ma retraite, à Marienbourg, et j'ai tout quitté pour vous voir. Avant de mourir moi-même, je tenais à vous embrasser une dernière fois et à vous aider à subir en brave la suprême épreuve.

— En effet, une cour martiale m'a condamné à mort, et alors... C'est ma dernière heure que vous venez m'annoncer ?...

A cette interpellation, Mathias Gluck commença par opposer le silence.

— Que craignez-vous, mon ami ? Ce n'est pas la mort que je redoute. J'ai tant souffert depuis un an que j'ai appris à la désirer plus qu'à la craindre, mais

J'aurais voulu revoir ma fille! J'aurais voulu l'embrasser une fois encore avant de monter sur cet échafaud, qui se dresse peut-être pour moi à pareille heure! J'aurais voulu lui dire que je meurs innocent, victime de trop d'amour pour ma patrie livonienne et aussi de la plus infâme des vengeances! Enfin, j'aurais voulu revoir aussi Albertine d'Einsiedel, qui allait bientôt porter mon nom, quand la trahison m'a livré à mon ennemi mortel! Revoir Wenceslas Ziska pour lui confier le soin de ma vengeance! C'en est fait! Hélas! Je vois bien que je mourrai sans les avoir revus...

Ici Patkul s'attendrit de nouveau, mais bientôt ses larmes tarirent.

— Enfin, reprit-il, dans une dernière concentration de ses forces, voici l'heure du supplice; les dogues suédois m'attendent, impatients de la curée et vous êtes là!... Vous êtes bon, puisque vous venez m'exhorter à mourir.

Non moins anéanti que son ancien élève, mais soutenu par la pensée du devoir qu'il venait accomplir :

— Calmez-vous, mon fils, dit le vieux pasteur. Oui, vous allez mourir! Un peu plus tôt, un peu plus tard, c'est le sort commun et il n'y a de différence entre vous et moi que l'ignorance de la dernière heure. Il ne s'agit donc pas pour moi de vous leurrer d'une vaine espérance. Le Seigneur vous a donné sur son calvaire le personnel exemple de la résignation. Quant à votre fille, vous la verrez peut-être...

— Je l'aurais déjà vue, si on ne lui avait caché soigneusement le lieu de ma détention. Aussi n'y comptéje plus; mais, moi mort, que deviendra-t-elle? N'aura-t-elle plus pour protecteur effectif que son aïeul? En voulant venger son père, elle tombera à son tour sous les coups de mes ennemis!

— Croyez-moi, mon fils, je la mettrai en garde contre

toutes les embûches. Je dispose de moyens que je lui offrirai pour sa sûreté et qui serviront peut-être à venger votre mémoire !

— Ma vengeance ! fit Patkul dont l'œil étincela. Oh ! parlez !

— Vous souvient-il, mon fils, de Marta Alfendey, cette jeune fille qui vous servit à table lors de votre dernière visite à Marienbourg ?

— Oui ! eh bien ?

— Marta Alfendey s'appelle aujourd'hui Catherine et elle est tsarine !

— La femme du tsar Pierre !

— Oui, la fille d'Erb-Magden, la pauvre paysanne livonienne, est tombée au pouvoir des Russes, au sac de Marienbourg et, du service de Montchikov, elle est passée à celui de Pierre Alexiovitch qui l'a épousée en secret. Sa faveur est grande, elle augmente chaque jour et avant une année peut-être, le tsar aura posé sur la tête de l'humble servante, notre compatriote, la couronne impériale !... Soyez donc en paix, mon fils : Marta saura se souvenir des jours passés au presbytère de Marienbourg, de vous qu'elle y a connu ! Myrrha sera pour elle une sœur. Elle assurera son sort et votre mémoire sera vengée !

— Merci, mon père, mais vous ne devez rien ignorer. Myrrha est fiancée à un Roumain, le prince Sherbanesko. Il faut donc avant tout qu'elle l'épouse. Rien ne l'empêchera ensuite de se placer sous la sauvegarde de Marta. Le tsar Pierre ne se contentera pas de protéger ma fille, il voudra venger son ancien ambassadeur.

La nuit s'écoula pour Patkul et pour le pasteur en entretiens pieux. Le condamné à mort était calme quand le jour parut :

— Ainsi, dit-il, c'est donc pour aujourd'hui !

— Oui, mon fils, répondit Mathias Gluck, pour aujourd'hui ! Je resterai auprès de vous jusqu'au dernier

moment, pour vous rappeler que Christ a souffert pour vous des douleurs plus cuisantes que les vôtres !

Le pasteur était en effet bien informé, car, quelques instants plus tard, les chaînes de Patkul tombaient et l'ambassadeur de Russie montait avec le ministre luthérien dans un chariot, qui partit au galop sous l'escorte d'un peloton de dragons suédois, le sabre au poing.

C'était un de ces derniers beaux jours de l'automne et le soleil pailletait d'étincelles rutilantes les cuirasses et les casques de ces soldats qui conduisaient un homme à la mort.

Au loin on entendait ce sourd frémissement qui annonce l'approche de troupes en marche, car le roi de Suède avait ordonné, pour le jour de l'exécution, la concentration de l'armée tout entière dans la petite ville de Casimir. Par l'exemple d'un supplice horrible, il voulait frapper de terreur les faibles, faire reculer les hésitants et rassurer les forts.

Les habitants de Casimir s'étaient retirés dans leurs demeures, effrayés par un tel déploiement de forces, et retenus surtout par l'incertitude où ils étaient de savoir comment leur présence pourrait être interprétée par le conquérant.

Des détachements de tous les corps de troupes étaient massés sur la place publique : trabans, dragons, lanciers, fantassins et artilleurs.

Au milieu de cette place s'élevait un échafaud formé de poutres et supportant une plate-forme large de quatre mètres environ, à laquelle on parvenait par un petit escalier. Deux morceaux de bois, disposés en sautoir, en forme de croix de Saint-André et sur un plan incliné, étaient fortement fixés sur la plate-forme de cet échafaud, haut d'environ deux mètres cinquante centimètres.

Un peu en avant, cinq poteaux fichés en terre. Quatre d'entre eux supportaient une roue de carrosse et le

cinquième, plus élevé et occupant le centre, était surmonté d'un pal en fer.

Sur la plate-forme allaient et venaient l'exécuteur et ses aides, disposant les barres et les cordages nécessaires au supplice. A proximité de l'échafaud, quatre chevaux de trait, tout harnachés, étaient tenus par les valets du bourreau.

Dix heures du matin sonnaient quand, le chariot qui portait Patkul et Mathias Gluck apparaissant, les tambours firent entendre un sourd roulement, tandis que les trompettes, jetant au vent leurs notes de cuivre, sonnaient une marche funèbre.

Le condamné descendit et s'avança d'un pas ferme, mais quand les aides du bourreau et Mathias s'écartant, il aperçut les sinistres préparatifs, il s'arrêta brusquement...

Son visage pâle prit une teinte livide; il se détourna et tomba en frémissant dans les bras du pasteur.

Ce soldat, ce gentilhomme s'attendait à mourir de la mort des soldats ou de la mort des nobles, et il venait seulement de comprendre qu'il était voué au supplice réservé aux régicides et aux traîtres!

La nature et le courage se livrèrent, dans son âme, un combat d'où la nature sortit victorieuse. Il eut un sanglot et s'affaissa au milieu du groupe qui l'entourait.

Quand il revint à lui, il était sur l'échafaud, au pied duquel, d'une voix haute, un officier suédois donna lecture de sa sentence après que les trompettes eurent préludé par un ban solennel :

« — On fait savoir que l'ordre très exprès de Sa Ma-
» jesté, notre seigneur très clément... »

— Quelle clémence ! gémit sourdement le condamné.

» — ..... est que cet homme, traître à sa patrie, soit
» roué et écartelé pour réparation de ses crimes et
» pour l'exemple des autres. Que chacun se donne
» garde de la trahison et serve son roi fidèlement! »

Jean de Patkul recouvra un peu d'énergie.

— Je prends le ciel à témoin que je n'ai que trop bien servi ma patrie, dit-il d'une voix haute, et c'est pour elle que je meurs!

Les trompettes qui fermaient le ban couvrirent ses paroles.

Alors commença la toilette.

Le bourreau enleva un à un les vêtements qui couvraient le malheureux ambassadeur. La face verdie du misérable était convulsée par un effroyable rictus. Ses dents claquaient.

Quand il se vit, le torse nu, prêt à être couché sur la croix, il fléchit sur ses jambes en fermant les yeux; un aide, lui épongeant le front d'un linge imbibé de vinaigre, le rappela à la vie.

Patkul se ressouvint alors qu'il avait été soldat et que des soldats le regardaient. Il se redressa encore, rassembla ses dernières forces, embrassa Mathias Gluck, qu'étreignait une affreuse angoisse, murmura une dernière fois à l'oreille du pasteur le nom de Myrrha-Maria, puis il s'abandonna aux mains de l'exécuteur.

Quelques secondes plus tard, il était étendu sur la croix de Saint-André et lié solidement aux traverses. La chair frémit au contact du bois. De nouveau il ferma les yeux.

Le bourreau prit sa barre... et attendit.

Charles XII et les officiers de son état-major venaient d'apparaître sur la place. Lentement, au petit pas de son cheval, le roi de Suède s'avança jusqu'au pied de l'échafaud.

Là, il s'arrêta.

Cette minute de retard était un siècle pour le patient; il souleva les paupières et, du plan incliné où il était, il sentit le regard clair de son ennemi s'abattre et peser sur lui.

Instinctivement son corps déjà inerte et paralysé eut un soubresaut; un grondement souleva sa poitrine...

Charles XII, impassible, fit un signe; le bourreau s'inclina...

Sous les yeux de ce roi impitoyable, qui semblait boire et savourer par avance les cris de sa victime, au roulement sourd et continu des tambours, le supplice commença...

Successivement et à coups réguliers, la barre s'abattit sur chacun des membres de Patkul. Le torse du misérable se raidit... Au second coup, un cri affreux traversa l'espace et se prolongea, lamentable et surhumain, pendant les cinq minutes qu'il fallut à l'exécuteur pour rompre les bras et les cuisses de l'ambassadeur.

Quand, après seize coups de barre, le bourreau s'arrêta, son horrible office rempli, les bras et le visage dégouttants du sang qui avait jailli, le corps pantelant semblait sans vie. Au milieu d'une mare rouge, les membres broyés ne tenaient plus au tronc que par quelques muscles et quelques lambeaux de chair.

Mathias Gluck, les yeux agrandis par une indicible épouvante, s'appuyait à un poteau, les doigts crispés, les tambours faisaient toujours entendre leur roulement funèbre, le bourreau était livide; Charles XII était impassible.

— Est-il mort? demanda-t-il.

— Non, Sire, mais Votre Majesté ne veut-elle pas abréger?.....

— Qu'on avance les chevaux! commanda sans répondre à cette question de l'exécuteur le roi de Suède qui tenait à savourer jusqu'au bout sa vengeance.

Les aides passèrent des cordages aux pieds et aux mains déliés de Patkul et attachèrent ces cordages aux traits des chevaux...

Alors commença une scène épouvantable.

Les chevaux stimulés s'élancèrent de quatre côtés à la fois, tirant chacun un membre, se disputant ce cadavre vivant qui, rappelé subitement au sentiment par

l'excès même de la douleur, poussait des hurlements horribles... Les muscles et les chairs, se distendant, craquaient... des veines rompues jaillissaient des jets de sang jusque sur les exécuteurs... puis chaque cheval s'arrêtait dans son effort, repartait, renouvelant et décuplant ainsi les tourments du patient!

Enfin, les bras cédèrent... quelques lambeaux retenaient seuls les cuisses, un aide les trancha et le tronc exsangue et meurtri roula sur l'échafaud!

Prompt comme l'éclair, le bourreau saisit une hache et d'un seul coup sépara la tête de l'informe et lamentable débris.

Cette tête, contractée encore par la souffrance la plus aiguë que puisse endurer un être humain, fut fichée au haut du pal, tandis que les quartiers du corps étaient cloués aux roues, soutenues par les poteaux.

— Ainsi périsse quiconque sera reconnu traître à son roi et à sa patrie! clama un héraut d'armes.

— Monsieur le pasteur, dit le roi de Suède en s'adressant à Mathias Gluck, qui descendait de l'échafaud, soutenu par deux aides, retournez en Livonie et racontez à mes fidèles sujets comment Charles XII punit les traîtres!

Le silence s'était fait sur la place.

Charles XII tourna bride et s'éloignait au galop, quand un vieillard, que les gardes avaient été impuissants à retenir, fendit la foule des soldats et, l'œil étincelant, se jeta à la tête du cheval.

— Arrête, roi! cria Wenceslas Ziska. Regarde et souviens-toi! Les morts se réveillent parfois pour se venger!

Pour la première fois, le roi pâlit légèrement. Il éperonna son cheval qui repartit au galop, renversant dans son élan l'infortuné vieillard, qui resta sans connaissance étendu sur le sol.

Au cri poussé par le Bohémien répondit un autre cri.

Myrrha-Maria parut.

D'abord elle ne vit que son aïeul gisant inanimé et elle se jeta sur lui à corps perdu; mais quand elle leva son regard et qu'au fond de la place elle aperçut, grimaçant sur le pal et les traits contractés, la tête de son père, elle se redressa, comme mue par un ressort d'acier.

Un instant elle resta raidie; son œil dilaté par l'horreur s'injecta de sang et un cri s'échappa de ses lèvres :

— Mon père!... Les misérables!

Puis elle voulut s'élancer, mais déjà les gardes s'avançaient.

Sherbanesko avait suivi de près la jeune fille. Il releva Wenceslas, aveuglé par le sang. Le vieillard revint lentement à lui.

Bientôt un cercle se forma, qui poussa le groupe lamentable hors de l'enceinte. Charitablement une porte s'était ouverte et les trois personnages allaient pénétrer dans cet asile, quand une main toucha l'épaule de Myrrha.

La jeune fille restait sans un mot, l'œil hagard et sec, ne sentant plus rien, inconsciente de ce qui se passait autour d'elle.

A ce léger attouchement, Myrrha frémit et se retourna, d'une pièce, puis, passant sa main sur son front couvert d'une sueur froide :

— Que voulez-vous? Qui êtes-vous? articula-t-elle d'une voix stridente.

— Je viens vous porter les dernières paroles de votre père et vous fournir les moyens de le venger, dit Mathias Gluck à voix basse.

— Venger mon père! Ah! soyez béni! J'ai soif de vengeance! rugit la Bohémienne, dont le visage prit une expression terrible.

— Pas tant que moi! fit une voix derrière elle.

— Pas tant que toi! Toi qui parles, on n'a pas tué ton père!

— On l'a tué! reprit la voix.

Myrrha-Maria regarda celui qui parlait. Elle reconnut Georges Paikel et se souvint de l'avoir rencontré dans le palais de l'Electeur quelque temps avant. Elle lui prit la main, qu'elle serra violemment :

— Viens, dit-elle, nous serons deux!

Et tous entrèrent dans la maison.

VI

LES DERNIERS FRANCS-JUGES

Un soir de décembre de cette même année 1707, une animation étrange régnait à Prague, autour de la demeure de Wenceslas Ziska.

Au milieu des ténèbres, un observateur eût pu distinguer, venant de tous les quartiers de la ville, des ombres rasant les murs et s'arrêtant à la porte du vieux sectaire; et cependant des fenêtres de l'antique palais ne s'échappait aucune lumière.

Au coup discret frappé par le visiteur, la porte s'entr'ouvrait.

— Que voulez-vous? demandait une voix.

— La Justice!

Et, derrière le nouveau venu, la porte se refermait.

A travers un dédale de corridors, le visiteur était conduit au fond de la maison, puis le guide s'engageait dans un escalier en spirale et bientôt apparais-

sait aux regards une vaste salle illuminée dans laquelle, silencieux, des hommes attendaient.

Tout au fond, sur un lit de parade, Wenceslas Ziska était étendu ; son visage pâle et amaigri par la maladie avait gardé cette majesté et cette hautaine sérénité qui lui était propre, mais on lisait dans les derniers reflets de son regard terne comme le regret d'une vie qu'on doit quitter avant d'avoir pu assouvir sa vengeance et contenter sa haine.

Sa barbe descendait sur sa poitrine en longs flocons de neige, et près de lui, sur un coussin, étaient posés ses insignes de franc-comte de la Sainte-Wehme de Prague : un sabre et une branche de saule croisés.

A ses pieds, agenouillée et méditant, Myrrha-Maria.

Wenceslas Ziska allait mourir.

Le jour de l'exécution de Jean de Patkul, dans cette maison où un étrange hasard avait réuni tant d'ennemis mortels de Charles XII, en face des restes sanglants de l'ambassadeur, le vieux Bohémien avait juré de consacrer désormais sa vie à la vengeance de celui qu'il appelait : *le Martyr;* mais les émotions qui s'étaient succédé sans trêve depuis de si longs mois avaient usé ce corps fatigué par l'âge et lorsqu'à l'heure terrible du dénoûment, le roi de Suède avait foulé le vieillard aux pieds de son cheval, il avait brisé les dernières forces de l'aïeul de Myrrha-Maria.

A grand'peine, Wenceslas avait pu être transporté à Prague ; ni les soins, ni le dévouement de ses enfants (car Myrrha, obéissant aux dernières volontés de son père, était devenue princesse Sherbanesko), n'avaient pu le ramener à la vie et le vieillard s'éteignait doucement.

Mathias Gluck avait, selon sa promesse, révélé à la fille de Patkul par quels liens de reconnaissance Marta Alfendey, devenue Catherine de Russie, était unie à sa famille. Il avait remis à Myrrha des lettres de recommandation, qui, dans le cas où le soin de sa

vengeance le réclamerait, lui concilieraient la bienveillance de la nouvelle souveraine, puis il était reparti pour Marienbourg, tandis que Wenceslas et sa petite fille reprenaient le chemin de Prague, mais ce n'était pas toutefois sans avoir prodigué au premier tous les soins de son art, car il était un peu médecin; à la seconde, les remèdes de l'âme et les consolations de toutes sortes. Que de fois ne reprit-il pas le récit de sa dernière entrevue avec Patkul? La dernière épreuve à laquelle il avait été soumis avait été l'obligation où l'avait placé la jeune fille de l'accompagner encore une fois au pied du gibet où restaient exposés les membres du supplicié. Il en était revenu accablé et sans force ; Myrrha, au contraire, avait puisé une énergie et un courage dont on eût pu la croire incapable dans ce funèbre et terrifiant spectacle.

Quant au vieux Ziska, qui sentait sa fin approcher, il avait voulu au moins se donner deux suprêmes satisfactions :

D'abord, se conformer aux dernières volontés de Patkul, en donnant un protecteur à Myrrha-Maria, et ce premier point avait été rempli. Georges Paikel, dont la cause se confondait désormais avec celle de la jeune fille, puisque toutes deux avaient le même point de départ et le même mobile, la haine de Charles XII, avait servi de témoin au prince Sherbanesko.

Ensuite, assurer sa vengeance, car lui aussi était une victime du roi de Suède.

C'est dans ce dernier but qu'il s'était fait transporter, mourant, dans la salle de sa demeure où, depuis le grand Ziska, les taborites et les francs-juges se réunissaient.

Il avait convoqué les membres de la terrible association, dont il était le chef, et, de son lit de douleur, il allait, une dernière fois, présider l'assemblée.

Sa suprême parole allait être une parole de malé-

diction et de mort, et cette pensée, qui lui était douce, lui aidait à affronter le trépas.

Cependant les francs-juges étaient au complet. A une table en fer-à-cheval et recouverte d'un tapis rouge, placée au pied du lit, sept des principaux d'entre eux prirent place, tandis qu'au fond de la salle, sombres et silencieux, les affiliés se tenaient debout.

Wenceslas Ziska fut assis sur son séant et maintenu par une pile de coussins; les sept francs-juges rejetèrent les manteaux qui couvraient leurs épaules.

La séance était ouverte.

Myrrha-Maria se leva.

— Le frère Georges Paikel a sollicité des membres du Tribunal Sacré l'honneur de prendre place au milieu d'eux, comme franc-juge de la Sainte-Wehme. Une enquête a été faite sur lui et il a pour répondants le vénérable Ziska, franc-comte du Tribunal de Prague, et moi, Myrrha-Maria de Patkul, princesse Sherbanesko, affiliée des cours wehmiques. Je demande donc qu'il plaise aux membres de la Sainte-Wehme de prononcer l'admission du frère Georges Paikel conformément aux rites prescrits par le code de Dortmund.

Alors, un des francs-juges, qui avait le titre d'accusateur et de maître des cérémonies, se leva :

— Le Tribunal Sacré a statué et conclu à l'admission de Georges Paikel. Quelqu'un parmi les frères s'oppose-t-il à sa réception?

Personne ne répondit.

Paikel fut introduit.

L'accusateur et Myrrha-Maria le prirent par la main et le conduisirent près du lit de Wenceslas.

Georges Paikel, tête nue, se mit à genoux et, sur les indications de ses répondants, posa deux doigts sur le tranchant du sabre du franc-comte.

Le vieux Ziska fit un effort et, s'adressant au jeune homme :

— Comment te nommes-tu ?

— Georges Paikel.

— A quelle église appartiens-tu ?

— J'appartiens à la sainte église catholique, hors de laquelle il n'y a pas de salut.

— Que veux-tu ?

— Devenir membre du Tribunal Sacré.

— Sais-tu quelles obligations t'incomberont et es-tu prêt à jurer obéissance et fidélité à la Sainte-Wehme ?

— Oui, frère !

Et Georges Paikel prononça la redoutable formule :

— Je jure d'être fidèle au Tribunal, de le défendre contre moi-même, contre l'eau, le soleil, la lune, les étoiles, le feuillage des arbres, tous les êtres vivants et tout ce que Dieu a créé entre le ciel et la terre; contre père, mère, sœurs, femmes, enfants, tous les hommes enfin ; de maintenir les jugements du Tribunal Sacré, de les exécuter et de dénoncer au présent Tribunal ou à tout autre Tribunal secret les délits de sa compétence, qui viendraient à ma connaissance ou que j'apprendrai par des gens dignes de foi, afin que les coupables y soient jugés comme de droit, ou qu'il soit sursis au jugement avec le consentement de l'accusateur. Je promets de plus que ni l'attachement, ni la douleur, ni l'or, ni l'argent, ni père, ni mère, ni sœur, ni parents, ni aucune chose que Dieu ait créée ne pourront m'engager à enfreindre ce serment, étant résolu de soutenir dorénavant de toutes mes forces et de tous mes moyens le Tribunal secret dans tous les points ci-dessus mentionnés. Dieu et les saints me soient en aide !

— Je reçois ton serment, mais si tu l'enfreins consens-tu à subir le châtiment des traîtres, dont voici la teneur :

« Si un membre de la Wehme est convaincu de tra-

» hison, qu'on l'arrête, qu'on lui bande les yeux, qu'on » lui attache les mains derrière le dos, qu'on lui mette » une corde au cou, qu'on le jette sur le ventre, qu'on » lui arrache la langue par la nuque et qu'on le pende » sept fois plus haut qu'un voleur convaincu. »

— J'accepte le châtiment et je maintiens mon serment !

— Je te déclare membre de la Sainte-Wehme, frère !

Georges Paikel se leva et s'approcha du lit.

Wenceslas Ziska posa sur le front de l'initié ses lèvres défaillantes, puis chacun des membres du Tribunal Sacré lui donna l'accolade.

Le jeune Suédois était franc-juge.

De nouveau, l'accusateur prit la parole :

— Que ceux de nos frères qui ont un délit à porter devant le Tribunal Sacré se lèvent et parlent !

— J'accuse ! dit Myrrha-Maria en s'avançant vers la table et en étendant le bras.

— Le nom du coupable ?

— J'accuse Charles, douzième du nom, roi de Suède. Le coupable ne pouvant être cité, je demande que le Tribunal, sur mon accusation motivée et attestée par des frères de la Sainte-Wehme, prononce aujourd'hui sa sentence ! J'accuse Charles XII, roi de Suède, de forfaiture et d'assassinat. Contre le droit des peuples et contre le droit des gens, ajouta la jeune fille dont la voix sonore tremblait, il a fait mourir, dans les plus atroces tortures, Jean-Reginold de Patkul, ambassadeur de Russie. Jean de Patkul a été roué vif et écartelé en place publique de Casimir, le 10 octobre 1707 !

— J'atteste ! dit Paikel qui, selon l'usage, posa la main sur le bras étendu de Myrrha-Maria.

— J'atteste ! fit d'une voix sourde Wenceslas Ziska dont une lueur fugitive colora les joues.

— J'accuse le roi de Suède, Charles XII, continua la jeune femme, d'opprimer les Livoniens qu'un inique traité a vendus à la Suède. Je l'accuse d'avoir assas-

siné le capitaine Paikel qui, Livonien de naissance, servait dans l'armée saxonne contre l'oppresseur de sa patrie.

— J'atteste ! gronda Georges Paikel.

— J'atteste ! fit la voix affaiblie de Wenceslas.

— Quelqu'un se présente-t-il pour la défense de l'accusé ? cria le maître des cérémonies.

Personne ne répondit.

Alors les sept juges, se levant, se réunirent autour du lit du moribond. La conférence fut courte. Wenceslas, visiblement épuisé, fit un dernier effort ; il se souleva et, soutenu par deux juges :

— Moi, Wenceslas Ziska, dit-il en s'interrompant à chaque mot, franc-comte du tribunal de Prague, je déclare que Charles XII, roi de Suède, a perdu tout droit à la protection des hommes. Je le déclare déchu de tous ses droits et privilèges et je le condamne à mort conformément à la décision prise par les membres du Tribunal sacré, vu qu'il a mérité cette condamnation par ses forfaits. J'abandonne son cou à dévorer aux corbeaux ; son corps aux vautours et aux chiens ; je recommande son âme à Dieu ; j'adjuge son royaume à son héritier ; je déclare sa femme veuve et ses enfants orphelins. En conséquence, j'ordonne à tout membre de la Sainte-Wehme de mettre à exécution la présente sentence en quelque lieu et par quelque moyen que ce soit.

D'une main défaillante, le franc-comte saisit la branche de saule et la jeta dans l'enceinte. Alors les juges, s'approchant tour à tour, crachèrent dessus, selon le rite de la Sainte-Wehme. La sentence était irrévocable.

Mais ce dernier effort avait été trop violent ; la bouche de Ziska se teignit d'une écume sanglante et il retomba, sans force, anéanti, sur son lit.

Myrrha-Maria était à son chevet ; elle mit un baiser au front du vieillard qui parut se ranimer.

Alors, du fond de la salle, s'avança le prince Constantin Sherbanesko, resté jusqu'alors silencieux. Il était suivi de son frère Héraclius, arrivé depuis peu de jours à Prague pour assister à son mariage. La haute dignité dont ces personnages étaient revêtus dans leur pays, puisqu'ils étaient les chefs des Illuminés de Moldo-Valachie, et leur titre de parents des Ziska leur avaient servi d'introduction à l'assemblée des Francs-Juges.

— Père, dit Constantin en s'adressant à Wenceslas, je suis l'époux de Myrrha et comme tel le fils de Jean de Patkul ; je viens solliciter de vous l'honneur d'être le justicier et l'exécuteur de votre sentence.

Myrrha-Maria se redressa. Elle tendit la main à son mari.

— Merci ! dit-elle, mais nous sommes deux et nous partagerons cet honneur.

— Et moi, dit Paikel, n'ai-je pas aussi mon père à venger ?

— Soit, reprit Myrrha, mais il faut alors que chacun de nous ait sa part. Nous châtierons le roi de Suède, et le hasard désignera la main qui le frappera. Quiconque a frappé par l'épée, périra par l'épée, mais alors la peine sera-t-elle proportionnée au crime ? Charles XII s'avance aujourd'hui victorieux et puissant, humiliant les rois sur son passage. Au lieu de le renverser au milieu de son triomphe, d'un seul coup, mettons-nous en travers de sa route. Son orgueil fait sa force ? Abaissons son orgueil. Nous le forcerons de s'humilier devant ses ennemis victorieux à leur tour, et quand ce conquérant aura vu s'évanouir sa puissance, quand il sera devenu le plus misérable des rois de la terre, quand nous l'aurons vu pauvre, vaincu, méprisé, incapable même d'un effort, nous le frapperons et les mânes de nos pères tressailleront de joie, car ils seront bien vengés. Père, ajouta-t-elle en se

tournant de nouveau vers Ziska, bénis-nous une dernière fois !

Les yeux fermés de Wenceslas immobile se rouvrirent ; une dernière lueur brilla dans son regard :

— Enfants, fit-il d'une voix si basse qu'on l'entendait à peine et en soulevant lentement sa main décharnée, j'ai entendu... je reçois votre serment... qu'il soit fait... selon votre désir !...

La main retomba. Wenceslas était mort.

. . . . . .

Les funérailles du dernier des Ziska furent célébrées au milieu d'une pompe extraordinaire. Myrrha-Maria reçut de toutes parts les marques d'une sympathie qu'expliquait la popularité du grand nom du défunt. Elle resta à Prague d'abord, ainsi que ses intérêts le lui commandaient, mais tout dans cette ville lui rappelait de douloureux souvenirs et, malgré sa force d'âme, elle sentait chaque jour s'affaiblir son énergie, qui n'était plus soutenue par le spectacle de l'impassibilité de Wenceslas.

Du reste, la Bohémienne ne voulait pas oublier le serment qu'elle avait prêté entre les mains de son aïeul mourant et qu'elle avait renouvelé sur sa tombe. D'ailleurs, la mort de Wenceslas n'était-elle pas aussi l'œuvre de Charles XII ?

Désormais elle avait à venger deux mémoires bien chères ; elle avait besoin de tout son courage, et Paikel était là, qui avait le droit d'exiger l'accomplissement de ses promesses.

Elle résolut donc de quitter Prague et elle s'apprêta à suivre son mari à Bukharest, mais avant son départ elle jeta avec ses alliés les premières bases d'une association dont le résultat devait être la ruine et la mort d'un roi.

Un tel projet formé par des hommes qui n'avaient d'autres armes que leur volonté et l'ardeur de leur haine pouvait paraître puéril et insensé, mais d'avance

les conjurés avaient fait le sacrifice de leur vie et ils allaient, confiants dans leur bon droit et ne prévoyant pas d'impossibilités.

C'était un obstacle bien faible à opposer à un conquérant que n'avaient pu arrêter les armées du tsar de Moscovie et, quand les princes Sherbanesko, qui ne se dévouaient à la cause de Myrrha que par amour pour elle, lui alléguaient cette énorme disproportion :

— Le Seigneur, répondait-elle, s'est servi d'une pierre lancée par la fronde de David pour abattre le géant Goliath. Avec son aide, nous triompherons ! N'est-ce pas pour lui que nous combattrons?

Devant une telle confiance, il n'y avait plus à hésiter.

Quant à Paikel, il était inutile de chercher à stimuler son courage. Son père aussi avait été mis à mort par ordre de Charles XII et il se souvenait.

Restait à dresser un plan de campagne.

Les princes Sherbanesko se ressemblaient par plus d'un point. Tous deux romanesques et aventureux, très patriotes et pleins de haine pour les étrangers, ils songeaient qu'un jour viendrait peut-être où Charles XII envahirait aussi leur pays et ils affrontaient gaiement une telle entreprise, autant pour contribuer à abattre l'orgueil d'un roi, qui pouvait un jour leur porter ombrage et qui, du reste, avait mérité un châtiment, que pour le plaisir de s'associer à une œuvre dont l'étrange témérité était digne de succès.

Héraclius surtout, quoiqu'il ne fût que le beau-frère de Myrrha, avait embrassé sa cause avec beaucoup d'enthousiasme. Le jeune Valaque, comme beaucoup d'autres gentilshommes de sa nation, n'avait pu dompter son tempérament fougueux ni accepter l'inaction dans laquelle croupissaient la plupart de ses compatriotes. Depuis de longues années

déjà, laissant son frère, à la tête du parti national, défendre seul la Moldo-Valachie contre les prétentions des Grecs Fanariotes, il avait passé le Borysthène et avait pris part à toutes les expéditions des Cosaques de l'Ukraine.

Tous quatre tinrent conseil.

Il fut décidé que le prince Constantin Sherbanesko retournerait à Bukharest avec Myrrha-Maria, tandis qu'Héraclius, accompagné de Georges Paikel, rejoindrait l'armée suédoise et chercherait à pénétrer les plans de Charles XII. Les projets du roi connus, le but qu'il se proposait d'atteindre deviné, les quatre conjurés se partageraient les rôles.

Quant à la façon de s'insinuer dans la confiance des gens qui entouraient le roi de Suède, sans exciter leur défiance, c'était affaire à eux. Peut-être le pourraient-ils facilement, Héraclius Sherbanesko et Georges Paikel n'étant ou ne pensant être connus de personne dans l'armée suédoise.

Deux jours après, les quatre conjurés quittaient Prague et prenaient deux directions différentes.

VII

OU MAZEPPA PROPOSE...

Charles XII était entier et absolu en tout. Malgré l'autorité et la valeur incontestée des généraux dont il avait su s'entourer, il avait pour principe de ne prendre jamais conseil de personne et de ne confier à aucun d'eux ses projets.

Aussi, en quittant Casimir, le comte Piper lui-même, c'est-à-dire celui de ses ministres en qui il avait le plus de confiance, ignorait-il vers quel point de la Pologne ou de la Russie le roi de Suède avait l'intention de marcher.

Dès le lendemain de l'exécution de Patkul, Charles XII donna l'ordre du départ et assigna Grodno comme point de direction. Des obstacles insurmontables pour des soldats moins aguerris que les Suédois vinrent entraver cette marche, qui se prolongea jusque dans les premiers mois de l'année 1708 ; mais ni les neiges, ni les glaces, ni les intempéries de

cet hiver, qui fut fort rigoureux, ne purent arrêter le jeune conquérant.

Les Russes se retiraient constamment devant l'ennemi, Pierre Ier ayant donné l'ordre formel à ses généraux de n'accepter le combat que lorsqu'ils pourraient opposer à Charles XII des forces au moins égales, mais lui-même faillit se tromper, car trop confiant dans la difficulté qu'éprouveraient les Suédois à s'avancer au milieu des campagnes détrempées par les pluies ou la fonte des neiges, il était encore à Grodno avec quelques troupes, quand le roi de Suède se présenta sous les murs de cette ville, à la tête de son armée. Il eut néanmoins le temps de fuir et d'éviter un combat qui eût été trop inégal.

De Grodno, Charles XII continua sa route à travers la Lithuanie, se dirigeant vers le Borysthène.

La saison devenait plus favorable, mais, loin de diminuer, les obstacles matériels ne faisaient qu'augmenter de jour en jour. Cette partie de la Pologne était presque inculte et déserte, tantôt coupée de marais, tantôt couverte de forêts immenses, à travers lesquels il était presque impossible de faire avancer l'artillerie et les équipages.

Mais Charles XII, loin de se décourager, se piquait d'émulation et il savait communiquer son ardeur à toute son armée.

Le 25 juin 1708, il arrivait devant Borystov sur la Bérésina, un des grands affluents du Borysthène. Il espérait trouver derrière cette rivière une contrée plus riche, mais cette fois encore il fut déçu ; les Moscovites, qui reculaient sans cesse, avaient ruiné le pays, et les paysans, dont les ressources avaient été en partie épuisées par le passage des troupes russes, avaient eu le soin de cacher et d'enterrer leurs dernières provisions avant l'arrivée des Suédois.

Cette retraite continuelle des Moscovites était calculée. Le but secret du tsar était de concentrer le plus

de troupes possibles sur un seul point où il se déciderait enfin à livrer bataille, lorsque ce point lui offrirait des moyens suffisants de défense. Il crut avoir trouvé une occasion favorable à Holloyczim, village situé en-deçà du Borysthène, sur les bords d'un petit cours d'eau appelé Bibitsch.

Holloyczim était protégée d'abord par ce cours d'eau dont les pluies avaient fait un torrent, ensuite par un marais fort étendu. Derrière ce marais, un fossé profond avait été creusé et un parapet avait été élevé sur lequel le tsar avait eu le temps de faire établir douze pièces de canon et vingt-quatre mortiers à grenade. De plus, onze régiments d'infanterie et neuf de cavalerie stationnaient derrière ces lignes qu'on pouvait croire inexpugnables.

Charles XII, loin de se rebuter, bénit cette occasion qui lui permettait enfin de se mesurer de nouveau avec un adversaire depuis si longtemps invisible.

Il prit aussitôt ses dispositions, donna à sa cavalerie l'ordre de tourner le marais pour prendre l'ennemi en flanc et lui-même, descendant de cheval et se mettant à la tête de son infanterie, se prépara à entrer dans le lit du torrent.

L'aspect de la Bibitsch, derrière laquelle s'étendait le marais, faisait hésiter un instant le régiment de trabans dont il avait fait sa garde d'honneur lorsqu'un jeune homme sortit tout à coup du rang :

— En avant ! cria-t-il, et pour le roi !

Et il se jeta résolument à la nage. Un instant, il lutta contre l'impétuosité du torrent, mais le lit de la rivière était de peu de largeur et il eut bientôt atteint le bord opposé.

Il tira son épée qu'il planta en terre, faisant ainsi acte de prise de possession de cette nouvelle terre.

— Eh bien ! s'écria Charles XII, ne suivrons-nous pas ce brave garçon?

L'exemple fut contagieux ; derrière le roi, le régi-

ment de trabans suivi de l'infanterie tout entière se jeta à l'eau, et avant que les Russes, surpris par tant d'audace, eussent eu le temps de mettre leurs pièces en batterie, la Bibitsch et le marais étaient traversés et les troupes rangées en bataille prêtes à tenter l'assaut des retranchements.

Alors Charles XII monta à cheval et donna le signal de l'attaque. Mais au même moment les Moscovites répondirent par une canonnade, qui fit dans les rangs suédois de profondes trouées. Six fois, le roi de Suède s'élança à la tête de ses meilleures troupes, six fois il dut reculer en présence de la résistance désespérée des ennemis. Une septième reprise eut plus de succès. La cavalerie avait eu le temps de tourner le marais et de prendre les Russes en flanc: un instant de confusion suivit, qui décida du sort de la journée.

Quand Charles XII parvint au haut du rempart, croyant être arrivé le premier, une pièce déjà avait été enclouée et sur l'affût il trouva étendu, presque sans connaissance et à côté des deux artilleurs russes tués en défendant leur canon, ce même jeune homme qui, le premier, au début de la journée, avait traversé la Bibitsch. Le roi dégagea des ennemis qui l'entouraient encore le valeureux soldat dont l'épaule avait été traversée d'une balle, puis, mettant pied à terre :

— Comment t'appelles-tu ?

— Georges Gillenstiern, sire ! et je suis de la maison du comte Piper, répondit le blessé, qui se redressa comme ranimé par cette parole du roi.

— Georges Gillenstiern, je te fais chevalier de l'Épée et je t'attache à ma personne ! Prends mon cheval.

— Mais, Sire !...

— Prends mon cheval et retire-toi, va te faire soigner à l'arrière-garde !

Lui-même aida Gillenstiern à se mettre en selle, puis il courut à pied rejoindre ses trabans, qui poursuivaient les débris de l'armée russe en déroute.

Charles XII y mit de l'acharnement ; il refoula les vaincus jusqu'à Mohilov où il passa le Borysthène. Quand il put enfin prendre quelque repos, comme il avait la mémoire des braves, il fit appeler le comte Piper :

— Quel est donc, lui demanda-t-il, ce Georges Gillenstiern, qui prétend être à vous et qui a été blessé à Holloyczim ? Je ne l'ai jamais vu.

— Sire, répondit Piper, ce jeune homme, venu de Suède dernièrement, a rejoint votre armée depuis quelques mois. Il s'est toujours vaillamment comporté et il est intelligent autant que brave ; je l'ai distingué et je me le suis attaché.

— Je vous félicite de votre choix ; il est excellent. J'ai fait ce jeune homme chevalier de l'Épée. Il passera dès aujourd'hui à mon service particulier. Comment va-t-il ?

— Beaucoup mieux, Sire ! Sa blessure n'aura aucune suite grave.

Et de ce jour, jusqu'au complet rétablissement de Gillenstiern, Charles XII ne manqua jamais de prendre de ses nouvelles et de demander qu'on le lui envoyât dès qu'il serait en état de prendre son service.

Le blessé, auquel le comte Piper fit part des dispositions si bienveillantes du roi à son égard, ne chercha pas à dissimuler la joie qu'il éprouvait de cette communication ; il avait hâte d'être guéri pour vivre auprès de ce prince, qui le comprenait si bien...

C'est vers cette époque, c'est-à-dire au mois d'août, que le tsar, fort affecté par son dernier désastre, fit faire à Charles XII des propositions de paix et que ce dernier répondit :

— Dites à mon frère Pierre que je ne traiterai qu'à Moscou !

Ce à quoi Pierre riposta :

— Mon frère Charles prétend toujours faire l'Alexandre, il ne trouvera pas en moi un Darius !

Il fut dès lors avéré que le but suprême de Charles XII était Moscou et l'armée, fatiguée de tant de marches, reprit courage en songeant qu'elle allait atteindre au terme de ses pérégrinations. Un événement imprévu allait bientôt démontrer la fausseté de ces prévisions ou plutôt combien les décisions du roi étaient variables.

Dans le courant de septembre 1708, après quelques combats assez chauds, où comme toujours l'avantage était resté aux Suédois, l'armée de Charles XII se trouvait à Smolensk, à cent lieues environ de la capitale de la Moscovie.

Le roi conférait avec le comte Piper quand on lui annonça qu'un étranger de distinction demandait la faveur d'une audience.

Cet étranger, qui se recommandait de Gillenstiern, avait, disait-il, une importante communication à faire au roi de Suède. Gillenstiern, qui, depuis sa guérison, était entré fort avant dans les bonnes grâces du souverain, fut appelé et chargé de s'enquérir des intentions et de la qualité du visiteur.

L'inconnu était un jeune homme de haute taille, portant, sans avoir cependant les signes distinctifs de la race, le pittoresque costume d'un chef de Cosaques ukraniens.

A son aspect, Gillenstiern tressaillit :

— J'ai eu l'honneur de vous rencontrer à Prague, dit l'étranger en s'avançant vers lui, et sachant la faveur dont vous jouissez, j'ai pris la liberté de m'aider de votre nom pour arriver jusqu'ici. Vous souvient-il de Maxime Boldouka ?

Et, en parlant, il fixait son œil noir sur le jeune Suédois.

— Dieu me garde d'avoir oublié cette heureuse rencontre, seigneur Boldouka! riposta Gillenstiern et je suis heureux de mettre à votre service aujourd'hui le peu de pouvoir dont je dispose.

Puis, gêné par les regards des assistants :

— Si votre seigneurie veut me faire l'honneur de me suivre, je vais la conduire auprès de Sa Majesté !

Gillenstiern présenta au roi Maxime Boldouka.

— Sire, dit ce dernier en s'inclinant profondément et en remettant à Charles XII un parchemin aux armes de l'Ukraine, je suis au service de Jean Mazeppa, prince de l'Ukraine. Depuis longtemps, la renommée est venue apporter jusqu'à nous le récit de vos exploits et réveiller nos courages endormis. Le tzar de Moscovie laisse peser sur nous sa main de fer et nous supportons impatiemment son joug. Sire, notre grand ataman est à quelques verstes d'ici. Il a quitté Batourin, et, malgré son grand âge, il est venu en personne vous apporter l'alliance de la nation cosaque. Lui-même, si vous daignez l'entendre, vous dira combien il est dévoré du désir d'affranchir enfin son peuple et de contribuer, pour sa part, à la ruine d'une puissance que vos armes victorieuses ont déjà tant amoindrie.

Charles XII avait la décision prompte.

A cette ouverture du jeune Cosaque, son visage s'éclaira, puis, se levant :

— Vive Dieu ! dit-il en suédois au comte Piper, voilà qui nous détourne diablement du chemin de Moscou !

Se retournant ensuite vers l'envoyé de Mazeppa :

— Où est votre maître ?

— Il attend, à dix verstes d'ici, avec une escorte de quelques Cosaques, le bon plaisir de Votre Majesté.

— Eh bien ! à cheval, messieurs ! Je vous emmène, Piper, vous aussi, Gillenstiern ! Monsieur Maxime Boldouka, voulez-vous nous conduire ?

Quelques instants plus tard, et sans que le comte Piper, qui ne voyait cependant pas d'un bon œil cette nouvelle fantaisie de son maître, eût osé hasarder une

réflexion, la petite troupe suivait le chemin qui mène de Smolensk à Andrusson.

A mi-chemin, dans un petit village, l'ataman des Cosaques attendait.

Mazeppa avait quatre-vingts ans, mais les luttes d'une vie traversée d'événements terribles n'étaient pas parvenues à courber sa grande taille. Malgré sa longue barbe blanche, ses yeux avaient conservé encore tout l'éclat de la jeunesse.

L'arrivée de Charles XII l'étonna peu ; il s'y attendait.

Il savait par ouï-dire que le roi de Suède était coutumier de semblables excentricités, mais voyant la promptitude avec laquelle il répondait à sa première ouverture, il augura bien du résultat final de son entretien.

— Sire, lui dit-il en substance, l'Ukraine supporte impatiemment l'autorité du tsar de Moscovie. De victoire en victoire, vous avez repoussé Pierre Ier jusqu'à Smolensk et vous êtes sur le chemin de Moscou. Je viens vous offrir l'aide de cinquante mille Cosaques. Avec un tel renfort, vous conquerrez tout le Sud de la Moscovie, et quand vous entrerez dans la capitale du tsar, pour lui imposer vos volontés, vous aurez soumis l'Empire tout entier! J'attends de vous une parole, Sire, et demain l'Ukraine à ma voix se lèvera comme un seul homme !

— Mais quelles garanties m'offrez-vous ?

— Mon honneur ! riposta l'ataman avec hauteur. Et ma vie ! Comment pourrais-je avoir l'idée de tromper un prince dont l'armée victorieuse pourrait demain ravager mon pays et m'infliger la peine des traîtres? Vous n'hésiterez plus, sire, quand vous saurez que le tsar à Moscou m'a outragé, moi, Mazeppa, prince de l'Ukraine, et Mazeppa ne pardonne jamais !

Charles XII comprit que la proposition que venait de lui faire le vieil ataman était bien plutôt dictée par

un sentiment de haine personnelle que par le désir d'affranchir sa nation. C'était une sûreté de plus.

— Mais trouverai-je au moins dans votre pays, objecta-t-il, le moyen de ravitailler mes troupes ?

— Je m'engage, sire, dit Mazeppa, à fournir à Votre Majesté, outre des soldats, tous les vivres, toutes les munitions dont son armée aura besoin et à mettre à sa disposition toute l'artillerie dont je dispose ! En jouant cette partie, je joue gros jeu, sire. Vaincu, je reste à la merci du tsar et je perds à la fois la puissance et la vie. Je quitterai donc, pour venir à vous, Batourin, ma capitale, avec mes trésors, ma famille, tout ce que j'ai de précieux. Sera-ce un gage suffisant de ma fidélité ?

Charles XII n'hésita plus ; séance tenante, un traité fut signé par lequel Mazeppa s'engageait à attendre l'armée suédoise, non loin de Batourin et sur les rives de la Desna, à hauteur de Novogorod Sieverskoï.

Sur ce point seraient concentrées toutes les forces dont il disposait et l'ataman se croyait d'autant plus certain de mener à bonne fin son entreprise que l'alliance conclue devait rester secrète et que, dans tous les cas, Pierre Ier n'en pourrait être averti que trop tard pour pouvoir s'opposer à la jonction des deux armées.

De son côté, Charles XII attendait le général Levenhaupt, qui venait de Livonie à la tête de dix-huit mille hommes et d'une quantité considérable de vivres et de munitions de toutes sortes ; il ordonna à Piper d'expédier un courrier à ce général pour hâter son arrivée.

Pendant que les deux alliés arrêtaient les dernières conventions, Gillenstiern prit à part Maxime Boldouka :

— Mais, s'ils réussissent, tout est perdu !

— Tout est sauvé, au contraire, répliqua le Cosaque en souriant.

— Mais les Cosaques de Mazeppa ?

— Les Cosaques ne marcheront pas !

— Mais Levenhaupt et ses dix-huit mille hommes ?

— Levenhaupt n'arrivera pas, ou, dans tous les cas, n'arrivera pas avec dix-huit mille hommes.

— Mais...

— Dieu et le tsar y pourvoiront ! dit Boldouka qui mit un doigt sur ses lèvres en voyant le roi de Suède et Mazeppa se lever et prendre affectueusement congé l'un de l'autre.

— Allons, Piper, dit joyeusement Charles en remontant à cheval, je ne donnerais décidément pas grand'chose de l'empire de mon frère Pierre. Et nous voilà un nouveau roi à couronner !

— Mais, sire, objecta le ministre, y pensez-vous ? Vous allez vous enfoncer dans un pays inconnu, sans autre garantie que la parole d'un Cosaque ! Mais s'il vous trompait ou s'il ne remplissait pas ses engagements ?

— Au lieu d'un roi, j'en ferais un esclave ! répliqua l'orgueilleux prince qui ne jugeait pas qu'une force humaine pût un instant faire échec à sa volonté.

— Attendez au moins Levenhaupt.

— Levenhaupt viendra à son heure, Piper ! Et je ne sache pas que sa présence soit indispensable pour soumettre un pays pacifié par avance et dont l'alliance est acquise.

— Cependant, ne serait-ce qu'au point de vue du ravitaillement..., voulut encore insister Piper.

Mais Charles XII haussa les épaules sans répondre.

Devant une confiance à la fois si inébranlable et si téméraire, le ministre comprit qu'il n'avait plus qu'à se taire.

Il se tut.

Le lendemain, quand l'armée tout entière apprit la nouvelle détermination du roi, l'expression d'un mé-

contentement très vif de la part des soldats, fatigués par tant de courses inutiles, faillit éclater et il ne fallut pas moins que le prestige tout puissant du conquérant pour étouffer dans son germe cette velléité de révolte.

L'ordre de lever le camp fut donné et les troupes suédoises commencèrent à descendre au midi de la Moscovie où Mazeppa les attendait. En même temps s'ouvrit pour elles une ère de fatigues et de privations dont elles n'avaient eu aucun exemple jusqu'à ce jour.

La contrée, déjà peu fertile naturellement, avait été ruinée par les passages successifs des Moscovites : c'étaient d'immenses étendues qu'il fallait traverser sans trouver une ville, une bourgade, une habitation.

A chaque pas des marais, des fondrières, des forêts presque infranchissables venaient mettre à l'épreuve la ténacité de Charles XII et l'énergie des Suédois. Au milieu de ces pays incultes et déserts, l'armée cent fois perdit sa route ; cent fois, dans l'impossibilité où on était d'avancer plus avant ou même de reculer, on dut abandonner des chariots et même des canons.

La pluie qui ne cessait de tomber venait, en détrempant les routes, ajouter encore à tous ces obstacles.

Les soldats, les généraux eux-mêmes perdaient courage, mais Charles XII relevait leur énergie en leur rappelant que, dans peu de jours, on atteindrait la Desna.

Si on manquait de pain, de vivres et de munitions, on allait bientôt rencontrer l'ataman et, quand l'armée se verrait appuyée par trente mille cavaliers aguerris, abondamment pourvue de tout ce qui lui faisait à présent défaut, elle redeviendrait invincible !

Et l'armée affamée, exténuée, marchait toujours,

soutenue par cette espérance, marquant son passage par les cadavres qu'elle laissait derrière elle!

Charles XII n'avait plus que dix-huit mille hommes quand il parvint enfin aux bords de cette rivière où il devait trouver une compensation à tant de fatigues et des renforts considérables.

Mazeppa n'était pas là.

VIII

.... ET BOLDOUEA DISPOSE

Au commencement du dix-huitième siècle, l'Ukraine n'appartenait pas à la Russie. C'était un pays libre et nul peuple plus que les Ukraniens ne portait plus loin l'amour de l'indépendance.

Des tribus errantes de Cosaques que certains auteurs font descendre des Scythes, mais qui, d'après l'opinion la plus probable et la plus accréditée, ne seraient que des réunions d'aventuriers polonais, russes, turcs, tartares, voire même français et italiens, s'étaient fixées dans cette région, qui s'étend au sud de la Moscovie, puis, tout en conservant leurs mœurs particulières et leurs chefs respectifs, avaient accepté l'autorité suprême d'un ataman, nommé par eux.

Un de ces premiers atamans fut le fameux Yermak, qui, à la tête de huit cents Cosaques, conquit, en 1580, la Sibérie tout entière.

L'Ukraine fut bientôt menacée de l'invasion, elle était entourée de voisins fort dangereux ; d'un côté, la Pologne et la Russie, de l'autre, la Turquie n'attendaient qu'une occasion favorable pour s'emparer de ce pays que ses sauvages habitants ne cultivaient pas, quoiqu'il surpassât en fertilité toutes les contrées limitrophes.

Les Cosaques, que leurs lointaines expéditions tenaient plusieurs mois par an éloignés de l'Ukraine où restaient seuls les femmes et les enfants, craignirent pour leurs foyers et recherchèrent l'alliance d'une puissance voisine. C'est ainsi qu'ils acceptèrent le protectorat de la Russie, dont l'amitié eut pour résultat de tenir en respect les convoitises de la Pologne et de la Sublime-Porte.

Dès lors, l'élection de l'ataman fut soumise à l'approbation du tsar.

C'est de l'Ukraine que partirent les Cosaques qui se répandirent plus tard sur les bords du Don, de l'Oural et du Volga.

La plus importante et la plus belliqueuse des tribus qui composaient la nation ukranienne était la tribu des Zaporogues et le pays qu'ils occupaient portait le nom de *Zaporojié*, « du russe *za* (au-delà) et *porog* » (cataracte), parce qu'ils habitaient plus bas que les » bancs de granit qui coupent en plusieurs endroits » le lit du Borysthène (Dnieper). »

Le gouvernement de la tribu s'exerçait à la *setch*. On appelait ainsi un camp, formé de cabanes en bois, qu'on établissait chaque année, généralement dans une île du Borysthène. C'est à la *setch* que les Zaporogues passaient l'hiver et qu'ils se préparaient aux expéditions et aux excursions de l'été.

Elle se divisait en trente-huit quartiers ou *Koureny*, (de *Kouren*, foyer) ; chaque *Koureny*, appelé aussi *Polk*, avait un chef spécial, le *Polkovnik*, et c'est parmi les chefs de kourenys qu'on choisissait le Kourenoï-

ataman, dont le commandement s'exerçait sur toute la tribu, jusqu'au jour où les Cosaques mécontents le déposaient pour en élire un autre.

Chacune des tribus composant la nation était subdivisée de la même manière, et c'est à la réunion de tous les kourenoï-atamans de toutes les tribus qu'était confiée l'élection de l'ataman suprême ou prince de l'Ukraine, dont le choix était approuvé par le tsar.

A l'époque de notre récit, l'ataman, prince de l'Ukraine, était Jean Mazeppa, qui, depuis de longues années déjà, exerçait le pouvoir.

Mazeppa était Polonais d'origine; après une jeunesse fort orageuse, un grand seigneur qu'il avait outragé l'avait un jour fait lier sur le dos d'un cheval sauvage et abandonner dans la steppe. L'animal porta son singulier cavalier jusqu'en Ukraine.

Mazeppa, recueilli demi-mort par les Cosaques, revint à la vie; il s'accoutuma à leurs mœurs, prit rang parmi eux et gagna bientôt une telle réputation de bravoure parmi ses nouveaux compatriotes, qu'il devint successivement kourenoï-ataman de la tribu dont il faisait partie, et grand-ataman.

Mais son orgueil s'irrita bientôt de la dépendance qu'il était encore obligé de subir. Comprenant que le but secret du tsar était d'arriver peu à peu au complet asservissement de l'Ukraine, il rêva au moyen d'affranchir son pays de la tutelle de la Russie.

Les récentes victoires de Charles XII lui parurent une occasion favorable; il se hâta de la saisir, ne prévoyant pas qu'il pût rencontrer un obstacle dans la discipline des Cosaques.

Il comptait sans la jalousie de certains kourenoïs, qui s'irritaient de voir la puissance suprême résider depuis tant de temps entre ses mains. Il avait surtout un ennemi dangereux dans la personne de Skoropaski,

ataman des Zaporogues, ennemi d'autant plus dangereux qu'il savait dissimuler sa haine sous des dehors respectueux et soumis. Lui aussi n'attendait qu'une occasion pour faire éclater cette haine, car la chute de Mazeppa devait être le signal de son avènement. Skoropaski jouissait dans sa tribu d'une telle autorité, d'une telle popularité que nul autre concurrent n'eût pu lutter avec des chances égales.

Outre les Cosaques indigènes, Mazeppa, qui se souvenait de son origine, avait accueilli et rassemblé autour de lui les aventuriers de toutes les nations que l'éclat de son nom et la renommée de ses exploits avaient attirés dans l'Ukraine et il leur avait donné droit de cité. C'est ainsi qu'à toutes les expéditions des Ukraniens prenaient part des Moldaves et des Valaques qui, mieux policés et plus audacieux que les Cosaques, étaient pour le grand-ataman des auxiliaires précieux. Les Cosaques, qui avaient conscience de leur infériorité, les craignaient d'autant plus que, parmi ces étrangers, ils devinaient, sous des noms supposés, des grands seigneurs qui, ennuyés de la paix et avides de combats, venaient partager avec eux les hasards de leur existence batailleuse et respirer à pleins poumons l'air libre de la steppe. Et l'ardeur de ces chercheurs d'aventures était telle dans les excursions contre les Tartares, ces ennemis nés de la race cosaque, Polonais, Moldaves et Valaques déployaient une telle bravoure, hachaient et taillaient avec tant de conviction, que Zaporogues et Cosaques avaient fini par traiter en frères les nouveaux venus.

Parmi les gentilshommes venus là parce qu'on y faisait la guerre et qu'il est indigne pour un gentilhomme de ne pas faire la guerre, un des plus admirés était un Valaque, appelé Maxime Boldouka.

On disait bien qu'il était de Bukharest, que ce nom de Boldouka cachait celui d'une famille illustre de

Valachie ; on racontait bien qu'il avait tout quitté, parce qu'il se trouvait mal à l'aise dans une patrie où il n'y avait ni coups de sabre à recevoir, ni Tartares à égorger, mais c'était là tout ce qu'on savait.

Par une étrange coïncidence, Maxime Boldouka avait été distingué par Mazeppa et avait eu, d'autre part, assez de bonheur pour sauver, dans un combat, la vie de Skoropaski.

Or, il est peu de peuples où l'on conserve plus de reconnaissance à ceux qui ont rendu de pareils services, que chez les Cosaques. A son tour, Skoropaski n'eût pas hésité à risquer sa vie pour le jeune Valaque.

Mazeppa, après son entrevue avec Charles XII, avait ordonné à tous les kourenys de s'armer ; n'osant encore dévoiler ses véritables projets, il avait annoncé que le roi de Suède s'avançait vers l'Ukraine et que, de concert avec le tsar, il allait se mettre en mesure de défendre son pays. Il se réservait, au dernier moment, d'user de son influence pour déterminer ses Cosaques à passer du côté de Charles XII.

Sur ces entrefaites, Maxime Boldouka se rendit à la setch des Zaporogues et se présenta à la cabane du kourenoï.

Devant la porte, un joueur de *bandoura* faisait entendre une mélopée tantôt plaintive, tantôt guerrière, tandis qu'une troupe de Zaporogues dansaient le *tropak*.

Skoropaski, accroupi sur une natte, la pipe à la bouche et ayant à ses côtés un cruchon d'eau-de-vie poivrée, aux formes rebondies, accompagnait les danseurs, en battant la mesure.

— Salut, frère ! fit-il sans se déranger, en voyant s'approcher Maxime Boldouka, sois le bienvenu à la setch ! Viens-tu manger avec moi le gruau de l'amitié ?

— Que la Vierge te protège, ataman! Je viens t'entretenir de choses graves!

— Pas avant que tu n'aies bu un verre de cette eau-de-vie, répliqua le kourenoï, en versant à boire au jeune Valaque, dans un gobelet d'étain.

Maxime prit place sur la natte auprès de son hôte, et quand les danseurs se furent retirés après avoir bu l'hydromel que leur fit verser le kourenoï :

— Rentrons, frère! dit Skoropaski. Je suis à toi. Qu'as-tu à me demander?

Et une fois dans la cabane, l'ataman remplit de nouveau les deux gobelets.

— Les cavaliers de la setch se préparent au combat, Skoropaski; le combat est bon pour les Zaporogues; il entretient le courage, mais encore faut-il, avant de l'entreprendre, être sûr qu'on ne fourbit ses armes et qu'on ne tire l'épée que pour la défense d'une bonne cause.

— Le Seigneur bénit toujours les guerriers qui croisent le fer pour la plus grande gloire de la chrétienté; mais il aime, à l'égal de ceux qui repoussent les Turcs et les païens, ceux qui luttent contre l'envahissement de leur patrie. Le Suédois s'avance; ses troupes aguerries succomberont sous les coups des innombrables Cosaques, qui viendront du Sud, avant même qu'elles aient posé le pied sur le sol sacré de l'Ukraine.

— Ecoute-moi donc, ataman! dit alors Maxime. J'ai partagé avec toi, au jour du combat, le gruau et le sel; je suis ton frère et jamais une parole de mensonge n'a dépassé mes lèvres. Eh bien! sache-le! Le grand-ataman vous a trompés, toi et tous les kourenoïs de l'Ukraine. Ce n'est pas pour repousser l'invasion des Suédois que vous fourbissez vos armes, c'est pour les mettre à son service; Mazeppa vous a vendus et c'est contre le père des Mosoovites que la nation cosaque va bientôt marcher!

— On ne peut pas plus tromper un Zaporogue que le faire marcher contre son gré, dit en se levant Skoropaski, rouge de colère. Tu es mon hôte et mon frère, mais si quelque juif damné me tenait ce langage, je lui arracherais la peau du genou jusqu'à la plante des pieds.

— Devant Dieu, prononça Boldouka, j'ai dit la vérité!

— Tu as dit que Mazeppa nous avait vendus! Un Cosaque ne vend pas ses frères!

— Devant moi, le grand-ataman s'est engagé à amener cinquante mille Cosaques au roi de Suède!

— La lame de mon sabre danse dans son fourreau! s'exclama le kourenoï, et le soleil ne disparaîtra pas deux fois derrière les montagnes bleues, avant que j'aie fait rentrer au traître ses promesses dans la gorge, dussé-je mettre le feu aux quatre coins de l'Ukraine!

— Frère, ton conseil est bon. Le jour luira bientôt où tu seras salué grand-ataman, mais il n'est pas venu encore. Laisse Mazeppa se perdre irrémédiablement, et quand il avouera enfin avoir trompé les loyaux Zaporogues, tu te lèveras, et, à la tête des kourenys de ta tribu, tu lui cracheras au visage, tu lui jetteras à la face l'épithète de traître! Ne préviens personne, mais rends-toi populaire et attends!

— Mais le père des Moscovites descend avec confiance vers l'Ukraine. Sa colère sera grande, quand, au lieu d'alliés loyaux, il trouvera la nation en armes, prête à marcher avec les Suédois.

— Sois donc en paix, Skoropaski. Le tsar saura à temps la trahison de Mazeppa. Aie confiance! Je te préviendrai quand le moment sera venu. Je suis avec toi de cœur, mais, pour tous, je resterai fidèle à Mazeppa.

— Un vrai Cosaque parle comme il pense! objecta Skoropaski d'un ton soupçonneux.

— Il est permis de déguiser parfois sa pensée, quand on veut se venger et que le soin de sa vengeance l'exige, répliqua Maxime Boldouka.

— Tu veux te venger de Mazeppa?

— Je veux me venger de quelqu'un qui est plus grand que Mazeppa! Le prince ataman ne sera que l'instrument de ma haine et j'ai songé à toi pour m'aider!

— Frère, je suis à toi! Tu triompheras!

Et en signe de l'alliance qui venait d'être conclue, les deux Cosaques choquèrent une fois encore leurs gobelets d'étain.

Quelques jours après cet entretien, l'armée cosaque, rassemblée dans les plaines de Batourin s'ébranlait et s'acheminait vers les rives de la Desna.

En avant marchait Mazeppa, montant un admirable *argamak* (1) blanc. Dans les plis du front de l'ataman se lisaient de graves soucis. Le pas cadencé de son cheval faisait onduler sur sa poitrine sa longue barbe blanche, et sur son bonnet fourré d'hermine se dressait une aigrette de plumes de héron, insigne de la dignité dont il était revêtu.

Derrière lui caracolaient atamans de courenys, polkovniks et ïesaouls (2); au milieu de ce groupe brillant et chamarré marchaient Skoropaski, sombre, vêtu d'un kountousch (3) noir à brandebourgs d'or, et Boldouka, dont le magnifique costume brodé soie et or attirait tous les regards.

Puis, sans ordre, lance au poing et sabre au côté, des nuées de Cosaques et de Zaporogues, tous équipés uniformément : un sac pendu au pommeau de la selle, un pot de gruau, des cartouches et des entraves pour les chevaux.

(1) Cheval persan.
(2) Lieutenant de polkovniks.
(3) Tunique.

Sous les sabots de leurs montures nerveuses et maigres, un nuage de poussière s'élevait et au loin retentissaient les roulements sourds des chariots pesants, traînant derrière ces masses profondes des vivres et les trésors de Mazeppa, car le grand-ataman avait tenu, dans la prévision d'une attaque du tsar, à ne rien laisser de précieux derrière lui. De temps en temps, une sonnerie éclatante déchirait l'air, à laquelle venait répondre une clameur immense.

Les Cosaques chantaient!

L'armée marcha six jours.

Le sixième jour, elle parvint à quelques verstes de la Desna; Mazeppa ordonna de former un campement.

Boldouka vint trouver Skoropaski :

— Frère, il est temps! Bientôt il ne sera plus possible à Mazeppa de cacher ses projets. Charles XII est de l'autre côté de la rivière; il attend Levenhaupt. Or, ajouta-t-il avec un sourire, Levenhaupt n'arrivera pas et pour cause; le tsar est prévenu et j'ai des raisons de croire que ni les hommes, ni les vivres, ni les munitions qu'apporte ce général ne verront le camp du roi de Suède. Il ne faut pas, en conséquence, que la force cosaque vienne remplacer auprès de Charles XII les régiments qui resteront en route. Est-ce dit?

— C'est dit, frère! Pas un Zaporogue ne servira ton ennemi! C'est de Charles XII que tu veux te venger?

— Oui!

— La Vierge te tienne en garde. Le roi de Suède restera seul, et le soleil n'aura pas deux fois disparu de l'horizon que déjà l'armée cosaque redescendra vers le Sud...

— Sous les ordres du grand-ataman Skoropaski, devenu prince de l'Ukraine!

— Puisse-tu dire vrai, frère, répondit le Cosaque, dont les prunelles étincelèrent.

Cependant une sourde rumeur parcourait les rangs des Cosaques. Le grand-ataman ne s'était jamais expliqué bien clairement au sujet du but de l'expédition. Quelques mots adroitement jetés par Skoropaski avaient semé le doute dans tous les esprits.

— Que désire le grand-ataman ? se demandait-on. S'il veut se liguer avec le père des Moscovites, que ne nous mène-t-il au-devant de lui ? S'il veut au contraire livrer seul bataille à Charles XII, qu'attend-il ? Le roi de Suède est à quelques verstes d'ici. Croit-il donc la force cosaque incapable de se mesurer seule avec les troupes exténuées du roi Charles ?

Et déjà le mot de trahison courait sur toutes les lèvres.

Mazeppa comprit qu'il ne pouvait différer plus longtemps la divulgation de ses plans. Le moment était venu de déterminer brusquement les Cosaques à embrasser cette cause, à laquelle lui-même s'était dévoué. Il comptait sur son ascendant pour y parvenir sans difficulté et il ne pensait rencontrer chez les kourenoïs aucune espèce de résistance.

Sur son ordre, les timbaliers parcoururent le camp, appelant au conseil les chefs des tribus ; et bientôt apparurent de tous côtés, se rendant à la tente de Mazeppa, les kourenoïs et les ïesaouls, portant tous les insignes de leur commandement, savoir : les kourenoïs une massue, les ïesaouls un long bâton.

Le grand-ataman attendait.

Quand il vit tous les chefs réunis autour de lui et derrière eux les masses profondes de Cosaques, que la curiosité avait attirés, il se leva et mit son bonnet.

A ce signe, qui indiquait que Mazeppa allait parler, tous ses auditeurs ôtèrent le leur et demeurèrent tête nue, les yeux baissés, ainsi qu'il était d'usage chaque fois qu'un ancien prenait la parole.

— Seigneurs frères, dit alors le vieillard, quand vous m'avez confié le pouvoir suprême, j'ai juré de

conserver intacts la force et l'honneur cosaques. Dieu nous a créés pour purger sa chrétienté des juifs et des païens qui la déshonorent. Je le prends à témoin que j'ai rempli ma mission et que je vous ai conduits à la victoire assez souvent pour ne pas être accusé d'avoir laissé s'endormir vos courages. Quant à l'honneur, j'estime qu'il consiste dans la liberté et l'indépendance. Or, les atamans qui m'ont précédé, moins confiants dans la valeur des enfants de l'Ukraine, ont demandé la protection du tsar. J'ai résolu, seigneurs frères, d'affranchir ma nation de cette dépendance et de reconquérir la liberté. Le tsar Pierre est trop puissant pour que nous tentions de l'attaquer seuls, mais Charles XII s'avance et l'appui de ses armes victorieuses nous aidera à triompher.

Mazeppa s'arrêta; au lieu des marques d'approbation sur lesquelles il comptait, une certaine agitation se produisit parmi ses auditeurs, puis, tout à coup, la voix de Skoropaski s'éleva :

— Qui nous dit que Charles XII sera utile à la chevalerie cosaque?

— Moi! dit le grand-ataman.

— Ataman, tu as agi légèrement en ne consultant pas le conseil.

— Ne suis-je donc pas le prince! riposta sèchement Mazeppa, et n'ai-je donc pas le droit de commander?

— Non! cria Skoropaski, tu n'as pas le droit de rendre parjure une nation entière! Le père des Moscovites est notre allié, nous avons juré sur notre religion de lui être fidèles. Nous n'avons pas le droit de combattre contre lui. Mes paroles sont-elles justes, seigneurs frères?

— Oui! oui! clamèrent les kourenoïs, qui affectaient de partager les scrupules de Skoropaski, mais qui, au fond, étaient vexés de n'avoir pas été consultés.

Mazeppa pâlit légèrement; il tenta un nouvel effort et voulut tourner la question.

— Pourquoi vivez-vous, kourenoïs? Et pourquoi le Seigneur vous a-t-il créés et mis au monde, si ce n'est pour faire la guerre? Et voilà que vous dites que nous n'en avons pas le droit! Il faut donc à présent que la force cosaque se perde inutilement et que les chevaliers périssent sans avoir fait une bonne œuvre, sans s'être rendus utiles à leur pays, ni à la chrétienté! Dieu et la Sainte-Ecriture ordonnent le contraire!

— Dieu et la Sainte-Ecriture nous ordonnent de battre les païens et non de parjurer notre foi en livrant bataille au père des Moscovites, qui est aussi père des Cosaques! Ton Charles XII viendra-t-il de Suède pour défendre l'Ukraine, quand le tsar Pierre vengera sur nos setchs l'outrage que nous lui faisons en ce jour? Seigneurs frères, que les plus anciens atamans parlent, que la sagesse se fasse entendre par leur bouche, qui de nous deux a bien parlé?

Skoropaski s'était avancé en face de Mazeppa, puis, peu à peu, le cercle s'était fermé, cédant insensiblement à la poussée de la multitude.

Les Cosaques sont de grands enfants, s'enflammant facilement, et l'attitude agressive de Skoropaski venant confirmer les rumeurs de la dernière heure, il s'ensuivit presque aussitôt une inexprimable confusion.

— Skoropaski a raison! Vive Skoropaski! Hurrah pour le père des Moscovites! criait-on de toutes parts.

— Tant que je serai grand-ataman, dit Mazeppa frémissant, j'ordonnerai! Pour vous, j'ai engagé ma foi vis-à-vis du roi de Suède, nous combattrons le tsar! Skoropaski est un traître!

— Un traître! hurla le kourenoï Zaporogue en s'é-

lançant sur le vieillard, tu en as menti par la gorge, fils du diable !

Et Skoropaski tira son sabre.

Mais déjà Boldouka s'était jeté au-devant de l'ataman.

— Respecte le prince de l'Ukraine, frère ! Tant qu'il sera ataman, il doit être sacré pour toi ! ajouta-t-il en appuyant sur ces dernières paroles.

— Boldouka a bien parlé, seigneurs frères ! Mazeppa nous a trahis ! Il a cherché à affaiblir la force cosaque et il est devenu plus faible qu'une femme, je le respecterai donc ! Mais des chevaliers cosaques veulent-ils rester plus longtemps comme un jouet dans les mains d'un enfant ?

— Non ! non ! hurla la foule. Nommons un ataman ! Skoropaski a prononcé une bonne parole ! Allons, timbalier maudit, fais résonner tes timbales ! ·

Mazeppa voulut parler. Au-devant de lui, l'air menaçant, des kourenoïs s'avancèrent.

— Rentre, ataman ! dit Boldouka à voix basse. Ces gens sont ivres ; ils ne savent ce qu'ils font. Demain, ils viendront humblement implorer leur pardon.

— Non ! répliqua Mazeppa en secouant tristement la tête, je suis vieux et mon temps est fini ! Skoropaski veut être ataman. Le soleil de demain me trouvera seul, abandonné de tous, mais qu'ils prennent garde, on n'outrage pas en vain Mazeppa !

Et il rentra dans sa tente.

Alors commença l'étrange cérémonie qui accompagne chez les Cosaques l'élection des atamans.

Une massue, insigne du pouvoir, fut plantée en terre et autour d'elle se tinrent debout les kourenoïs, les mains sur les hanches.

De nouveau s'éleva la voix de Skoropaski.

— Seigneurs frères ! que le plus digne de com-

mander et de conserver intacts la force et l'honneur cosaques soit choisi par vous!

Mille cris retentirent, chaque tribu proclamant le nom du candidat de son choix.

— Fédor Gloukoff!

— Ostap Kaneff!

— Stepan Bordenko!

Mais, de tous les noms prononcés, celui qu'on répétait avec le plus d'insistance, qu'on acclamait le plus violemment, était celui de Skoropaski.

— Skoropaski! Skoropaski! nous voulons Skoropaski!

Des cris, les partisans des divers candidats en vinrent aux coups; les Zaporogues, plus nombreux, eurent le dessus.

Skoropaski était ataman.

Trois des plus vieux kourenoïs s'avancèrent.

— La nation cosaque te choisit pour ataman et pour prince, Skoropaski! Prends cette massue!

— Je ne suis pas digne d'un tel honneur, seigneurs chevaliers!

— Prends! répliquèrent les Cosaques en lui mettant la massue dans la main.

Skoropaski obéit.

La foule poussa une longue acclamation.

Alors chacun des trois kourenoïs prit une poignée de terre humide et frotta la tête du nouveau chef, puis, se prosternant devant lui :

— Salut, ataman! lui dirent-ils, et se tournant vers la multitude :

— Consentez-vous tous?

— Nous consentons!

— Alors l'assemblée est finie!

— L'assemblée est finie!

— Ecoutez donc l'ordre militaire, seigneurs frères!

clama Skoropaski... Que chacun se livre à la joie, et reçoive ce soir double ration d'eau-de-vie poivrée. Demain nous partirons au-devant du père des Moscovites, qui est aussi notre père. Et nous chasserons avec lui le Suédois qui a osé poser son pied impie sur le sol sacré de l'Ukraine!

Une longue acclamation répondit à ces paroles, puis la foule se dispersa et les libations commencèrent. Quand la nuit arriva, les corps des Cosaques ivres-morts jonchaient le camp, tandis que çà et là résonnaient encore les chants de quelques kourenoïs, célébrant l'avènement du nouvel ataman...

. . . . . .

Le lendemain, l'armée entière était à cheval, et ces mêmes chefs qui, quelques jours avant, se pressaient derrière Mazeppa, marchaient maintenant aux côtés de Skoropaski.

La brise faisait flotter enseignes et drapeaux, tandis que les timbaliers faisaient résonner l'air du son de leurs instruments.

Les polks défilèrent, conduits par les ïesaouls, portant leurs lances ornées de queues de cheval, et reprirent tranquillement le chemin du Sud.

Deux régiments de Valaques et d'irréguliers restaient seuls fidèles à Mazeppa.

Debout devant sa tente, soutenu par Maxime Boldouka, qui ne le quittait pas, le vieillard vit, sans mot dire, disparaître à l'horizon ces Cosaques qu'il avait si souvent conduits à la victoire et qui partaient, sans qu'aucun d'eux fût venu seulement lui adresser un dernier adieu!

Quand le bruit sourd des chariots se fut éteint et qu'un nuage vague de poussière lui indiqua seulement la route qu'avaient prise les ingrats, une larme perla à sa paupière :

— J'ai consacré ma vie à ces hommes, murmura-t-il tout bas, ils m'enlèvent l'honneur! Qu'ils soient maudits! Mais, vous au moins, me resterez-vous fidèles?

Boldouka baissa la tête, mais ne répondit rien.

IX

LES PREMIERS SONT LES DERNIERS

Mazeppa ne savait à quel parti s'arrêter.

L'époque fixée pour sa rencontre avec Charles XII approchait et le malheureux ataman se voyait réduit à manquer de parole à un prince que ses promesses seules avaient pu entraîner si loin de la route qu'il s'était primitivement tracée.

Maxime Boldouka vint alors à son aide. Il lui offrit de partir jusqu'au fond de l'Ukraine et de lui ramener tous les hésitants que l'entraînement seul et l'exemple général avaient pu déterminer à suivre Skoropaski.

Mazeppa n'eut garde de refuser et laissa partir le jeune Valaque. Quant à lui, il s'arma de courage, leva le camp, et, à la tête de deux régiments, dont il disposait encore, il franchit la Desna et rejoignit l'armée suédoise.

Charles XII l'attendait depuis quelques semaines

déjà. Il avait eu jusqu'au bout confiance dans la parole de l'ataman ; une si longue absence de nouvelles et l'abandon dans lequel il était resté l'avaient étonné, non découragé. Il en était seulement venu à penser que des circonstances indépendantes de la volonté de son allié avaient pu l'empêcher de tenir sa promesse ; aussi fut-il médiocrement surpris, lorsque Mazeppa paraissant ne lui amena qu'une faible partie des renforts qu'il s'était engagé à lui fournir. Il écouta silencieusement le récit que lui fit le vieux Cosaque de la défection des Zaporogues et il comprit qu'il y allait de l'intérêt et peut-être du salut de son armée de ne rien laisser paraître de la déception qu'il éprouvait. Il affecta donc de traiter quand même l'ataman avec les plus grands égards.

C'est ainsi qu'une fois de plus il réussit à relever le moral de ses troupes. A ses généraux qui lui conseillaient de retourner en Pologne, où il pourrait faire prendre à son armée ses quartiers d'hiver, il répondit gaiement que les Suédois n'avaient pas eu besoin de Cosaques pour battre les Moscovites à Narva, qu'ils sauraient bien encore une fois s'avancer sans eux jusqu'au fond de l'Ukraine et qu'une fois parvenu aux environs de Pultava, il se chargeait, lui, Charles XII, de donner à ses soldats des quartiers d'hiver, comme ils ne sauraient en trouver ni en Saxe, ni dans le royaume de Stanislas Leczinski.

Quelques jours s'écoulèrent et Boldouka reparut.

Il avait rallié deux mille hommes environ : des Polonais, quelques Cosaques et, pour la majeure partie, des Valaques. Il avait poussé jusqu'à Batourin et il en rapportait de tristes nouvelles.

Skoropaski, en rejoignant le tsar, l'avait instruit de la trahison de Mazeppa, et Pierre Ier avait aussitôt confié au meilleur de ses lieutenants, le prince Mentchikov, la mission de venger le crime du prince de l'Ukraine.

A la tête de quelques troupes, Mentchikov avait investi Batourin et s'en était emparé. Cette ville, qui renfermait encore d'importantes réserves destinées à Charles XII, avait été saccagée et réduite en cendres; Mazeppa, déclaré traître, excommunié en grande pompe par l'archevêque de Kiev, condamné et pendu en effigie; les Cosaques soupçonnés d'être restés fidèles à leur ancien chef, livrés au bourreau et roués vifs; et, pour couronner le tout, l'élection de Skoropaski avait été confirmée par le tzar.

A ces nouvelles terrifiantes, Charles XII et Mazeppa frémirent de colère; mais le roi de Suède sentait que maintenant surtout, il allait avoir besoin de toute son autorité. Il refoula encore son émotion au fond de son cœur et continua à affecter la plus profonde indifférence.

Loin de renoncer à ses projets, il se déclara plus que jamais disposé à en poursuivre l'exécution, n'attendant plus, disait-il, pour partir que l'arrivée de Levenhaupt.

La défection de celui-là n'était pas à craindre, il allait apparaître et, avec lui, des moyens de ravitaillement qui feraient aisément oublier la trahison des Cosaques.

Mais, de nouveau, les semaines passaient et Levenhaupt n'arrivait pas!

Au milieu de l'effarement et du découragement universel contre lequel réagissait sans cesse le roi de Suède, Boldouka restait calme, impassible, sans inquiétude comme sans désirs. Il vivait avec Georges Gillenstiern. Souvent tous deux se promenaient, seuls, s'entretenant de la situation critique de l'armée suédoise: ces deux hommes étaient impénétrables.

Le jour même de son retour, Gillenstiern avait pris à part Maxime Boldouka:

— Eh bien?

— Tout va bien! avait répondu le Valaque. Leven-

Haupt ne rejoindra pas Charles XII, ou, s'il le rejoint, ce sera dans les mêmes conditions que Mazeppa.

— Mais il a seize mille hommes ! Il s'avance à marches forcées !

— Ses seize mille hommes ne passeront pas la Desna.

— Qui te l'a dit ?

— Le tsar !

Et Boldouka avait mis un doigt sur ses lèvres.

Dès lors, entre ces jeunes gens qu'un même secret semblait unir, pas une parole n'avait été échangée, qui pût faire douter de leur attachement à la cause suédoise.

Seulement, ils attendaient en silence, comme sûrs de l'avenir.

Levenhaupt parut enfin. Mais la prédiction de Boldouka s'était réalisée. Il arrivait, non avec les seize mille hommes annoncés, mais à la tête de cinq mille soldats à peine, exténués, mourant de faim, blessés pour la plupart.

Pierre Ier, prévenu on ne savait par qui, lui avait à temps barré la route et Levenhaupt n'avait pu forcer le passage qu'après cinq héroïques combats, livrés dans les plaines de Lesno et après avoir laissé derrière lui les cadavres de onze mille Suédois. Il avait perdu chariots, canons et équipages, les vivres et les munitions sur lesquels comptait le roi de Suède, mais il avait fait payer cher au tsar sa victoire, car dix mille Moscovites restaient aussi sur le champ de bataille.

Charles XII ne trouva pas un mot de reproche pour son lieutenant, qui avait combattu en désespéré, luttant contre des forces dix fois supérieures, et il donna l'ordre de lever le camp.

On ne comprend pas comment, dans ces circonstances, ce prince put décider l'armée à passer outre ; on n'en trouve l'explication que dans la ténacité et cette inébranlable confiance qu'il parvenait toujours

quand même à faire passer dans le cœur de ses soldats.

Il donna cet ordre sans avoir pris conseil de personne; la nouvelle d'un échec subi par un de ses lieutenants laissé en Pologne et battu près de Nerva par le général russe Apraxin, les prières réitérées du comte Piper le conjurant, soit de se fortifier dans une ville de l'Ukraine, soit de retourner en Pologne pour y attendre la belle saison et y lever des troupes, ne firent que l'affermir dans sa résolution.

Et cependant on était en plein hiver ; devant lui s'étendait un pays déjà dévasté et naturellement peu fertile; les Suédois étaient presque sans vêtements, sans chaussures ; les chevaux affamés n'en pouvaient plus. N'importe !

— Les vrais soldats ne se plaignent jamais, se bornait à répondre le roi de Suède. Si donc vous êtes de bons soldats, même en l'état où vous vous trouvez, je vous mènerai si loin que vous pourrez à peine recevoir des nouvelles de Suède une fois en trois ans.

Il persista, et dans les premiers jours de janvier 1709, l'armée mettait le pied sur le sol de l'Ukraine.

Depuis de longues années et, au dire même des habitants du pays, on n'avait pas vu d'hiver aussi rigoureux ; au manque de vivres et de vêtements vint s'ajouter le froid, plus terrible encore, et dont les effets désastreux se faisaient cruellement sentir sur des hommes usés par de longs mois de privations.

L'armée puisa dès lors ses seules ressources dans la présence de Mazeppa que sa connaissance des lieux mettait à même de trouver quelques provisions. Le peu d'artillerie qui restait dut être abandonné, faute de chevaux, puis ce furent les derniers équipages. On pouvait suivre la trace des Suédois, à travers ces déserts de glace, car chaque étape était marquée par les cadavres de ces malheureuses victimes du froid et de la faim.

A chaque ville qu'il rencontrait, Piper revenait à la charge et suppliait son maître d'y attendre le retour d'une saison meilleure, mais Charles XII, intraitable, avait juré de ne s'arrêter qu'à Pultava et l'armée se remettait en marche.

Trente mille hommes avaient passé la Desna ; dix-huit mille seulement restaient au conquérant, quand arriva le mois d'avril ; mais, en même temps que les premières chaleurs, un nouvel obstacle vint s'ajouter à tant d'autres.

Pierre Ier, plus prudent que son ennemi, avait fait prendre à ses troupes des quartiers d'hiver, aussitôt après la bataille de Lesno.

Dès que les premiers rayons du soleil, fondant enfin les neiges, eurent rendu praticables les routes de l'Ukraine, il expédia sur le chemin de son adversaire des généraux chargés de retarder sa marche, en le harcelant sans cesse ; les Cosaques de Skoropaski l'aidèrent dans cette besogne.

Dès lors chaque jour fut marqué par une escarmouche.

Dans ces combats, généralement sans importance, l'avantage restait parfois aux Moscovites, mais le plus souvent aux Suédois, qui retrouvaient un peu d'énergie à mesure que le printemps renaissait et qu'ils approchaient du but suprême.

Le tsar avait fait de Pultava un magasin d'approvisionnements et ils comptaient trouver dans les murs de cette ville un ample dédommagement à tant de maux, subis sans murmurer. Ils pensaient même l'emporter sans coup férir, Mazeppa, qui en connaissait les moyens de défense, ayant affirmé qu'elle ne saurait résister à un assaut.

Là encore les attendait une déception amère. Quand, dans le courant de mai 1709, Charles XII commença l'investissement, Mentchikov avait eu le temps déjà de pénétrer dans l'enceinte de Pultava

avec cinq mille hommes aguerris et d'en fortifier les abords.

Le roi de Suède, sans se décourager, ordonna de tracer les premières parallèles, mais il apprit presqu'aussitôt que le tsar s'avançait à la tête de soixante-dix mille Moscovites.

La situation devint plus critique que jamais; l'armée suédoise, qui se trouvait déjà prise entre les rives du Borysthène et celles de la Vorskla, sans aucun moyen de ravitaillement, allait voir sa retraite coupée par l'approche de forces dix fois supérieures en nombre.

Une seconde victoire de Narva était désormais indispensable pour sauver les débris de cette armée jadis invincible, et rendre son prestige au héros suédois.

Charles XII le comprit et commença dès lors à prendre ses dispositions en vue d'une action décisive.

Il débuta par une reconnaissance, qu'il conduisit en personne, le 27 mai, jour anniversaire de sa naissance. Le sort le favorisa d'abord; il rencontra l'avant-garde du tsar, et la refoula avec perte; mais, au moment où il ordonnait la retraite, un coup de carabine, tiré au hasard, vint blesser grièvement au talon ce prince qui avait semblé jusque-là invulnérable.

La nouvelle de cet accident survenu au roi plongea l'armée dans la consternation.

Malgré les souffrances qu'il dut endurer et qu'il supporta avec un courage qui ne se démentit pas un instant, même au cours de l'opération que lui fit subir un habile chirurgien allemand, le roi de Suède ne perdit pas de vue la situation qui lui était faite par le hasard.

Et le tsar s'avançait toujours, enfermant son ennemi dans un cercle de fer, tous les jours plus étroit.

Charles reçut le 7 juillet la nouvelle que Pierre Alexiovitch avait passé la Vorskla, à une lieue de Pultava.

Sentant qu'il n'y avait plus une minute à perdre, il rassembla ses généraux et donna ses ordres.

Il fit partir immédiatement le général Creuts à la tête de cinq mille dragons. Cet officier, après un long détour, hors de la vue des Russes, devait les prendre de flanc, au moment où une première charge de cavalerie, commandée par Mazeppa et le général Slipenbak, aurait jeté le désordre dans leurs rangs.

Charles XII, qui savait combien il était difficile de résister au premier choc des Suédois, comptait sur une panique.

C'est alors qu'il se réservait de faire avancer le gros de son infanterie avec les quatre derniers canons de fer qui lui restaient et de tomber sur les régiments débandés des Moscovites.

Les généraux Horn, Hamilton et de Sparre devaient prendre le commandement de cette infanterie.

Levenhaupt et le prince de Würtemberg furent désignés pour rester aux bagages avec sept mille hommes. Ils ne devaient avancer que sur son ordre et seulement lorsque le tsar aurait envoyé ses réserves pour soutenir son principal corps d'armée.

Ces troupes de renfort devaient se tenir en arrière de Pultava.

Quant à lui, porté sur un brancard et accompagné du feld-maréchal Renschild, et de son aide de camp, le comte Poniatowski, il devait suivre le mouvement général, se réservant de se faire conduire sur le point où il jugerait sa présence indispensable.

Le roi de Suède sut faire passer toute son ardeur dans le cœur de ces braves, qui tous avaient vu Narva. Bientôt l'armée entière, impatiente et fiévreuse, connut le mot d'ordre donné :

— Attaquer, culbuter le tsar ou mourir !

Et chacun se prépara à faire vaillamment son devoir.

A quatre heures du matin, l'action s'engagea. Comme il était convenu, Mazeppa donna le premier.

Monté sur un argamak (1) superbe, il s'élança à fond de train sur les Moscovites, ébranlant après lui une ligne sinueuse de cavaliers, armés de longues carabines qui portaient à six cents pas.

On devinait, à voir cette ardeur farouche, l'homme impatient de venger de sa main ses compagnons, morts par trahison dans les supplices.

Boldouka et Gillenstiern, qui avaient obtenu de l'accompagner, chargaient derrière lui comme de simples Cosaques.

Le choc fut terrible.

Surpris par cette attaque furieuse, les Moscovites un instant déconcertés reculèrent en désordre; ils ne savaient à combien d'ennemis ils avaient affaire.

Le général Creuts survenant à ce moment avec ses cinq mille dragons et prenant les Russes en flanc, c'était peut-être la victoire, car la panique sur laquelle comptait Charles XII se fût peut-être produite, et alors l'infanterie suédoise, paraissant tout à coup, eut déterminé la déroute, mais Creuts s'était égaré!

La cavalerie de Mazeppa, qui comptait sur lui, ne se sentant pas soutenue, commença à faiblir.

Pendant ce temps Mentchikov ralliait à la hâte les régiments débandés qui, honteux d'avoir reculé devant un si petit nombre d'assaillants, revinrent énergiquement à la charge.

L'ataman dut battre en retraite, vivement pressé par Mentchikov.

En ce moment même, l'infanterie suédoise, qui, selon les prévisions de Charles XII, ne devait avoir

(1) Cheval persan.

à combattre qu'un ennemi démoralisé, se trouva en face des carrés moscovites, attendant l'attaque de pied ferme, pendant que soixante-douze canons tonnaient et venaient porter dans ses rangs la dévastation et la mort.

En vain, Charles XII et Renschild se multiplièrent-ils ; la poudre manquait ; les Suédois durent plier.

De son côté, le tsar parcourait le front des troupes, s'exposant comme le dernier de ses soldats, excitant le courage des uns, promettant aux autres des grades et des récompenses.

Le roi de Suède ordonna alors à Renschild de faire avancer les réserves de Levenhaupt et du prince de Wurtemberg ; mais cette ressource suprême lui fut enlevée, les réserves n'existaient plus !

En poursuivant Mazeppa, Mentchikov avait tourné le gros de l'armée suédoise et il s'était bientôt trouvé entre Pultava, sur le front de laquelle combattait Charles XII et les troupes de Levenhaupt, bien inférieures en nombre à celles dont il disposait. Le général russe tailla en pièces ces régiments pris à l'improviste.

En vain Mazeppa, faisant volte-face, tenta-t-il une dernière fois de faire reculer Mentchikov ; les flots de la cavalerie cosaque et valaque se brisèrent devant une muraille de Russes, sans parvenir à l'entamer.

La résistance devenait dès lors impossible et la déroute commença. Le prince de Wurtemberg fut fait prisonnier ; Levenhaupt put s'échapper ; ce fut lui qui, ralliant le plus de troupes qu'il put, commanda la retraite, pendant que Charles XII, accablé de honte et vaincu par la fièvre, fuyait par un autre chemin.

Au milieu de la panique générale, Boldouka et

Gillenstiern se trouvèrent séparés de l'ataman, qu'ils avaient cependant résolu de ne pas quitter.

Pultava est à treize lieues du Borysthène; c'est dans la direction de ce fleuve que les débris de l'armée suédoise se repliaient en désordre, serrés de près, et par la cavalerie de Mentchikov et par l'infanterie, qui avaient anéanti les réserves.

A chaque coin de haie, les fuyards voyaient apparaître un canon de fusil; à chaque pas, des cadavres amoncelés d'hommes et de chevaux venaient barrer la route.

Boldouka et Gillenstiern labouraient à coups d'éperons les flancs de leurs chevaux, qui dévoraient l'espace. En avant, à leurs côtés, derrière eux galopaient cavaliers roumains, dragons suédois, trabans, lanciers polonais, rassemblés sous le coup des mêmes revers et harcelés vigoureusement par l'ennemi.

Tout à coup une halte fit chanceler et tomber devant les deux jeunes gens un cheval dont le cavalier cuirassé et coiffé d'un assez mauvais chapeau rond était blessé au bas de la jambe droite.

Un colonel suédois, également blessé, mais apparemment d'une manière plus grave, puisqu'il perdait tout son sang, se cramponnait à la crinière de son cheval lancé à fond de train derrière l'homme à la cuirasse.

Le cheval mort fit cabrer le cheval vivant et désarçonna le colonel suédois.

— Qu'on donne mon cheval au roi! cria le colonel d'une voix éteinte.

— Vous aussi, colonel! fit le cavalier à la cuirasse, en se dégageant avec peine de ses étriers.

Le cuirassier en chapeau rond, blessé à la jambe, était Charles XII.

L'autre Suédois, tombé pour ne plus se relever, était le colonel Gieta.

Cependant le cheval de ce dernier, effrayé, avait pris le large.

— Boldouka, cria Gillenstiern, donne ton cheval à Sa Majesté! Il est plus frais que le mien!

Boldouka obéit et aida deux trabans à remettre le roi en selle, puis Gillenstiern reçut son ami en croupe.

C'était la seconde fois que l'on remettait à cheval dans sa fuite, ce conquérant qui n'avait pu y monter pendant la bataille. »

Charles XII devait beaucoup souffrir, mais sa face de cire était impassible et ce n'était certes pas sur ses traits qu'on eut pu lire la défaite.

Un peu plus loin, la petite troupe rencontra le comte Poniatowski, qui avait rallié près de cinq cents cavaliers. Alors seulement il fut possible de trouver une voiture, dans laquelle on fit monter le roi de Suède. Il était temps, car, avec toute sa fermeté, il lui devenait impraticable de tenir plus longtemps à cheval. C'est dans ces conditions et sous cette nouvelle escorte que Charles XII put, sans désemparer, parcourir les treize lieues qui séparent Pultava du Borysthène.

Quelques heures avant d'arriver au fleuve et pour donner le temps à l'avant-garde de la petite colonne d'aller préparer des moyens de passage, le roi s'arrêta de nuit dans un petit bois, au risque d'être surpris à tout moment par les détachements de cavalerie russe, qui avaient été lancés dans toutes les directions avec mission de ramener vivants Mazeppa, Charles XII et Poniatowski, en vue d'orner le triomphe du vainqueur.

A peine avait-on fait halte que le grand ataman rejoignit la petite troupe; il n'était suivi que de quelques Cosaques.

Charles demanda ce qu'étaient devenus le comte

Piper, le général Renschild, le prince de Wurtemberg.

— Prisonniers du tsar! répondit l'ataman.

— Prisonniers des Russes! Allons plutôt chez les Turcs! riposta le roi.

Et il reprit sa marche vers le Sud.

On atteignit enfin le Borysthène; par bonheur, on avait pu découvrir quelques barques.

Dans la plus spacieuse on fit entrer le roi de Suède et derrière lui montèrent Poniatowski, Grothusen, le chancelier Mullern, Mazeppa, Boldouka et Gillenstiern, puis des rameurs, en tout quatorze personnes.

L'ataman y fit de plus déposer plusieurs coffres d'argent sauvés on ne sait comment, reste des six millions pillés par les troupes du tsar dans le camp de Charles XII.

Lentement, la barque s'éloigna du rivage; chacun respira. C'était, pour ces hommes, le premier moment de sécurité et de repos depuis la bataille. Tous, courtisans même après la défaite, entouraient le souverain, cherchant à lire dans sa pensée.

Mazeppa, debout, reconnaissable au loin par sa longue barbe blanche, s'occupait seul du passage.

Quant à Boldouka, c'était toujours le même homme aux allures bizarres; mais, sous le masque d'indifférence qu'il appliquait sur son visage en toutes circonstances, on devinait qu'un intérêt secret bien puissant devait dicter la conduite de cet homme, tant il tenait à se mêler, sans en avoir l'air, à tous les événements de la vie de l'ataman et du roi de Suède.

Pour l'instant, nonchalamment étendu à l'avant de la barque dont Charles XII occupait l'arrière, il semblait dormir; pas plus que ses compagnons, il n'avait mangé depuis quarante heures.

Soudain il se leva et, avec une insouciance qui fit le

bonheur du roi de Suède et de ceux qui l'entouraient, tira de sa poche son chibouk.

Les liens de l'étiquette, relâchés en raison de la situation même, pouvaient permettre cette infraction ; mais le sac à tabac de Boldouka était vide.

Le comte Poniatowski tendit en souriant au jeune Valaque une poignée de latakié et de l'amadou.

Boldouka battit le briquet et commença gravement à fumer.

Cependant, à force de rames, on arrivait vers le milieu du fleuve ; le courant, inégal et brusque dans sa course, rendait la tâche des rameurs de plus en plus difficile.

— La barque est bien chargée ! dit avec inquiétude Mazeppa à Poniatowski.

— Il est trop tard pour y remédier, répondit ce dernier, faisons force de rames !

— Courage ! cria Charles XII aux rameurs à bout de force. Je ramerais bien, moi, si je n'étais pas blessé !

Et il montrait son talon enflé et sanglant, enveloppé de linges souillés de boue.

C'était la première fois que le roi s'avouait vaincu par la maladie et la douleur.

Boldouka fumait toujours tranquillement en considérant la plage que la barque venait de quitter.

— Mais nous allons sombrer, dit un rameur à son voisin, il y a trop de monde ici !

Boldouka, sans hésitation comme sans hâte, se leva, secoua les cendres de son chibouk qu'il mit dans sa poche, sauta dans le fleuve et se mit à nager vigoureusement vers le bord opposé.

Aussitôt, la barque subitement allégée prit une allure plus rapide, malgré les courants qui menaçaient de l'entraîner.

— Voilà un homme digne d'être Suédois ! s'écria le roi en désignant le Valaque à l'admiration de

ses compagnons, qui, bouche béante, regardaient le jeune homme, fendant vigoureusement les vagues.

Mais le fleuve était large ; le vent s'éleva tout à coup et personne n'ayant osé renouveler le dévouement de Boldouka, Charles XII dut faire jeter à l'eau un coffre d'argent.

Cependant, Maxime, après avoir courageusement lutté contre les flots, avait enfin atteint la rive. Toujours impassible, il attendit que la barque l'eût rejoint.

Dès qu'elle eut abordé, le roi porté à terre appela le jeune Valaque :

— Maxime Boldouka, deux fois depuis Pultava vous m'avez rendu un service personnel, hier en me cédant votre cheval, aujourd'hui en exposant votre vie pour moi : je vous fais chevalier de l'Epée !

Boldouka s'approcha sans qu'une fibre de son visage tressaillît et il se pencha vers le souverain. Celui-ci, détachant de sa poitrine une croix grecque en forme d'étoile, l'attacha sur celle du jeune homme, à qui il donna l'accolade.

Quand Boldouka se redressa, une fugitive rougeur colorait ses joues et dans ses yeux brillait une lueur. Poniatowski et ensuite les autres officiers de Charles XII s'approchèrent de lui pour le complimenter.

Gillenstiern vint le dernier :

— Je te félicite, frère ! dit-il tout haut, puis à voix basse : — Mais je ne te comprends guère !

— Tu sauras tout... plus tard ! riposta vivement Boldouka, qui craignait d'être observé.

Cependant, une à une, toutes les barques avaient abordé, amenant à peine quelques centaines d'hommes. Des Cosaques de la suite de Mazeppa tentèrent de passer le Borysthène à la nage, mais ceux-là seuls qui entraient dans le lit du fleuve en colonne serrée purent atteindre la rive opposée.

Maintenant, on voyait distinctement de l'autre côté de la rivière les masses noires des Russes conduits par Mentchikov, cernant les débris de l'infanterie suédoise ralliés par Levenhaupt. Quelques coups de feu retentirent, indiquant qu'on tentait encore un dernier effort, puis le silence se fit.

Levenhaupt avait capitulé.

Il n'y avait plus d'armée suédoise.

C'était le 12 juillet. Un soleil de plomb brûlait la campagne et une fièvre intense avait saisi le roi. Ses officiers le couchèrent dans une mauvaise calèche et la petite troupe entra dans le Zaporôjié (1). Les sources étaient taries et pas une ville, pas un hameau, une habitation où ces hommes, qui n'avaient pris à peu près aucun aliment depuis deux jours, pussent trouver quelque nourriture.

Vers le soir, ils rencontrèrent un ruisseau bourbeux où ils purent enfin se désaltérer ; il était temps ; hommes et chevaux tombaient à chaque instant, épuisés de fatigue et de soif.

Si les fugitifs purent retrouver leur chemin au milieu de ce désert et se procurer enfin quelques vivres, ils le durent à Mazeppa. Le vieil ataman, malgré ses quatre-vingts ans, se fit, aidé par Boldouka, le guide et le pourvoyeur de ses compagnons.

C'est grâce à lui que pendant les cinq mortels jours de marche qui les séparaient de l'Hippanis, ces derniers eurent de quoi manger, juste assez, mais toujours à point nommé pour les empêcher de mourir ; c'est ainsi qu'ils atteignirent la frontière turque, toujours harcelés par l'ennemi (car des bandes russes avaient aussi franchi le Borysthène), qui tantôt semblait las de les poursuivre et tantôt reparaissait inopinément, et livrait de nouveaux combats.

(1) Pays des Zaporogues, qui s'étend au delà du Borysthène.

La cavalerie d'avant-garde, lancée à la poursuite des Suédois, se composait surtout de Zaporogues, connus de Mazeppa et qui gagnaient, à traquer leur ancien maître, l'argent de leur solde enlevé par le tsar à Charles XII. Mais ils se battaient mollement; la figure majestueuse de leur ancien chef, toujours le premier dans la lutte, leur faisait l'effet d'un épouvantail.

Le fait est que, lorsque Mazeppa se donnait la peine d'ajuster un Zaporogue, celui-ci mordait infailliblement la poussière.

Une fois, seulement, l'escarmouche faillit prendre les proportions d'une bataille.

Charles XII n'avait plus de fièvre ; il avait recouvré son sang-froid et son énergie, et, grâce à lui, la retraite avait cessé d'être une fuite au hasard. Il donnait des ordres que Mazeppa exécutait fidèlement avec la connaissance que seul il avait de ce sauvage pays.

Un jour que la petite troupe se reposait à la suite d'une longue marche, un cri : les Russes! les Russes! s'éleva de tous côtés.

Boldouka avait déjà sauté à bas du chariot, où il se tenait aux côtés du roi dont il était devenu le favori, et il avait repris un cheval.

Gillenstiern en monta un dont le maître venait de vider les arçons et qui, attaché derrière le véhicule, en broutait tristement la paille.

La fusillade recommença et la colonne dut prendre une allure plus vive, semant le chemin de bagages abandonnés, de blessés et de morts.

Il existait un constraste puissant et singulier entre Mazeppa et Charles XII, réunis maintenant dans une commune infortune. L'ataman, plus robuste, malgré son grand âge, que le jeune roi de trente ans, le soignait comme son fils, lui sacrifiant jusqu'à ses provisions personnelles ; mais le Suédois, farouche et

blessé, tout à ses réflexions et à ses projets, ne daignait pas y prendre garde.

Après six jours de marche, la colonne atteignit la petite ville d'Oczakow, la première de l'empire ottoman. Mais avant d'y laisser pénétrer ces débris de l'armée suédoise, pêle-mêle étrange d'officiers et de cavaliers de toutes les nations, offrant pour ainsi dire le spécimen d'autant de costumes qu'il s'y trouvait d'hommes, les habitants d'Oczakow voulurent avoir un ordre du gouverneur Méhémet-Pacha. La misère donnait aux Suédois l'air de brigands.

Le roi dépêcha Boldouka, à cause de la facilité avec laquelle il parlait l'arabe; le Valaque ne put déterminer le pacha à livrer passage à Charles XII, sans un ordre exprès du sérasquier qui résidait à Bender.

Cependant les Russes continuaient à poursuivre l'illustre fugitif et nul doute que celui-ci ne fût tombé avec ses compagnons au pouvoir du vainqueur, s'ils n'eussent pris de force ce que Méhémet-Pacha mettait tant d'hésitation à leur accorder.

Il y avait une rivière, l'Hippanis, à traverser.

Mazeppa la passa dans une petite nacelle et décida facilement les patrons des barques turques, amarrées à l'autre rive, à gagner une grosse somme en pratiquant l'humanité envers les Suédois.

Mais tandis que tous se jetaient en foule dans ces embarcations, la cavalerie moscovite parut et la moitié de l'escorte du roi tomba au pouvoir de l'ennemi, dont on entendait les cris insultants, pendant qu'à force d'avirons les premières barques gagnaient le rivage ottoman.

Le roi jeta un regard de dépit et de douleur à ses compagnons que l'on chargeait de fers, et il reçut avec humeur les compliments obséquieux d'un aga qui avait quitté Bender, sur l'ordre du sérasquier,

apportant après coup la permission que Charles XII impatienté avait prise.

L'aga et le pacha lui demandèrent pardon de ces retards, mais le roi leur fit une réprimande comme s'il eût parlé à un bourgmestre de Stockholm.

Cependant on dressait pour le héros une tente magnifique; on offrait à lui et à ses compagnons tous les rafraîchissements imaginables et on amenait, pour conduire en pompe à Bender Charles XII et sa suite, autant de chevaux richement caparaçonnés que s'il se fût agi d'un voyage de sultan.

Le roi se méprit sur la portée de ces politesses.

Il crut qu'elles constituaient une exception en faveur de son illustration guerrière, tandis qu'il n'était pas d'ambassadeur que la Porte ne reçût avec le même faste.

Ce manque de clairvoyance n'échappa à personne et la lettre que Charles XII écrivit au sultan acheva de le rendre ridicule aux yeux de quelques-uns de ses partisans étrangers. Le roi demandait une armée à Achmet III, du ton dont il eût commandé un régiment pour un assaut.

A son arrivée à Bender seulement, Charles XII s'aperçut que tant d'égards apparents cachaient mal une servitude dont on s'efforçait de lui dorer les chaines. Le roi de Suède n'était, après tout, pour Achmet, qu'un hôte incommode, un énergumène dont il fallait circonscrire et borner les mouvements, tout en lui rendant beaucoup d'honneurs.

L'entrée des Suédois dans la capitale de la Bessarabie fut solennelle. Le cortège fut reçu par les représentants du Grand Seigneur, qui se confondirent en protestations dérisoires, après qu'il eut défilé entre deux haies de troupes turques.

Tout à coup Boldouka, qui marchait derrière

grand ataman, ayant Gillenstiern à ses côtés, tressaillit et pâlit visiblement, et au même instant, une voix s'éleva du milieu de la foule des seigneurs accourus pour assister aux cérémonies.

— Le prince Héraclius Sherbanesko ! Ici !

Et un personnage au visage fourbe et sinistre, au regard méchant, courut vers le jeune Valaque que ses compagnons, étonnés de l'entendre appeler autrement que Boldouka, regardaient curieusement ; il lui prit les mains, le questionna, l'assurant de son dévouement, dans le cas où son crédit pourrait lui être nécessaire.

Furieux de voir le secret de son incognito publiquement violé, Boldouka répondit peu ou point aux furieuses protestations d'amitié du nouveau venu, et quand ce dernier se fut éloigné :

— Quel est cet homme? demanda Gillenstiern.

— Cet homme est un serpent dont il nous faudra écraser la tête si nous ne voulons pas être piqués ! répliqua Boldouka. Regarde-le bien, Gillenstiern ! Souviens-toi et prends garde ! C'est notre pire ennemi, il se nomme Démétrius Cantémir !

X

ENTRE CHIEN ET LOUP

Tandis que, reclus à Bender, avec les dix-huit cents hommes environ qui avaient réussi à s'échapper par des voies différentes, Charles XII intriguait à la cour du sultan pour obtenir une armée et des subsides, allait deux fois par jour à la mosquée pour intéresser les musulmans en sa faveur et partageait le reste du temps entre le jeu des échecs et la lecture de Corneille, le tsar, opposant la corruption à la corruption, dépensait en consciences de visirs tout l'argent qu'il avait pris dans le camp du roi de Suède.

Maxime Boldouka, ou plutôt Heraclius Sherbanesko, — puisque le prince Cantemir avait malencontreusement rompu son incognito, — assistait à ce duel diplomatique, mais il semblait n'y prêter qu'une médiocre attention.

Au milieu du camp de Bender, de ces tentes sous lesquelles tant d'hommes harassés de fatigues pouvaient enfin dormir, manger à leur appétit et boire à leur soif, se dressait la tente royale ; Boldouka, mal-

gré la faveur dont il jouissait, n'y paraissait que rarement ; il vivait auprès du grand ataman qu'il semblait entourer d'une affection quasi-filiale.

Mazeppa, qui avait dépensé pendant la campagne plus d'énergie et de courage que Charles XII lui-même, Mazeppa, à qui, en somme, le roi de Suède devait la vie, était tombé anéanti, vaincu, à partir du jour où ses alliés avaient enfin rencontré, avec un asile sûr, du pain et des chaussures.

Soutenu par un besoin inextinguible de vengeance, il avait combattu jusqu'au bout, ne sentant pas le poids de ses quatre-vingts ans.

Aujourd'hui que tout s'écroulait autour de lui, qu'il se voyait seul, abandonné, délaissé par Charles XII lui-même, le souvenir de son ancienne gloire et d'une puissance si longtemps exercée lui revenait à l'esprit et il repassait tristement dans sa mémoire les noms des fidèles Cosaques que Pierre Ier avait fait périr dans les supplices les plus atroces.

Boldouka passait souvent des heures en face de ce vieillard morose dont les forces allaient s'affaiblissant de jour en jour.

Lui aussi, il était soucieux et il revoyait tout son passé comme dans un rêve.

Il avait d'abord embrassé la cause de son frère, la cause de Myrrha-Maria et, pour obéir au serment qu'il avait prêté à Prague, sur le tombeau de Wenceslas Ziska, il s'était rendu auprès de Mazeppa, dont il avait pénétré, puis trahi à dessein les projets, la chute de l'ataman devant irrémédiablement entraîner celle de Charles XII.

En somme, lui seul avait fait Pultava et aujourd'hui, en présence du dénouement terrible de cette sanglante tragédie, il se sentait mordu au cœur par le remords !

La haine qu'il portait au roi de Suède était satisfaite, et il avait tenu son serment, mais s'il avait réussi à abattre la puissance de l'orgueilleux conquérant, en

se faisant l'instrument de la vengeance de sa belle-sœur, il avait aussi sacrifié un innocent. Et de jour en jour cette pensée qu'il avait été la cause de la ruine, peut-être de la mort de Mazeppa, cet homme qui lui avait donné sa confiance et qui lui tendait encore la main, lui devenait plus insupportable.

Héraclius Sherbanesko se souvenait enfin qu'il était gentilhomme et il avait honte du rôle odieux qu'il avait joué.

Il avait rempli ses engagements ; la ruine de Charles XII était bien son œuvre ; il pouvait donc désormais retourner à Bukharest, car les autorités de Bendér avaient levé pour les Valaques l'espèce de consigne qui faisait du camp suédois une sorte de parc où les sentinelles turques tenaient poliment enfermés les fugitifs de Pultava. De plus, Gillenstiern, — ou pour mieux dire Georges Paikel, — restait et c'était assez du jeune Suédois, qui ne partageait pas les scrupules de son ami et qui avait ses raisons pour cela, pour surveiller un roi réduit à l'impuissance.

Et cependant Héraclius ne partit point!

En expiation de son passé, il voulait rester quand même pour adoucir au moins par ses consolations l'exil de Mazeppa, exil dont il prévoyait du reste la fin prochaine.

D'ailleurs Cantémir était à Bender et la présence de ce Grec vendu à Pierre Ier pouvait être une menace à l'adresse de l'ataman ; le tsar eût tout sacrifié pour tenir Mazeppa, qu'il voulait « faire empaler ».

Or, sauvegarder Mazeppa, ce serait pour Boldouka comme une sorte de réhabilitation.

Démétrius Cantémir était de plus l'ennemi personnel de la famille Sherbanesko, qui était à la tête du parti national romain ; c'était déjà pour Héraclius une raison suffisante de rester. En même temps qu'il protégerait le grand ataman, il avait des chances pour être utile à son parti en faisant échec au prince grec.

L'indiscrétion commise par ce dernier ne pouvait lui nuire ; le nom de Myrrha-Maria de Patkul était suffisamment voilé par celui de princesse Sherbanesko et personne n'eût eu l'idée de prêter à un membre de cette famille des projets de vengeance contre le roi de Suède.

Quelques jours après son installation à Bender, Charles XII avait reçu un billet laconique, dont il n'avait pu deviner la provenance. En le lisant, son visage s'était rembruni et il avait laissé peser un regard soupçonneux sur les officiers qui l'entouraient, puis, lentement, il avait déchiré la lettre en mille morceaux. Depuis il était sombre, mais personne n'avait pu deviner le sujet de son inquiétude.

Gillenstiern, qui avait assisté à cette petite scène, connaissait — et pour cause — le contenu de cette missive, qui avait eu le pouvoir de faire réfléchir le roi de Suède.

Il vint trouver Héraclius que l'on continuait à appeler Boldouka, et tout en se promenant aux abords du campement réservé à la suite de Mazeppa, il lui raconta que, ne pouvant résister au plaisir de faire savoir à Charles XII que la défaite de Pultava ne devait pas être attribuée au hasard, il avait glissé dans le courrier de ce prince un billet anonyme ainsi conçu.

— Souviens-toi de Jean-Reginold de Patkul, du capitaine Paikel, et du martyr Wenceslas Ziska ! Les » morts se réveillent parfois et sortent de leurs tom- » beaux pour conduire le bras de leurs vengeurs ! » Roi ! la vengeance commence, prends garde à toi ! »

Les deux conjurés s'entretenaient du succès obtenu par cette communication d'outre-tombe, quand une calèche élégante, attelée de quatre chevaux barbes, avec des pallicares, dorés sur toutes les coutures en postillons et trois autres caracolant aux portières, traversa le camp avec fracas et passa tout près d'eux.

Boldouka reconnut le prince Cantémir; il voulut s'éloigner, mais il était déjà trop tard. A sa vue, le Grec avait fait signe à ses postillons d'arrêter.

Il salua le jeune homme d'un air de triomphe.

— Encore ici, cher prince? s'écria-t-il en feignant l'étonnement. Le serasquier vous garderait-il prisonnier? Je serais heureux, dans ce cas, de mettre mon pouvoir à votre disposition et je me fais fort de vous obtenir l'autorisation de retourner chez vous. Ce serait, d'ailleurs, le moins que je pusse faire, ajouta-t-il en souriant faussement, à l'égard, d'un Sherbanesko!

Un instant, Boldouka toisa le Fanariote, cherchant instinctivement à son côté, la poignée de son sabre. De toute l'expédition, il ne s'était senti une seule fois un désir de casser la tête à son semblable. Et Dieu sait cependant s'il avait vu l'ennemi de près!

— Je ne connais, répliqua froidement le Valaque en regardant fixement Cantémir, qu'une seule personne dont la malveillance à mon égard eût pu se traduire par un obstacle à mon retour. Cette personne n'a rien fait contre moi; je suis libre de partir, mais des intérêts graves m'engagent à rester et je reste! Je vous remercie toutefois, ajouta-t-il ironiquement, de votre offre obligeante.

Cantémir se mordit les lèvres mais ne se déconcerta pas; il parla de son admiration pour Charles XII. Quant à Mazeppa, il feignit d'en entendre parler pour la première fois. Il se fit donner quelques détails sur ce personnage singulier, puis il prit congé avec force politesses.

— Mais enfin, demanda Gillenstiern, en regardant s'éloigner le Grec au galop de ses quatre chevaux, quel est donc ce Cantémir?

— Tu ne connais pas notre histoire nationale, dit le jeune Valaque; écoute donc et tu comprendras pourquoi je hais Démétrius Cantémir. Quoique dépendant de la Porte, la Moldo-Valachie a conservé, des siècles

durant, le privilège d'élire ses hospodars. Notre pays a perdu ce droit, ou plutôt, contre toute légalité, le sultan a abusé de son pouvoir pour nous imposer des créatures dévouées à sa politique. Nous devons cette humiliation aux Fanariotes, c'est-à-dire à une classe de Grecs acclimatés à Constantinople dans le quartier du Fanar. Ces étrangers, perfides et cauteleux comme tous ceux de leur nation, descendent des Grecs, qui restèrent dans la capitale de l'empire ottoman, après la prise de cette ville, en 1453. Souples comme des couleuvres, ils parvinrent peu à peu a s'insinuer dans la confiance des grands, puis du sultan lui-même. On les a vus, de simples valets qu'ils étaient, devenir successivement drogmans, interprètes, secrétaires intimes. Un des leurs, Nicosias Panayataki, médecin, jouit à Constantinople d'une puissance incontestée et il a obtenu le titre d'interprète du conseil des ministres ottomans. Depuis que les Fanariotes ont acquis droit de cité, ils n'ont cessé de briguer les honneurs. Ils ont acquis déshonnêtement d'immenses richesses, en volant les princes turcs qui les chargent de gérer leurs biens, ils font servir leur fortune a contenter leur ambition et ils ne reculent devant aucune bassesse. C'est ainsi qu'ils achètent à prix d'or des vizirs, dont ils sont les banquiers, tous les premiers emplois; c'est ainsi qu'ils sont devenus les hospodars de Moldo-Valachie! En vain, un parti national s'est formé. En vain, les boyards des deux principautés ont fait entendre de justes réclamations, il nous a fallu courber le front sous le joug de ces aventuriers! Aujourd'hui, c'est un Fanariote, Nicolas Mavrocordato, qui gouverne les Moldaves! Un Fanariote, Bassaraba, de la famille des Brancovani, qui règne en Valachie! Et ce même parti national, à la tête duquel marchent les Sherbanesko, en est réduit aujourd'hui à agir, à travailler dans l'ombre, tant est pesante la main des

oppresseurs! Telle est la situation de notre pays, mon cher Paikel, mais il est un homme, encore plus à craindre pour sa perfidie que les hospodars officiels. Cet homme, c'est Démétrius Cantémir! Lui aussi, quoique né en Moldavie, est d'origine grecque. Intrigant et fourbe, il est intérieurement travaillé du désir de jouer un premier rôle, quoique ses talents ne lui en assignent qu'un fort secondaire. Sois sûr qu'il arrivera à ses fins, pour le malheur de notre patrie, si toutefois, ajouta Héraclius, un événement qu'on ne saurait prévoir ne vient inopinément trancher le fil de ses jours.... Quoi qu'il en soit, ce Grec a eu le premier une idée assez bonne, j'entends bonne pour un coquin. D'une part, il connaît le penchant des Turcs pour les Fanariotes; d'autre part, il sait que les Roumains sont orgueilleux et qu'ils tiennent, tout en reconnaissant la suzerainelé de la Porte, à rester les maîtres chez eux. Partant de ce principe, il répudie, quand il parle à un Roumain, le titre de Grec dont il se pare quand il s'adresse à un Turc. Pour nous, Moldaves et Valaques, son nom de Cantémir viendrait de Timur-Khan et, à l'entendre, cet illustre faquin descendrait du grand Tartare Timur ou Tamerlan, le conquérant de l'Asie. Il se flatte de nous avoir convaincus, et grâce à cette politique biscornue, il pense être élu et par le parti national, et par la Porte comme Fanariote. Une fois au pouvoir, tu l'avoueras, dans une position admirable pour un fourbe, Cantémir se trouverait ainsi à même de recevoir de toutes mains :

1° — Des Roumains pour maintenir leurs droits et développer leurs intérêts nationaux ;

2° — Des Turcs pour leur asservir peu à peu le pays et le peuple roumains ;

3° — De toute autre nation voisine dont le chef se trouve être le compétiteur naturel des sultans ; or, ce compétiteur naturel des sultans, l'aspirant perpétuel au trône des empereurs d'Orient, c'est le tsar !

Cantémir l'a compris et avant d'avoir gagné son procès auprès du Grand-Seigneur qu'il adule, des boyards roumains qu'il flatte, il s'est fait d'ores et déjà l'ami, que dis-je, l'âme damnée de Pierre Ier. Je le sais, je l'ai vu !

Et comme Gillenstiern faisait un geste de surprise :

— Ne sois point étonné ! Le parti national est fort, il a l'appui des sociétés secrètes de toutes les nations environnantes, et il sait surveiller ses ennemis. Cantémir, cependant, est loin de deviner que nous avons pénétré ses plans, car nous avons compris aussi bien que lui les surprises que nous ménage sa politique. Nous saurons donc les mettre à profit ! La nation moscovite, vois-tu, ne fait que naître, mais le tsar Pierre Alexiovitch aura des successeurs. Eh bien ! autant de tsars, autant d'Attilas plus ou moins déguisés, en marche avec une nouvelle armée de Huns, sur Constantinople. Pétersbourg n'est qu'une bravade contre le pôle, Cantémir est Grec, et il compte sur la religion dans laquelle il est né pour éloigner de ce côté tout soupçon d'intelligence entre lui et les successeurs de Mahomet. La Roumanie est portée d'instinct à entrer dans le mouvement civilisateur de l'Europe occidentale. Cantémir songe à flatter ce penchant et à prendre chez nous l'initiative de ce mouvement, en donnant de l'essor à la culture des sciences et des lettres, et puis alors... si la Porte ne lui taille pas une vice-royauté héréditaire dans les provinces danubiennes, il tournera ses vues vers la Russie et il en obtiendra une couronne de prince pour le prix de la liberté d'une nation. Voilà l'homme ! Nous le connaissons, car nous avons nos espions, mais, lui aussi, a les siens que nous ne connaissons pas. Puisque donc il est à Bender, c'est qu'il machine quelque trame, peut-être même à l'instigation du tsar et contre Mazeppa. Je resterai ! Et je rachèterai ma conduite passée en fai-

sant cette fois, au besoin, à l'ataman, un rempart de mon corps !

— Je t'aiderai, frère ! dit Paikel, qui avait suivi attentivement le long discours d'Héraclius. Cantémir est un homme dangereux ; je te rendrai le dévouement que tu m'as témoigné. Nous surveillerons ton ennemi et peut-être découvrirons-nous les transfuges et les traîtres qui vendent leur pays à ce Grec maudit.

En parlant ainsi, Héraclius et Paikel étaient parvenus au campement de Mazeppa.

Grave et triste, selon son ordinaire, le chibouk aux lèvres, le roi détrôné de l'Ukraine était assis devant sa tente, sur une chaise de bois grossier.

Un magnifique cheval tartare, échappé on ne sait comment, au désastre de Pultava, mangeait du pain dans la main ouverte de son maître et demeurait là sans être attaché, fouettant de sa queue ses flancs lustrés, mais encore meurtris à l'endroit des éperons.

A l'approche des nouveaux venus, le visage de Mazeppa s'éclaira ; il congédia d'un geste l'animal qui s'éloigna en gambadant.

— En voici une pour chacun de vous ! dit-il ensuite en désignant aux deux jeunes gens des chaises placées à quelques pas de la sienne. Meubles rares chez les Turcs ! Meilleurs que leurs coussins, n'est-ce pas ?

Boldonka et Gillenstiern sourirent et prirent place à côté de l'ataman.

Mazeppa fit servir du vin de Chypre sur une petite table. Il était presque gai ce jour-là et semblait rajeunir en s'entretenant avec ces deux hommes, qui, à eux deux, n'avaient pas son âge.

Il parla de son passé et ses discours étaient un mélange singulier de sensibilité vraie et d'emphase orientale, mitigé par un reste de cette ostentation polonaise dont il n'avait jamais pu se défaire complètement. Néanmoins, il y avait dans tous ses récits

un fonds de bonhomie et une ardeur de sentiment, qui éclataient en phrases plus sobres, plus courtes, dont la profondeur presque mystique étonnait et saisissait.

Quand, une heure plus tard, il eût pris congé de ses visiteurs, Boldouka dit à Gillenstiern :

— Le grand ataman ne se doute pas des dangers qu'il peut courir, qu'il court peut-être à l'heure qu'il est. Il est dans une situation d'esprit plus calme et je juge inutile de l'aller attrister par des pressentiments qui peut-être n'ont rien de fondé. Néanmoins, mon devoir m'ordonne de prendre pour lui des mesures qui le mettent à l'abri de toute surprise. Nous sommes ici en Turquie, sur un territoire neutre ; je vais à Bender, je verrai le séraskier que je mettrai en garde contre les démarches qui pourraient être tentées. Peut-être resterai-je absent quelques jours. Souviens-toi de nos conventions et veille sur l'ataman comme moi-même.

Boldouka partit en effet pour Bender et, de ce jour, Gillenstiern se constitua en son lieu et place le gardien du vieillard.

Dès le lendemain, et comme si ce fait n'eût attendu pour se produire que le départ du jeune Valaque, un inconnu se présenta, à la tombée de la nuit, au campement de Mazeppa. Il voulait voir l'ataman, ce fut Gillenstiern qui le reçut.

C'était un homme de haute taille, assez âgé, au profil anguleux, au regard légèrement oblique. A sa parole brève et sous une certaine raideur martiale, qui tenait plus cependant de l'aventurier que du gentilhomme, on sentait le grand seigneur ; par un contraste étrange, on était en même temps attiré par un air de franchise, qui éclatait dans les paroles de l'étranger et prévenu par une sorte de désinvolture cavalière, qui sentait son spadassin.

— Vous êtes au prince Mazeppa? demanda l'inconnu à Gillenstiern, qui se tenait sur ses gardes.

— Oui, monsieur.

— Alors vous devez être disposé à lui rendre un important service ?

— Certainement !

— Vous savez sans doute que le tsar a tout employé auprès du vizir, pour obtenir l'extradition de votre maître ?

— J'en ai vaguement ouï parler ! riposta Gillenstiern, qui ne savait rien et qui reconnut à cette phrase combien étaient fondés les pressentiments de Boldouka.

— Le sultan, reprit l'inconnu, a rejeté cette proposition, mais il est rare que le tsar se tienne pour battu ; il a résolu, dit-on, de passer outre... Mazeppa n'est plus en sûreté dans le camp de Charles XII !

— De qui tenez-vous ces renseignements ?

— Je vous ai dit, monsieur, ce que je pouvais vous dire. Vous comprenez que le soin de ma propre sûreté m'engage à borner là ma confidence et exige de vous le serment de n'en point nommer l'auteur.

— Une semblable démarche vous honore trop, monsieur, pour que je ne l'apprécie pas à sa valeur et que je ne vous donne point la parole que vous me demandez, mais encore pour cela faudrait-il que je connusse votre nom et les motifs particuliers qui vous engagent à vous intéresser au prince Mazeppa.

— Je suis le comte Lembergi, de Bukharest, répliqua l'étranger. J'ai passé ma jeunesse en Ukraine, au milieu des Cosaques, et quoique je ne sois pas connu personnellement du prince Mazeppa, j'ai servi sous ses ordres. Vous devez comprendre, monsieur, vous qui êtes à lui, que c'est là pour moi un motif suffisant de m'intéresser à sa cause. Faites-lui donc part de ma confidence, et dites-lui que le soin de sa sûreté exige son départ immédiat. J'ai un ami qui possède à Bender un asile sûr. Cet ami met à la disposition du

grand ataman et sa maison et ses gens. Je reviendrai demain chercher les ordres du prince.

Et le comte Lembergi, s'inclinant, prit congé de son interlocuteur.

Gillenstiern était ébranlé ; il craignait un piège ; mais, d'autre part, si Mazeppa était réellement en danger, quel remords ne se préparait-il pas pour l'avenir, en ne tenant pas compte de l'avis officieux qu'il venait de recevoir.

Tout bien considéré, il en arriva à penser que si Lembergi était véritablement un ennemi, il se fût bien gardé de faire connaître aux amis de l'ataman les projets du tsar à l'endroit de Mazeppa. Et puis, la qualité de cet étranger qui était de Bukharest et qui portait, comme Sherbanesko, un nom slave, le rassura un peu.

Il entra dans la tente de Mazeppa et trouva l'ataman au lit, l'œil grand ouvert.

Il lui raconta ce que le tsar tramait contre lui.

Celui-ci écouta avec une indifférence triste.

— Bah ! répondit-il, un peu plus tôt, un peu plus tard !

— Mais enfin, avez-vous renoncé à venger vos amis roués vifs par ce barbare? N'êtes-vous plus Mazeppa ?

— Je suis un vieillard, je suis au lit, je souffre et je ne veux pas me lever. D'ailleurs, pourquoi faire ? Ce n'est pas pour cette nuit ?

— Que sait-on ? si le danger n'était pas pressant, cet avis officieux n'aurait pas été donné à pareille heure.

— Mais qui t'a donné cet avis ?

— J'ai promis sous serment de ne pas le révéler.

Mazeppa rêva un moment.

— Sais-tu, dit-il enfin, que ton donneur d'avis m'a tout l'air de m'attendre à la porte du camp pour me faire subir le traitement dont il me menace. C'est un moyen de me faire sortir d'ici à une heure où tous les

chats sont gris !... Non, Gillenstiern, je ne bouge pas! Au diable le tsar et tous ses espions !

— Bien, répliqua le jeune homme, comme vous voudrez, seigneur ! Moi, je couche ici, en travers de votre porte, la main sur mes pistolets. Ils me passeront sur le corps avant d'arriver jusqu'à vous.

— Allons ! reprit l'ataman, moitié grondant, moitié souriant, il faut faire ce que les femmes et les enfants veulent, c'est le seul moyen d'avoir la paix.

Il se leva, s'habilla et se rendit auprès de Charles XII pour se concerter avec lui.

Le roi jouait aux échecs. Il fit peu d'attention à ce que lui disait le vieillard et se contenta de lui répondre, sans seulement lever les yeux sur lui :

— On n'oserait !

Mazeppa se sentit blessé de cette indifférence. Il n'avait jamais tremblé de sa vie et sa démarche lui donnait l'air d'un poltron, à cause de la façon dédaigneuse et presque insultante dont elle était accueillie.

Il revint en jurant comme un possédé contre « ce manant de roi de Suède. »

— Mais enfin, lui dit Gillenstiern, que comptez-vous faire ?

— Rien !

— Eh bien ! moi, je vais prévenir quelques amis de se trouver prêts au premier signal !

— Non !

— En tout cas, je reste ici.

— Retourne auprès du roi de Suède, répondit-il sèchement, et laisse-moi me mêler de ce qui me regarde.

A son tour, Gillenstiern fut blessé et attristé de cette réponse de l'ataman ; néanmoins, il persista dans son dessein et passa la nuit dans la tente voisine de celle de Mazeppa.

Cette nuit s'écoula sans incidents.

Selon sa promesse, le lendemain à midi et demi, le comte Lembergi reparut. Il insista cette fois pour voir l'ataman. Ce dernier dormait encore et Gillenstiern s'y opposa.

— Il n'y a pas un instant à perdre, dit alors Lembergi. L'ataman court de graves dangers et je commets une imprudence en essayant encore de le sauver, mais demain peut-être il serait trop tard !

— Mais à qui appartient cette maison si sûre que vous lui offrez à Bender ?

— Au prince moldave Démétrius Cantémir !

Gillenstiern eut un haut-le-corps et les pressentiments de Boldouka lui revinrent à la mémoire.

— Cette recommandation suffit, monsieur le comte ! répliqua-t-il aussitôt avec hauteur. Quoi qu'il puisse arriver, le prince Mazeppa ne quittera pas son campement.

— Vous vous faites l'écho, Monsieur, des bruits injustes que les ennemis du prince Cantémir cherchent à faire courir sur lui. Les Cantémirs sont Moldaves... autant que les Lembergi ! J'appartiens au parti national de Moldo-Valachie. Le prince Héraclius Sherbanesko a servi dans les mêmes rangs que vous ; je sais, ajouta-t-il en appuyant sur les mots, qu'il n'est point ici, mais si j'avais eu l'honneur de le rencontrer, nul doute qu'il ne se fût porté garant de ma loyauté ; et moi, je réponds de Cantémir ! Hésiterez-vous encore, Monsieur ?

— Le prince Mazeppa ne consentira jamais à quitter sa tente, fût-ce pour se retirer sous le toit de l'hospodar de Valachie ! répondit Gillenstiern inébranlable. Il est donc bien inutile d'insister.

— Le prince Cantémir aura remplacé, avant un an, l'hospodar Nicolas, de Moldavie, mais, n'importe, je me retire, sachez seulement que s'arrêter à des considérations de cette nature quand il s'agit de conjurer

un aussi grave danger, constitue de votre part une véritable trahison !

Et, sans attendre que Gillenstiern eut relevé ces paroles, Lembergi lui tourna le dos, sauta à cheval et s'éloigna au galop.

Le jeune Suédois était perplexe ; d'un côté, il était persuadé que la démarche réitérée de Lembergi cachait une embûche. D'un autre côté, il ne pouvait révoquer en doute l'existence d'un complot contre l'ataman.

Il prit donc la résolution de retourner auprès de Mazeppa et de lui faire part de ce nouvel incident. Il le trouva encore couché et fort abattu.

Le géant de l'Ukraine était vaincu.

Toute la nuit, il avait souffert et, à son air résigné, on comprenait que ce vieillard avait conscience qu'il livrait son dernier combat.

Dans cet état, il ne pouvait donc être question pour lui de quitter sa tente.

Néanmoins, dès le premier moment où Gillenstiern se trouva seul avec lui, il lui reparla du complot qui se tramait dans l'ombre pour l'enlever, du danger qu'il y aurait à rester au camp, puisque, paraissait-il, c'était du camp même que le coup de main devait partir.

— *On n'oserait !* répliqua l'ataman avec amertume, en faisant allusion à la réponse du roi de Suède. Et ma foi, ajouta-t-il, si les gueux dont il s'agit viennent ici me tordre le col, j'irai m'en plaindre ensuite à Charles XII ! Je ne serais même pas fâché que ce malheur arrivât, pour l'humilier. Si je l'avais laissé courir seul à travers champs, avec son génie pour toutes ressources, en disant des Russes qui le traquaient comme un sanglier et qui le tenaient déjà au bout de leurs carabines : *On n'oserait !...* Mais il suffit ! Charles XII est sauvé, Mazeppa n'est plus bon à rien !

La journée se passa assez calme.

A peine le soleil était-il couché que le bruit d'une calèche se fit entendre.

La voiture s'arrêta ; quelqu'un souleva la portière de la tente de l'ataman et parut sur le seuil.

C'était le prince Démétrius Cantémir.

Gillenstiern voulut barrer le passage, mais un geste du vieux Cosaque l'arrêta.

Cantémir s'approcha.

Le visage émacié de Mazeppa avait pris une étrange expression de dédain et de mépris.

Sans se déconcerter, le Fanariote déclina ses noms et qualités. Il avait appris de quels dangers était menacé l'ataman et, dans son admiration pour un guerrier tel que lui, il venait lui offrir sa maison et ses gens, à Bukharest. Là, au moins, il trouverait un asile sûr.

Mazeppa écouta patiemment les protestations hypocrites du Grec, puis :

— Quelle somme avez-vous donc reçue du tsar Pierre pour me convaincre ?

Cantémir blémit sous l'injure, mais il affecta de n'en point paraître touché et il reprit en sous-œuvre le chapitre des considérations déjà développées par Lembergi.

Tout ceci avait lieu en l'absence du médecin de Mazepppa, qui attendait dehors la fin de ce pourparler mystérieux et interminable.

Cantémir alla jusqu'à proposer à Mazeppa de lui donner des vêtements et de prendre sa place dans son lit afin de tromper l'attention publique.

L'ataman donnait des signes d'impatience et de dégoût, mais ne répondait plus que par monosyllabes.

Tout à coup, et comme pour en finir avec ce fourbe, il appela le docteur d'une voix altérée. Celui-ci rentra

précipitamment, non moins frappé que les assistants de cette altération.

— Docteur, lui dit le vieillard, tâte-moi le pouls, prends la lampe et regarde-moi bien. Trouves-tu que j'aie l'air d'un homme qui peut se lever?

Le médecin obéit en silence, puis secoua tristement la tête.

L'œil de Mazeppa était vague et terne; ses traits profondément creusés par la souffrance.

— Eh bien! reprit-il, docteur, tu ne réponds pas? Tu n'oses pas répondre!... Ah! mon Dieu! s'écria-t-il tout à coup en se dressant sur son séant, hagard, ce maudit cheval ne s'arrêtera donc jamais! Depuis soixante ans qu'il court comme un éclair, à travers le monde... poursuivi par les loups affamés... traversant les fleuves à la nage... déchirant mon corps aux épines, et me heurtant la tête aux troncs d'arbres et aux rochers... Et, toujours en avant!... Toujours en avant !... ! Ha !...

Le vieillard délirait; il retomba épuisé, si faible que sa voix avait pris le timbre d'un enfant qui sanglote.

Le médecin murmura :

— Il a si horriblement souffert depuis douze heures! Si l'on cherchait un prêtre?....

A ce moment, Mazeppa fit un brusque mouvement; il se raidit contre l'accablement de la douleur et écarta d'un geste rude les spectateurs, saisis d'une religieuse émotion devant cette agonie terrible et sublime à la fois.

Il se leva et voulut s'habiller.

Cantémir couvait le vieillard d'un regard étrange.

— Je veux bien mourir, dit tout à coup l'ataman. mais je veux mourir debout !...

Et hanté par cette idée fixe, il s'acharnait à vouloir boucler son ceinturon de cuir.

Personne n'osa s'opposer à cette fantaisie du moribond.

Au même instant, quelqu'un entra en courant sous la tente. Maxime Boldouka parut.

— Vous ici! gronda-t-il en rencontrant le regard de Cantémir, qui recula.

— Oui, prince, hasarda le Grec en grimaçant un sourire. Je venais vous aider à tirer des griffes moscovites le prince de l'Ukraine...

— Eh bien! moi, je viens dire à Mazeppa que des hommes apostés par vous, prince Cantémir, pour le lier à la porte du camp et le conduire sous escorte à la frontière, sont prêts à exécuter cette belle œuvre et à le livrer vivant au tsar. Mais les traîtres ont trahi leur chef... Je sais tout et... me voilà!

En parlant ainsi, le prince Sherbanesko armait un pistolet, mais le bruit d'un corps qui tombe fit retourner la tête à tout le monde.

Cantémir venait de s'évanouir.

Héraclius eut un geste de dégoût et de colère :

— Comprends-tu, frère, dit-il à Gillenstiern, pourquoi je t'avais recommandé de veiller.

Il poussa du pied la tête de Cantémir et s'approcha de Mazeppa.

L'ataman était appuyé, les jambes tendues contre le chevet de son lit; il était parvenu à boucler son ceinturon, mais ses bras étaient pendants, ses yeux demi-clos : sa tête s'inclinait sur sa poitrine ; son pouls ne battait plus ; ses mains étaient froides.

Mazeppa était debout, mort.

. . . . . .

Le médecin et quelques Suédois posèrent avec respect le cadavre du héros sur son lit de camp, — son lit de parade.

On constitua une garde d'honneur et tous les spectateurs de cette terrible scène sortirent de la tente.

Cantémir gisait toujours évanoui.

Héraclius Sherbanesko regarda un instant le misé-

rable, étendu sans connaissance, plus pâle que le mort aux pieds duquel il était couché. Il avait pris son pistolet par le canon et il essaya le poids de la crosse d'ébène sur sa main gauche.

— Je casserais volontiers la tête de ce maudit Grec ! dit-il, mais il est si lâche ! Il faut laisser cela aux gens de son espèce. Je le retrouverai du reste assez tôt. Viens, Gillenstiern !

Tous deux se rendirent auprès de Charles XII, à qui ils apprirent la fatale nouvelle.

— Ah ! fit le roi de Suède. Tant pis ! C'était un serviteur dévoué !

Et ce fut toute l'oraison funèbre de Mazeppa.

Sherbanesko, indigné, se retirait quand Charles XII le rappela :

— Vous étiez à Mazeppa, lui dit-il. Mazeppa est mort ; je vous garde ! J'ai justement besoin d'un homme sûr, connaissant bien la langue et les mœurs turques, pour accompagner Poniatowski à Constantinople. C'est dit, je compte sur vous !

Et avant que Sherbanesko eut le temps de répondre, le roi de Suède, tournant le dos, s'était éloigné.

— Cet homme est à cravacher ! fit le jeune Valaque, j'ai fini mon rôle ici, je n'irai pas à Constantinople !

— Tu iras ! dit Gillenstiern, Myrrha-Maria et moi, nous avons notre père à venger ! Toi tu as Mazeppa ! Ce roi, sous le masque indifférent qu'il colle à son visage, cache une colère, un désespoir, qui sont notre œuvre. Il souffre ! Pour venger son orgueil, il est capable de tout ! Il ne faut pas que les intrigues de Poniatowski puissent arracher aux Turcs de l'argent et des troupes. Va donc ! Toi là-bas, moi ici, Charles XII est à nous pour longtemps... ou plutôt, ajouta-t-il, avec un sourire sombre, il sera à nous jusqu'au jour où nous trouverons que nous l'avons

assez torturé et où nous daignerons mettre fin à son supplice.

— J'irai ! répliqua simplement Sherbanesko.

— Et maintenant, pour finir, reprit Gillenstiern, connais-tu un comte Lembergi ?

— Oui, c'est un habitué de l'hôtel Sherbanesko à Bukharest, un membre actif de notre parti national.

— C'est un traître, un suppôt de Cantémir !

Et le jeune Suédois raconta ce qu'il savait au sujet de Lambergi.

Et le lendemain, tandis que Maxime Boldouka prenait avec le comte Stanislas Poniatowski ses dernières dispositions, en vue de son voyage à Constantinople, un courrier partait pour Bukharest, avec une dépêche contenant en substance ce simple avertissement :

— Prenez garde à Lembergi.

XI

OU LEMBERGI TROUVE LA RÉCOMPENSE DE SES BONS ET LOYAUX SERVICES

Constantin Sherbanesko et sa femme habitaient à Bucharest, sur les bords de la Dumbovitza, un merveilleux palais.

La famille du prince, une des plus anciennes de Valachie, jouissait dans la principauté d'une influence considérable et bien souvent les hospodars Fanariotes, imposés par la Porte, avaient dû compter avec elle.

Tandis qu'Héraclius, obéissant à son humeur aventureuse et à son amour pour les grands coups d'épée, guerroyait un peu partout, Constantin, l'aîné, n'avait jamais quitté sa ville natale.

Il était le chef d'une société secrète qui comptait dans son sein tous les mécontents de la Moldo-Valachie, tous les gentilshommes patriotes, impatients du joug des Fanariotes.

Aussi généreux et hospitalier qu'il était grave, s'il s'agissait d'affaires sérieuses, sa maison restait toujours ouverte à ses amis et les fêtes qu'il donnait

déguisaient le plus souvent des réunions qui n'avaient rien moins que le plaisir pour objet.

Au retour du voyage qu'il avait entrepris et au cours duquel il avait assuré à son parti l'appui des sociétés secrètes des pays voisins, il avait, après quelques mois passés dans la retraite, en raison des deuils récents de Myrrha-Maria, rouvert les portes de son palais.

Myrrha-Maria Sherbanesko en fit les honneurs avec une grâce parfaite et du premier coup conquit l'estime et la sympathie de toute la noblesse de la province.

Au nombre des personnages reçus à l'hôtel du prince, on comptait le comte Lembergi, et sa présence au palais était un étonnement pour certains habitués.

Sans âge apparent, ni origine bien connue, opulent sans fortune, spirituel sans gaîté, Lembergi était de ces gens dont on ne prend pas volontiers la main froide, quoiqu'ils se donnent pour amis de tout le monde et qu'ils vous la tendent avec une effusion factice, à tout propos, de ces entreprenants enfin ou de ces déclassés, comme beaucoup de ceux qui fomentent des rêves d'ambition politique.

Il affectait, ainsi que quelques-uns de ses pareils, un patriotisme outré et passait pour être généralement sans préjugés, mais on le tolérait justement pour ce motif, car Constantin était un personnage politique, et son parti pouvait être intéressé à avoir, sous la main, à un moment donné, ce qu'on appelle un homme à tout faire.

Les sommes folles qu'on jouait et qu'on perdait souvent chez le prince étaient d'ailleurs un appât pour des gens de cette espèce.

On était cependant à peu près rassuré en songeant que, jusqu'ici, on n'avait jamais eu à reprocher à Lembergi, malgré sa réputation un peu équivoque, une action notoirement déshonnête, et que, si le

prince Constantin était connu pour la façon magnifique dont il traitait ses amis, il l'était aussi pour sa délicatesse chatouilleuse à l'endroit du point d'honneur.

Il avait même acquis, à armes courtoises, un peu trop de célébrité. Ce dernier point, toutefois, ne saurait constituer une exception en faveur de l'aîné des Sherbanesko, car il est généralement commun à tout bon Roumain, le fatalisme oriental auquel ils inclinent tous leur faisant un devoir du mépris des dangers.

Quoi qu'il en soit, pour cette raison, ou pour tout autre motif, on voyait assez rarement le comte Lembergi au palais Sherbanesko. Il était toujours là cependant chaque fois que l'on traitait ou que l'on discutait une question pouvant intéresser le parti.

Du fond de leur palais, plus d'une année durant, Constantin et Myrrha-Maria suivirent, avec un intérêt que l'on comprendra, les péripéties de ce grand drame préparé par eux, dont Charles XII, Mazeppa, Héraclius et Paikel étaient les acteurs.

Quand le rideau tomba, à Pultava, sur le dernier acte de cette sanglante tragédie, quand arriva à Bukharest la nouvelle de l'anéantissement des troupes suédoises et de l'humiliation de leur roi, Myrrha-Maria, dans l'excès de sa joie, oublia pour la première fois le supplice de son père et la mort de son aïeul. Elle ne pensait plus qu'au serment qu'elle avait prêté et qu'elle commençait à tenir, car c'était sa main, sa main de femme qui avait frappé le conquérant, qui l'avait terrassé ! Elle aurait voulu se trouver en face de lui, et lui jeter de nouveau un défi, car maintenant qu'il était à terre, il ne fallait pas qu'il pût se relever. Il fallait le tenir enfermé, dans cette cage de Bender, prête à l'écraser, pour peu que la fortune parût vouloir lui sourire.

Aussi comme elle lisait et relisait avec délices les correspondances de Paikel et d'Héraclius, qui l'instrui-

raient de tous les faits qu'elle pouvait avoir intérêt à connaître.

Elle savourait sa vengeance peu à peu, s'intéressant aux moindres détails.

Un autre sentiment que la haine avait cependant pris naissance dans son cœur, celui d'une reconnaissance sans bornes pour Héraclius, son beau-frère, qui, par affection pour elle, n'avait pas hésité un instant à risquer sa vie et aussi son honneur.

Parfois le jeune gentilhomme s'en plaignait, au cours de ses longues lettres; alors elle se souvenait des leçons de son grand-père et elle lui démontrait que, bien loin d'avoir forfait, il avait accompli une œuvre agréable au Seigneur, en se faisant l'instrument de la justice divine.

Tous ces arguments ne parvenaient pas à vaincre les scrupules d'Héraclius, qui pensait, avec juste raison, qu'il n'est jamais permis de sacrifier un innocent, même quand il s'agit de châtier un coupable, mais, s'ils étaient exprimés de temps en temps, ces scrupules, quoique sincères, duraient peu chez le cadet des Sherbanesko; son amour des aventures l'emportait et, les conseils de Paikel aidant, il continuait de plus belle la guerre sourde déclarée au roi de Suède.

Il éprouva néanmoins comme un soulagement, quand, après la mort de Mazeppa, il fut décidé qu'il accompagnerait à Constantinople le prince Stanislas Poniatowski.

Trahir de loin, ce n'était plus trahir.

Constantin et Myrrha-Maria avaient bien reçu son avertissement concernant Lembergi, mais ce dernier, retenu sans doute par des soins importants, n'avait pas paru depuis longtemps au palais Sherbanesko; on se borna à prendre note de cette communication pour la mettre à profit quand il ferait de nouveau son apparition à Bukharest.

Des mois s'écoulèrent sans qu'aucun événement important vînt changer la face des choses.

Dans le courant de juin 1711, trois graves nouvelles parvinrent à la fois à Constantin Sherbanesko de trois points différents.

Nicolas Mavrocordato, hospodar de Valachie, était déposé et remplacé par Démétrius Cantémir. L'avènement d'un pareil homme était de mauvais augure pour le succès de l'entreprise des conjurés.

Paikel écrivait de Bender que Charles XII avait reçu de Suède les dépêches les plus rassurantes. On s'occupait de lever des troupes, et une armée à peine aguerrie, sous les ordres du général Steinbock, avait taillé en pièces à Helsinbourg les Danois, qui avaient débarqué sur les côtes de Scanie; de plus, et ce qui était bien plus grave, le roi de Suède répétait à tout venant que, sur ses instances, le Grand Seigneur s'était enfin décidé à attaquer le tsar.

En même temps et comme pour confirmer les paroles du monarque, Héraclius Sherbanesko faisait savoir qu'à Constantinople, à force d'intrigues, de stratagèmes et d'artifices de toutes sortes, Stanislas Poniatowski était enfin parvenu à faire déposer le grand vizir Numan Couprougli, le seul important personnage qui fît obstacle à ses projets. Le roi de Suède avait pour lui la sultane Validé, le rislaraga chef des eunuques noirs et l'aga des janissaires; Tolstoï, l'ambassadeur de Russie, avait été arrêté et emprisonné au château des Sept-Tours, et le nouveau vizir Baltagi-Méhémet était chargé d'assembler une armée de plus de deux cent mille hommes pour combattre les Moscovites. A cette armée déjà formidable devait se joindre le khan des Tartares de Crimée, à la tête de quarante mille soldats.

Dans ces graves conjonctures, Constantin Sherba-

nesko ne vit qu'un moyen, sinon de conjurer l'orage, du moins d'en atténuer les résultats, qui menaçaient de rétablir les affaires de Charles XII.

Par un providentiel hasard, l'homme le plus puissant à Constantinople, celui dont l'influence incontestée devait prévaloir en dépit de toutes les intrigues de Poniatowski, était Coumourgi-Ali-Pacha, selictar-aga, porte-épée de la couronne, — et favori du grand seigneur.

Or, la famille Sherbanesko possédait une immense étendue de terres, dans les environs d'Andrinople, et, sur ces terres, Coumourgi était né, esclave, d'un père charbonnier.

Le sultan Achmet II l'avait rencontré là tout enfant, et, frappé par son extrême beauté, il l'avait fait conduire dans son palais.

Plus tard, Coumourgi était devenu le favori d'Achmet III, qui l'avait nommé selictar-aga; son extrême jeunesse l'empêchait d'être grand-vizir, mais la puissance de ce jeune homme était déjà telle que rien ne se faisait à la Porte sans son ordre ou tout au moins son assentiment.

Il avait renversé déjà les visirs Chourlouli et Numan Couprougli et c'est à lui que Baltagi-Méhémet, ministre pour la deuxième fois, devait sa seconde élévation.

Si la guerre avec le tsar était décidée, c'est qu'il l'avait permis de concert avec la sultane Validé et les grands officiers de la Porte et pour des motifs assurément tout politiques, car Coumourgi ne pouvait être suspect d'amitié pour Charles XII, qu'il haïssait d'instinct.

Son appui pouvait donc être utile aux ennemis de ce prince.

Constantin Sherbanesko fit toutes ces réflexions et prit aussitôt la résolution de se rendre à Constantinople. Il verrait le selictar-aga, lui rappellerait son

passé et peut-être réussirait-il à le faire entrer dans ses vues. Puis, comme chez lui l'exécution d'un projet suivait toujours de près sa conception, il fit à la hâte ses préparatifs, se chargea de cadeaux, — il était trop au courant des mœurs turques pour négliger ce détail, — et dès le lendemain partait pour la capitale de l'empire ottoman.

Myrrha-Maria, malgré son impatience, resta à Bucharest, mais il fut convenu que l'équipage qui conduirait son mari à Constantinople en ramènerait Héraclius dont la présence près de Poniatowski devenait désormais inutile aux conjurés.

C'est ainsi que, dans le courant de juillet, le ci-devant Maxime Boldouka reparut au palais Sherbanesko.

Constantin avait eu le temps de voir le selictaraga avant le départ de son frère et l'ancien aide-de-camp de Mazeppa rapportait à sa belle-sœur la nouvelle que cette première entrevue avait donné au prince valaque les meilleures espérances.

Le roi de Suède avait à l'avenir deux ennemis de plus et deux ennemis dangereux, avec lesquels il allait avoir à compter.

En effet, les événements se précipitèrent à Constantinople, mais la distance qui séparait Bukharest de cette ville était trop grande et les communications trop difficiles pour qu'il fût possible à Myrrha-Maria d'en suivre facilement les péripéties et d'en apprécier la portée.

Néanmoins, malgré les graves préoccupations de la jeune femme, pour écarter tout soupçon et sous prétexte de fêter le retour d'Héraclius, les portes du palais Sherbanesko restèrent comme d'ordinaire ouvertes aux habitués.

Un soir, le comte Lembergi fit son entrée dans les salons de l'hôtel, où il n'avait pas paru depuis de longs mois.

Il se présenta avec son éternel sourire et son habituelle désinvolture, offrit la main à Héraclius, qui la prit sans enthousiasme, salua Myrrha-Maria qui lui rendit son salut assez sèchement et se perdit dans la foule des invités.

Il annonça que d'importantes affaires l'avaient retenu longtemps loin de Bukharest; que d'ailleurs, il ne faisait que traverser cette ville pour une mission fort importante dont il était chargé, mais sur laquelle il ne s'expliqua pas, et comme, ce soir-là, les cartes dansaient ferme au palais Sherbanesko, il alla s'asseoir à une table de jeu.

Héraclius, qui ne l'avait pas perdu de vue, l'y suivit, se plaça debout derrière sa chaise et ne le quitta plus des yeux.

Lembergi prit les cartes, joua, et, pendant une heure, gagna avec un bonheur obstiné. Son adversaire un très jeune boyard, du nom d'Alessandri, lui en fit l'observation d'une façon plus gaie qu'offensante.

— Je n'y peux rien, repartit le comte; je vous avais prédit que vous perdriez. Est-ce que je perds jamais le mercredi!

— A votre place, donc, je ne jouerais jamais que ce jour-là! reprit Alessandri en quittant la table, les poches vides.

Il y avait dans le ton du jeune perdant une nuance d'amertume.

Lembergi le regarda fixement et lui dit :

— En ce cas, c'est demain jeudi et non mercredi. Nous jouerons ensemble le jeu que vous voudrez, Vous réglerez la partie comme vous l'entendrez.

Lembergi croisait deux doigts comme deux épées.

— Est-ce que j'en serai ? demanda une voix derrière lui.

Le comte se retourna et tressaillit en reconnaissant, debout, les bras croisés et dardant sur lui deux pru-

nelles étincelantes, le prince Héraclius Sherbanesko.

— Pourquoi pas? répondit-il.

— En ce cas, reprit Héraclius en s'adressant à Alessandri, tu me céderas ta place.

— Ces places-là se gardent! dit le jeune boyard.

— Il me semble que oui, ajouta le comte un peu décontenancé.

— Cela dépend de l'âge qu'on peut avoir, répartit le prince ; certaines parties n'ont pas de sel, quand on les joue avec des enfants.

— Suis-je donc un enfant? demanda Alessandri piqué au vif.

— Oui! pour aujourd'hui seulement! dit Héraclius en souriant et en lui secouant amicalement le bras.

— Prince Héraclius! objecta encore Lembergi, vous n'auriez jamais tenu le propos qui est échappé tout à l'heure à ce jeune homme. Partant, vous ne sauriez épouser à ce point sa cause.

— Pardon, comte! Alessandri est pour moi un jeune frère confié à ma garde, quand il est mon hôte. Je mets sa tête sous mon kalpak, ajouta-t-il en se servant d'une formule familière en Roumanie.

Alessandri se réfugia dans un coin d'ombre avec humeur et couva des yeux le comte avec l'air de lui dire :

— On verra bien si l'on m'empêche de me mesurer avec toi!

Il paraît que, de son côté, Lembergi aimait mieux se battre avec Alessandri qu'avec Héraclius et que, s'il était prompt à riposter et à dégainer avec de très jeunes gens, il usait de plus de circonspection avec les adultes.

Cette petite scène passa d'abord inaperçue au milieu du tapage général.

Héraclius fit signe à un de ses pallicares et lui donna tout bas un ordre. Une minute après, le palli-

Zare lui apporta quelque chose dans une cassette que le prince laissa sur la table à sa portée.

Cependant, à la faveur du bruit des conversations et des allées et venues, Alessandri et le comte s'étaient rapprochés et avaient échangé quelques mots brefs, — à voix basse.

Puis, ils sortirent séparément.

Un instant plus tard, ils rentraient ensemble; le comte était pâle.

— Savez-vous, messieurs, dit Lembergi, en s'efforçant de sourire, que nous sommes prisonniers chez le prince Sherbanesko?

— Prisonniers! qu'entendez-vous par là? demanda-t-on de toutes parts.

Un groupe se forma autour du comte; Héraclius ne bougea pas de sa place.

— J'entends par là que les portes sont closes et les clefs enlevées, pardieu!

L'étonnement parut sur la plupart des visages, l'inquiétude sur plusieurs. Héraclius passa toutes ces faces humaines en revue, avec un sourire diabolique.

En même temps, tous les regards de l'assemblée, tournés vers lui, lui posaient une question muette.

— Les portes closes! les clefs enlevées! c'est très drôle! dit enfin le prince, en posant un coude sur la cassette. Et comment a-t-on vérifié le fait? Quelqu'un a-t-il voulu nous fausser compagnie avant le jour?

On lui désigna le comte et Alessandri.

— Mille pardons, messieurs! mais s'il est vrai que mes gens aient verrouillé les portes, ils ont deviné mes intentions et ils les ont prévenues. Vous savez que je tiens à garder mes convives!

Lembergi parut prendre son mal en patience. Il saisit un verre sur un plateau d'émail que lui tendait un pallicare et il s'assit sur un sopha en face d'Héra-

clius; mais en réalité, pour tous les assistants, l'œil du prince semblait l'avoir cloué là.

— Lembergi, dit alors Héraclius d'une voix brève, je vous ai vu jouer avec Alessandri.

— Eh bien? répondit le comte.

— Eh bien, il paraît qu'il est mauvais joueur, car il se fâche quand il perd constamment, répliqua le prince avec cette nuance insaisissable de persiflage qui effleurait son ton de voix, sans atteindre les muscles de sa face.

— Il se formera, il est si jeune!

— Vous n'avez donc pas l'idée de le tuer?

— Ce serait vraiment grand dommage.

— Et s'il vous tuait, lui?

— Ma foi, ce serait grand dommage aussi!

— Pour qui? Pour vous ou pour le prince Cantémir?

Ceci fut dit par Héraclius avec le même implacable sang-froid, qu'il avait à son commandement pour toutes choses.

A ce mot, les groupes vivement intéressés se rapprochèrent et firent cercle autour des deux hommes.

— Je ne connais pas le prince Cantémir! repartit Lembergi, en payant d'audace.

Devant tant d'impudence, Héraclius Sherbanesko sentit un flot de sang lui monter au visage.

— Allons! trêve de mascarades! fit-il, je connais votre histoire, comme vous la savez vous-même, ne me forcez pas à la raconter... ici... à la face de tous... Et pour vous prouver que je suis bien informé, souvenez-vous seulement de Bender! Maintenant, écoutez-moi! Vous avez sur vous en ce moment une somme gagnée par vous à Alessandri, je vous donne cinq minutes pour la restituer, — car elle est mal acquise! — et vous serez libre d'aller partout où voudrez, ailleurs qu'ici pourtant, d'où je vais vous faire chasser

par mes gens et où je vous défends de remettre jamais les pieds. Mais si vous vous refusez à cet accommodement, si vous faites l'honnête homme indigné, j'ai toute espèce d'armes à ma disposition et nous irons à cinquante pas d'ici vider notre querelle. Seulement, je vous préviens que je ne dégainerai que résolu à vous tuer, si je le puis, parce que vous êtes une créature dangereuse et mauvaise, un escroc et un espion, vous m'entendez!

Lembergi s'était levé lentement et, se sentant perdu, il avait pris une attitude insolente.

— Alors c'est la guerre? dit-il comme un homme qui prend à son corps défendant une conclusion.

Et il jeta sur la table tout l'or que ses poches contenaient.

— Voilà mon écot payé! Sortons maintenant de l'hôtellerie!

Héraclius leva la main pour souffleter le comte.

Lembergi s'esquiva vivement et présenta à son adversaire la gueule d'un pistolet qu'il avait caché sur lui.

Vingt mains s'abattirent sur le misérable auquel on arracha son arme.

— Infâme! criait-on, vous tireriez sur votre hôte!

— Les voleurs, dit Héraclius, n'ont pas de ces scrupules d'hospitalité-là! Lembergi, ajouta-t-il en s'adressant à l'espion de Cantémir, je suis chez moi, vous avez le choix des armes; quatre de ces messieurs régleront les conditions du combat! A mort, entendez-vous?

Puis il sonna; deux robustes pallicares entrèrent.

— Conduisez monsieur au jardin réservé! Vous m'y attendrez!

Les deux hommes saisirent Lembergi par les épaules et l'entraînèrent hors de la salle.

— Messieurs, continua Héraclius en se tournant

vers ses invités, sur mon honneur, cet homme est un espion et un traître ! J'en ai des preuves que je me réserve de vous faire connaître. Lembergi, qui possède les secrets de notre association, est vendu à Cantémir, il doit mourir ! Si je succombe dans la lutte loyale qui va s'engager, je compte sur votre dévouement pour mettre après moi ce misérable hors d'état de nuire à notre cause !

Impassible et froide, Myrrha-Maria, qui avait assisté, sans mot dire, à la scène qui venait d'avoir lieu, prit la parole :

— Il ne faut pas, dit-elle, que cet homme sorte vivant de ce palais !

Alessandri s'avança :

— Ne crains rien, Héraclius ! Va ! si tu meurs, il y a ici vingt hommes prêts à verser leur sang jusqu'à la dernière goutte pour te venger !

Et, d'un geste circulaire, il désignait les assistants, qui se disputaient déjà l'honneur d'assister le jeune Valaque.

Quatre d'entre eux furent désignés pour cet office.

Héraclius prit des épées et des pistolets et, suivi de ces témoins improvisés, il se rendit au jardin où Lembergi était gardé à vue.

Selon qu'il en avait fait la promesse, le prince laissa à son adversaire le choix des armes.

Lembergi opta pour le pistolet.

Les témoins placèrent alors les combattants à trente pas de distance.

Tous deux devaient marcher l'un sur l'autre et faire feu à volonté.

C'était un spectacle étrange, à cette heure de la nuit, que celui de ces deux hommes, face à face, un pistolet dans chaque main, sous le ciel étincelant de l'Orient, entre deux massifs d'orangers, qui remplissaient l'air d'une senteur douce et pénétrante.

La brise fraîche, qui faisait bruisser les feuilles, tordait en spirales rouges la flamme des torches que tenaient, élevées au-dessus de leurs têtes, les témoins espacés à intervalles égaux des deux côtés des adversaires.

Au signal donné, le comte marcha sur son ennemi.

Héraclius ne bougea pas.

A vingt pas, Lembergi s'arrêta; il abaissa son arme, visa et fit feu.

Les traits du prince se contractèrent douloureusement; il vacilla puis, se raidissant par un effort de volonté et toujours sans bouger de place, il leva le bras à son tour et pressa la détente, avant que Lembergi eût eu le temps de redoubler.

Le comte tourna deux fois sur lui-même, lâcha son pistolet et tomba, la face contre terre, en vomissant un flot de sang. Un instant, il se releva sur un genou; secoué par une convulsion suprême, de sa main crispée il lacéra sa tunique, puis, vaincu, il retomba, mort cette fois.

La balle du prince lui avait traversé la poitrine.

Héraclius regarda le misérable, qui se tordait à ses pieds.

Quand il le vit immobile :

— Justice est faite! dit-il.

Et, à son tour, il s'affaissa dans les bras de ses amis. Un filet de sang rougissait sa main gauche et coulait à terre, goutte à goutte. On déchira la manche. Un petit trou rond apparut au défaut de l'épaule.

Le coup de feu de Lembergi avait porté, mais l'épaule n'était pas brisée, et la balle put être extraite sur-le-champ assez facilement.

Le lendemain, quand, après une nuit assez calme, le blessé se réveilla, Myrrha-Maria était à son chevet.

La jeune femme était soucieuse, mais une inquiétude autre que celle que pouvait lui faire éprouver

l'état de son beau-frère creusait les plis de son front.

La blessure d'Héraclius n'offrait aucune gravité; les chairs seules avaient été atteintes, et le médecin estimait que deux semaines suffiraient pour le rétablissement complet du prince.

La préoccupation de Myrrha-Maria n'échappa pas au malade, qui en demanda l'explication.

— Voici, répondit la jeune femme, un portefeuille tombé de la poche de Lembergi et que j'ai ramassé au moment où l'on emportait le cadavre de ce misérable. J'ai pris connaissance des pièces qu'il contient, et j'en ai conclu, mon cher frère, que si vous avez rendu, cette nuit, un service signalé au parti roumain en le délivrant de ce traître, vous avez aussi gravement compromis le succès de notre cause, et peut-être, par suite, favorisé le relèvement du roi de Suède!

Héraclius sursauta et voulut se dresser sur son séant, mais la douleur le força à se rasseoir.

— Expliquez-vous, je vous en prie, ma chère Myrrha, je ne comprends rien à vos paroles.

C'était la correspondance secrète de Démétrius Cantémir avec le tsar. Dans ces lettres étaient dévoilées les menées du nouvel hospodar, dont Lembergi était un des agents les plus actifs.

Par la lecture de ces pièces, les deux conjurés apprirent ce que Constantin Sherbanesko n'avait pas encore eu le temps de leur faire savoir : que l'armée turque, sous le commandement de Méhémet Baltagi, avait quitté les plaines d'Andrinople et traversé le Danube et qu'elle marchait en suivant les rives du Pruth.

Ils apprirent de plus que, sur les instances de Cantémir, qui ne pouvait trouver dans sa principauté des ressources suffisantes, Bassaraba, hospodar de Valachie, s'était engagé à envoyer à Jassy des vivres et

des munitions de toutes sortes pour l'armée du tsar et que, fort de cette promesse, Pierre Ier s'avançait confiant à travers la Moldavie.

Pour éviter toute indiscrétion et toute entrave, Bassaraba ne devait opérer la livraison des fournitures que sur un ordre verbal de l'homme de confiance de Cantémir, Lembergi, qui venait prendre les précautions nécessaires pour ne pas éveiller l'attention des Turcs et restait par là même juge de l'opportunité de l'envoi.

— D'où il résulte, conclut Héraclius, que, Lembergi mort, Bassaraba, qui craint d'ailleurs de se compromettre, n'osera, par peur des Turcs dont il dépend, tenir seul les engagements que Cantémir lui a fait prendre vis-à-vis du tsar. Pierre Ier arrivera; l'impossibilité de se ravitailler le perdra; il succombera fatalement sous le nombre, et un désastre du tsar, c'est une victoire pour Charles XII! Allons! j'ai presque perdu cette nuit le fruit de mes deux ans de périls et d'intrigues!

— Mais si j'allais instruire l'hospodar Bassaraba de ce qui arrive? demanda Myrrha-Maria.

— Gardez-vous-en bien? Cela ne servirait à rien. Bassaraba sera enchanté d'un contre-temps qui le dispense de tenir un serment aussi dangereux; les vivres de Pierre Ier passeront à Méhémet-Baltagi, qui vient de son côté, et tout se bornera là. Du reste, fût-il bien disposé, vous n'obtiendrez rien. Bassaraba est Fanariote, et vous, une Sherbanesko!

Myrrha-Maria réfléchit un moment, puis se levant tout à coup :

— Nous avons abattu Charles XII, il faut que nous sauvions le tsar! Tandis que Constantin travaille pour lui auprès de Coumourgi, moi, j'irai le trouver au milieu de son camp et je le prémunirai contre les

dangers qu'il court. Je mettrai, s'il le faut, ma fortune à sa disposition.

— C'est impossible, ma chère Myrrha, je ne puis vous accompagner et vous ne sauriez partir seule, vous ne pourriez même pas parvenir jusqu'à Pierre 1er.

— Je suis fille de Jean-Réginold de Patkul, ambassadeur de Russie, assassiné lâchement en haine du tsar! riposta Myrrha-Maria, et Marta Alfendey, tsarine de Russie, a été servante à Marienbourg! Je pars! Celle-là se souviendra si le tsar a oublié!

XII

LA FILLE DE PATKUL ET MARTA ALFENDEY

Le prince Constantin Sherbanesko avait rapidement franchi les cent dix lieues qui séparent Bukharest de la capitale de l'Empire ottoman.

Après une première entrevue avec Coumourgi-Ali-pacha, il avait renvoyé auprès de Myrrha-Maria son frère Héraclius, puis il avait repris ses négociations qui avaient pleinement réussi.

Ali-Coumourgi s'était souvenu avec plaisir de son ancien *maître* et il avait écouté avec intérêt la requête que ce dernier avait à lui adresser.

Le sélictar-aga professait un égal mépris pour Pierre Ier et pour Charles XII; il avait appuyé l'idée d'une guerre avec la Russie, non pas pour obéir aux suggestions du roi de Suède, mais uniquement parce qu'il jugeait que la Porte pouvait avoir intérêt à abaisser la puissance moscovite.

Maintenant que la lutte était ouverte et qu'elle s'annonçait comme devant être fort inégale, puisqu'aux

deux cent quarante mille hommes de Baltagi-Méhémet, le tsar n'avait à en opposer que trente-sept mille environ, peu lui importait qu'elle se terminât pacifiquement ou non, pourvu que la Turquie retirât de l'expédition avortée le profit qu'elle en eût retiré en la poursuivant.

Il se rendait cependant parfaitement compte qu'une défaite du tzar relèverait les affaires du roi de Suède, — et c'était là un résultat, qu'en raison de son antipathie pour les monarques chrétiens, il ne se souciait pas d'obtenir.

Il ne fit donc aucune difficulté d'entrer dans les vues du prince Sherbanesko, et il s'empressa de lui indiquer par quels moyens il pourrait arriver à une solution à la fois satisfaisant les intérêts de la Porte et contrariant ceux de Charles XII.

Méhémet-Baltagi auquel le Sultan, à l'instigation de Coumourgi, avait confié le commandement supérieur, n'était pas guerrier.

Ancien « fendeur de bois » du sérail et élevé par une faveur singulière au poste de visir, il savait mieux, comme il le disait lui-même, « se servir d'une cognée que d'une épée. »

Aussi partait-il en guerre sans enthousiasme.

On pouvait donc être certain qu'il saisirait avec empressement les offres qui pourraient lui être faites d'arranger les choses amiablement.

En conséquence, Constantin fut, par les soins du sélictar-aga, recommandé à Méhémet, et comme celui-ci n'avait rien à refuser à son protecteur, il admit le prince parmi les officiers de sa suite.

Dès lors, Constantin Sherbanesko ne quitta plus l'armée turque.

Dans les mêmes rangs marchaient le comte Stanislas Poniatowski et quelques officiers suédois, chargés par Charles XII de veiller à ses intérêts.

Il s'agissait désormais pour le prince de deviner

leurs intrigues et de faire avorter leurs projets. Il y réussit en s'insinuant adroitement dans l'amitié d'Osman-aga, kiaia ou premier lieutenant de Méhémet et ancien intendant des douanes de Turquie.

Osman-aga était le chef occulte de l'expédition et son influence auprès du visir était toute-puissante.

C'était, du reste, un excellent tacticien, en tous points digne de la confiance de son général, mais il avait un vice qu'il partageait d'ailleurs avec la plupart des Orientaux, il était cupide au-delà de toute mesure.

Constantin sut vite comprendre à qui il avait affaire ; ses richesses lui permettant de lutter avec avantage contre Poniatowski, il fut bientôt maître de la situation.

Par un courrier qu'il expédia à Bukharest, au moment même où l'armée turque entrait en campagne, il fit part de ses espérances à Myrrha-Maria, lui annonçant qu'il partait, persuadé d'avance qu'Osman-aga, sur ses instances, mettrait tout en œuvre pour arriver à une solution pacifique, qui, tout en faisant respecter les droits de la Porte, ruinerait à jamais les projets du roi de Suède.

Méhémet conduisit toute cette expédition avec une habileté et une sûreté qu'on n'eût jamais osé attendre de lui.

Il marchait déjà depuis plusieurs journées et se trouvait tout près de Silistrie, quand il apprit que l'hospodar de Moldavie avait ouvertement levé l'étendard de la révolte, qu'il avait publié un manifeste contre l'empire turc, et enfin qu'il s'était rallié franchement au tsar de Russie, auquel il avait promis de fournir vivres et provisions.

Pour plus de sûreté, Cantémir avait attendu pour se prononcer l'arrivée en Moldavie des troupes de Pierre Alexiovitch. L'avant-garde moscovite, commandée par le prince de Sheremetov, venait d'établir son campement sur le bord septentrional du Pruth.

Sans perdre de temps, Méhémet remonte le Danube, le traverse à Saccia sur un pont de bateaux et, après avoir longé la rive orientale du Pruth, il paraît presque en face de Jassy au moment même où, de l'autre côté du fleuve, le tsar, venu par les frontières de Pologne, rejoignait Sheremetov.

Les deux ennemis se trouvaient en présence, avec la rivière entre eux, mais combien leur situation était différente !

Les soldats moscovites arrivaient, décimés par les privations, en nombre dérisoire, après avoir traversé des déserts sans eau, tandis que les Turcs, vingt fois plus nombreux, venaient de parcourir un pays riche, bien cultivé, où ils avaient trouvé de tout en abondance.

De plus et sans que Cantémir pût en expliquer la cause, puisqu'il ignorait la mort de Lembergi, les vivres et les fourrages promis par Bassaraba n'arrivaient pas.

Profitant de la démoralisation de son adversaire, Méhémet passe rapidement le Pruth, tourne l'armée moscovite, la cerne et l'enferme dans un camp retranché.

Pour comble de malheur, un corps considérable de cavalerie commandé par le général Renne et qu'attendait le tsar se heurta contre l'infranchissable barrière formée par les Ottomans, et Pierre Alexiovitch se trouva, avec trente mille hommes à peine, sans secours possibles d'aucune part, adossé au Pruth et tenu en échec par deux cent quarante mille Turcs ou Tartares.

Constantin Sherbanesko espérait qu'en présence d'une situation aussi désastreuse, Pierre Ier n'hésiterait pas, même avant d'avoir combattu, à entamer des négociations.

En conséquence, il demanda et obtint du visir la promesse que l'armée turque n'attaquerait pas et

qu'elle se contenterait de tenir enfermées les troupes moscovites, mais les jours passaient et le tsar n'envoyait aucun émissaire.

Dans la nuit du 20 juillet, au contraire, les Russes tentèrent de briser le cercle qui les entourait; mais, dès le point du jour, les Turcs tombant sur l'arrière-garde les forcèrent, après plusieurs heures d'un combat acharné, à reprendre leurs premières positions.

Le 21 juillet, au soir, Méhémet tint conseil.

Constantin Sherbanesko était désespéré ; l'hostilité persistante du tsar qu'il était dans l'impossibilité de faire prévenir, rendait inutile le bon vouloir d'Osman et l'heure approchait où le grand visir allait se voir obligé de prendre un parti : attaquer les Russes ou les affamer.

Dans les deux cas, c'était pour les soldats du tsar, la mort ou l'esclavage, pour Charles XII le commencement de la revanche.

Admis au conseil, Stanislas Poniatowski et le comte de Sparre pressaient vivement Méhémet de resserrer ses lignes et d'engager, à bref délai, une lutte qui devait se terminer par l'anéantissement de la puissance moscovite.

Fidèles à leur tactique, Osman et le prince Sherbanesko repoussaient avec force un pareil conseil.

Le visir, sans adopter aucune conclusion, prit un moyen terme. Il attendrait quelques jours encore, avant de s'arrêter à un parti décisif. Un délai d'ailleurs ne pouvait qu'aggraver la position du tsar à bout de ressources.

Le conseil avait à peine pris fin qu'une chaise de poste poudreuse s'arrêta sur la limite du camp retranché.

Une femme en descendit, accompagnée de deux vieux serviteurs, et demanda à être conduite au prince Sherbanesko.

Quelques instants après, Constantin se trouvait en présence de Myrrha-Maria.

La courageuse jeune femme avait tout quitté, emmenant seulement avec elle Maïka Staritza, une vieille bohémienne, qui lui était toute dévouée et Bogdani, le plus ancien serviteur des Sherbanesko.

Courant en poste jour et nuit, affrontant mille dangers, elle avait parcouru plus de cent lieues de pays.

Après quelques instants donnés à l'étonnement de Constantin, Myrrha-Maria le mit au courant des faits qui venaient de se dérouler à Bukharest et qui avaient motivé son départ. Elle lui raconta la trahison de Lembergi, le duel et la mort du traître qui, survenant au moment où il allait s'employer pour le tsar, à l'instigation de Cantémir, avait empêché l'hospodar Bassaraba de tenir ses promesses. Elle venait pour prévenir le tsar, s'il était encore temps.

Sherbanesko comprit alors comment Pierre Ier s'était laissé cerner ; jusqu'au dernier moment, il avait attendu les vivres et les munitions promis par Cantémir.

Rien n'était arrivé, et, quand il avait enfin ouvert les yeux, il était trop tard.

— Dis-moi, demanda tout à coup Constantin à Myrrha-Maria, te sentiras-tu le courage de pénétrer dans le camp des Russes ?

— Je suis venue pour cela ! répliqua l'héroïque bohémienne. Tiens, regarde, voici mon laisser-passer !

Et Myrrha-Maria tendit à son mari la lettre par laquelle Mathias Gluck la recommandait à Marta Alfendey, sa servante de Marienbourg, à présent tsarine.

— Oh ! alors, c'est le ciel qui t'envoie ! Ecoute-moi donc. Le tsar est perdu irrémédiablement. Qu'il attaque lui-même ou qu'il se laisse attaquer par les Turcs, il sera fatalement écrasé par le nombre. Il le

sait, aussi ne croit-il pas d'arrangement possible dans de telles conditions, et, sans songer un instant à faire des propositions de paix, il se fera tuer héroïquement à la tête de ses trente mille hommes. Eh bien ! le tsar se trompe et il ne faut pas lui donner le temps de se laisser aller au désespoir. Va donc ! Fais-lui savoir que les voies sont préparées, que le visir ne tient pas à combattre et que, l'or à la main, il obtiendra encore des conditions honorables. Seulement qu'il se hâte ! Méhémet, poussé par les émissaires du roi de Suède, s'impatiente. La bataille d'hier l'a mal disposé. Que le tsar ne rende donc pas par un nouveau retard toute conciliation impossible. Crois-tu pouvoir accomplir cette mission ?

— Oui, répondit Myrrha-Maria d'un ton ferme.

— Pars donc ! dit Constantin, et que le Seigneur te conduise !

Puis, réfléchissant qu'il pourrait être fort difficile à sa femme de franchir les lignes turques, il partit avec elle, se fit reconnaître partout et la quitta seulement quand elle eut dépassé les derniers avant-postes.

Bientôt apparurent à l'horizon de hautes colonnes de fumée, puis des tentes.

C'était le camp moscovite.

Une animation fiévreuse régnait parmi ces hommes dont aucun ne gardait plus d'espérance. On entassait pêle-mêle des équipages et des chariots et on les brûlait par ordre du tsar, qui, le premier, avait donné l'exemple en sacrifiant ses bagages.

De ceux qu'on gardait, on faisait des barricades sur lesquelles on établissait les derniers canons.

D'autres enterraient ce qu'ils avaient de plus précieux, ne gardant que leurs armes qu'ils fourbissaient avec acharnement, et sur tous ces visages, mornes, amaigris, dans ces yeux brillants et hagards, on ne lisait que la faim et le désespoir, ces deux terribles compagnons qui rendent les hommes féroces.

Tous ces Russes ne voulaient pas tomber au pouvoir des Turcs ; ils préféraient mourir et ils se disposaient à faire payer cher leur mort aux ennemis.

Les femmes des Moldaves que Cantémir avait entraînées dans sa défection allaient et venaient, serrant leurs enfants, comme si elles craignaient qu'on ne vînt les égorger dans leurs bras.

Myrrha-Maria s'avança à pied, suivie de Bogdani et de Maïka-Staritza, au milieu de ce camp à l'aspect funèbre. Son air grave, les longs vêtements de deuil qui la recouvraient attiraient l'attention et commandaient le respect.

Elle demanda à être conduite à la tente impériale, ajoutant qu'elle avait à faire à la tsarine une importante communication.

L'officier auquel elle s'adressa, soupçonneux, lui demanda qui elle était.

— Conduisez-moi, monsieur, répliqua-t-elle d'un ton qui n'admettait pas de réplique, je suis la princesse Sherbanesko et j'apporte peut-être votre salut !

Subjugué par cet accent, l'officier s'inclina et se dirigea, suivi de la princesse, vers le campement du tsar.

Catherine avait vingt-sept ans ; grande avec une taille élancée, blonde aux yeux noirs, elle avait un abord un peu dur, surtout aux étrangers. Sa fermeté, son énergie pour ainsi dire masculine, avaient séduit Pierre Alexiovitch qui l'avait épousée secrètement en 1707. Il n'avait pas eu à se repentir de ce choix et la fille d'Erb-Magden, la paysanne livonienne, était bien la compagne qu'il fallait à un souverain de son caractère.

Sans cesse à cheval, aux côtés de son mari qu'elle accompagnait la plupart du temps, elle avait maintes fois relevé son courage près de défaillir, mais jamais elle n'avait déployé une vaillance aussi admirable que durant cette campagne du Pruth. Son dévouement avait grandi avec les difficultés. La veille, on l'avait

vue, au plus fort du combat, bravant les dangers, parcourir le champ de bataille sous le feu des Turcs, secourant les blessés et ranimant les courages.

Elle aussi sentait que tout était perdu. Elle cherchait vainement dans son esprit par quel moyen elle pourrait détourner l'orage terrible qui grondait sur la tête du tsar, quand on lui annonça la visite de la princesse Sherbanesko.

Elle était loin de penser que de cette visite pût dépendre le salut de l'armée, mais, comme un noyé qui s'accroche à la moindre branche, elle donna l'ordre d'introduire l'étrangère.

— Vous avez désiré me voir, madame la princesse, dit-elle à Myrrha-Maria, qui s'était profondément inclinée. En quoi mon appui peut-il vous être utile?

— Je n'ai rien à vous demander, madame, répliqua la bohémienne. Avant de m'appeler princesse Sherbanesko, j avais nom Myrrha-Maria de Patkul et mon père était de Livonie...

— Vous êtes la fille de M. de Patkul, ambassadeur de Sa Majesté le tsar, assassiné par le roi de Suède? demanda vivement la tsarine.

— Oui, madame, répliqua Myrrha-Maria, dont les lèvres blémissaient à ce souvenir, je viens pour venger mon père et peut-être pour vous sauver!

— Me sauver! nous sauver tous?

— Oui, madame! Mais daignez lire cette lettre adressée à Marta Alfendey.

La tsarine saisit la lettre de Mathias Gluck, que lui tendait la jeune femme. Elle la parcourut rapidement et, pendant qu'elle lisait, ses joues s'empourpraient et deux larmes jaillissaient de ses yeux.

— Une lettre de Mathias Gluck! dit-elle, vous connaissez Mathias Gluck! Il vous envoie à moi comme une sœur et vous me dites que vous venez comme une libératrice!

Dans un élan fougueux, elle saisit Myrrha-Maria qu'elle pressa longuement sur sa poitrine.

— Mais depuis quand avez-vous cette lettre?

— Elle est datée du 10 octobre 1707 et elle a été écrite à Casimir, le jour où mon père Jean-Réginold de Patkul a été roué vif et écartelé, par ordre de Charles XII! répondit la princesse d'une voix altérée. Mathias Gluck aimait autant que vous mon père, et il a suivi le martyr jusqu'à l'échafaud, lui prodiguant les dernières consolations.

— Et vous êtes restée seule, abandonnée! Pourquoi n'êtes-vous pas venue à moi? Marta Alfendey vous eût ouvert les les bras comme à une sœur!

— Parce que je voulais venger mon père! dit la farouche hohémienne. J'ai trouvé une nouvelle famille; je suis princesse Sherbanesko! Vingt fois, j'ai tenu la vie du roi de Suède dans ma main. Un mot de moi et il tombait frappé au milieu d'un combat, dans sa tente, n'importe où! Mais cet homme ne tient pas à la vie et son orgueil fait sa force. J'ai voulu le frapper dans son orgueil et le réduire à l'impuissance. Alors j'ai préparé Pultava, Dieu et le tsar ont fait le reste! C'était le commencement du châtiment!

Et d'une voix brève, saccadée, Myrrha-Maria fit à la tsarine le récit des intrigues qui avaient précipité la perte de Charles XII. Elle lui raconta comment Héraclius Sherbanesko, sous le nom de Boldouka, avait provoqué l'expédition d'Ukraine, et comment, au dernier moment, il avait déterminé la défection des Zaporogues. Elle lui rappela que l'avis d'un jeune seigneur valaque avait prévenu le tsar de l'arrivée de Levenhaupt et que la victoire de Lesno était le résultat de cet avis.

— Le seigneur valaque, ajouta-t-elle, n'était autre que ce même Boldouka ou plutôt Héraclius Sherbanesko, qui avait pu quitter le camp de Mazeppa, sous prétexte de ramener quelques transfuges à l'ataman

déposé. Tous ces événements, madame, fit-elle en appuyant orgueilleusement sur les mots, que vous avez du croire le fruit d'un heureux hasard, tous ces événements sont mon œuvre!

Catherine écoutait, haletante.

— Mais vous qui pouvez tant, venez-vous nous apporter l'espoir?

— Je vous ai dit, madame, que j'apportais peut-être le salut. Je poursuis ma vengeance. J'ai auprès du roi de Suède un homme dévoué dont Charles XII a tué le père. Par lui, je sais que la campagne actuelle est le résultat des intrigues de ce roi maudit. Charles XII compte sur la victoire des Turcs pour relever sa puissance abattue. Je ne veux pas qu'il réussisse! Je viens offrir au tsar un moyen de repasser le Pruth, enseignes déployées, avec les honneurs de la guerre. Voulez-vous m'aider?

— Vous demandez si je veux vous aider? Mais parlez donc!

— Méhémet-Baltagi, le généralissime turc, continua Myrrha-Maria, n'est pas un guerrier. De plus, il déteste Charles XII, et, s'il peut obtenir dès à présent du tsar les concessions qu'une victoire lui accorderait, il traitera avec joie et saisira avec empressement une occasion qui, en le dispensant de livrer bataille, lui permettra d'être désagréable au roi de Suède.

— Mais d'où tenez-vous donc ces renseignements?

— Ecoutez-moi jusqu'au bout. Madame! Non-seulement Méhémet est disposé à accepter un arrangement, mais il s'attend de la part du tsar à une première démarche. Il s'étonne même de ne voir venir aucun émissaire.

— Je ne comprends pas! fit la tsarine, qui marchait de surprise en surprise.

Myrrha-Maria sourit.

— Je m'explique, dit-elle. Le chef occulte de l'expédition, celui qui dirige Méhémet lui-même est le kiaia

Osman-aga, ex-intendant des douanes et lieutenant du visir. Osman-aga est l'homme cupide par excellence; tandis que je viens vous prévenir qu'il est à vendre, mon mari, le prince Constantin Sherbanesko est auprès de lui, il paye les conseils et le bon vouloir de ce Turc tout-puissant...

— Myrrha, ma sœur! s'écria la tsarine, en jetant encore une fois ses bras autour du cou de la jeune femme, vous avez sauvé la Russie! Mais, ajouta-t-elle aussitôt en pâlissant, pour acheter Osman-aga, il faut de l'argent et... nous n'avons plus rien!

— Et cette bague? répliqua la princesse en désignant au doigt de la tsarine un anneau orné d'un énorme diamant. Et ceci? ajouta-t-elle en retirant de son cou un magnifique collier de perles et de pierres entremêlées. Mais, hâtons-nous! Il ne nous reste pas un instant à perdre, car le visir, déjà indisposé par la bataille d'hier, pourrait écouter les perfides insinuations des envoyés du roi de Suède, qui cherchent à le circonvenir et le poussent à combattre.

Sans perdre un moment, Catherine fit appeler les principaux généraux moscovites et le chancelier Shaffirov.

Elle leur fit part de la communication de Myrrha-Maria et tandis que tous arrêtaient les termes d'une convention qui devait être proposée au visir après avoir été signée par le tsar, elle se rendit à la tente où Pierre Alexiovitch s'était renfermé.

Des ordres sévères en interdisaient l'entrée. Découragé, désespéré, le tsar ne voulait désormais voir personne, mais toute consigne tombait devant l'autorité de la tsarine.

Catherine entra.

Pierre Ier avait trente-neuf ans, mais épuisé par les fatigues physiques et les luttes intérieures qu'il avait à subir, il semblait avoir dix ans de plus; ses cheveux grisonnaient aux tempes et, à ses paupières

rougies, on comprenait que des larmes avaient dû couler cette fois de ces yeux secs, accoutumés cependant à de terribles spectacles.

En face de cette situation effroyable et sans issue, qui ruinait toute espérance, rendait inutile Pultava, rejetait la Russie au second rang, le barbare avait pleuré !

Non pas qu'il redoutât la mort, il l'appelait au contraire comme une libératrice, mais il souffrait dans son orgueil de conquérant et de réformateur. Tous ses efforts n'allaient donc aboutir qu'à un désastre impossible à conjurer ! Et c'était sous les coups des Turcs, d'une nation qu'il méprisait, qu'il fallait tomber !

— J'avais pourtant commandé qu'on me laissât seul ! dit-il d'un ton dur, sans regarder, en entendant retomber la portière qui fermait sa tente.

Personne ne répondant, il tourna la tête.

Immobile et debout, la tsarine attendait.

— Ah ! c'est toi ! fit-il en adoucissant sa voix. Que veux-tu ?

Catherine s'agenouilla devant le tsar et, les yeux dans ses yeux, suppliante :

— Ecoutez-moi, cher seigneur ! lui dit-elle, vous savez si je vous aime ! Vous savez que je mourrais pour vous avec bonheur, si ma mort pouvait vous sauver ! Eh bien ! j'ai une prière à vous adresser, promettez-moi de m'accorder ce que j'ai à vous demander !

La tsarine prenait ses précautions, elle connaissait le caractère indomptable de Pierre et elle tremblait de lui voir rejeter par orgueil cette chance suprême de salut, qui s'offrait à lui.

— Parle donc !

Catherine lui raconta la visite de Myrrha-Maria et et elle termina en lui disant que le chancelier Shafirov, de concert avec ses principaux généraux, avait

arrêté les termes d'une convention à laquelle il ne manquait plus que la signature du tsar. Elle avait des bijoux, des pierreries ; elle sacrifierait tout pour sauver l'armée ; elle le suppliait donc de mettre son nom au bas de ce parchemin d'où dépendait l'avenir de la sainte Russie.

— Un tsar de Russie meurt ! répliqua Pierre en se levant. Il ne s'humilie pas devant son ennemi !

A son tour, Catherine se leva; elle regarda un instant son époux, qui, pensif et agité, se promenait à grands pas dans la tente.

— Où voyez-vous une humiliation, cher seigneur ? N'avez-vous pas déjà conclu vingt fois des traités de paix ?

— Un tsar de Russie, répéta obstinément Pierre, dicte des conditions de paix, il n'en subit pas !

Mais Catherine ne se découragea pas; elle voulait vaincre cet entêtement que rien ne justifiait. Elle pria, pleura, se jeta de nouveau aux pieds du tsar inexorable.

— Mon honneur, répondait-il, m'est plus cher que la vie. Je n'achèterai donc pas ma vie au prix de mon honneur ?

— Mais la vie des trente mille soldats qui vous entourent ! Mais l'avenir de la Russie ! insista Catherine en quittant tout à coup sa posture suppliante et en regardant le tsar bien en face. Sire, avez-vous le droit de sacrifier ainsi une nation à votre amour-propre ?

— Le Seigneur m'a institué le juge et le gardien de l'honneur de mon peuple !

— Le Seigneur vous a institué le père de vos sujets, insista fermement la tsarine, et leur sang doit vous être sacré !

Pierre Alexiovitch s'arrêta.

Un instant, il considéra Catherine, puis subjugué enfin et se laissant tomber sur un fauteuil :

— Allons ! fit-il avec un profond soupir, puisqu'il le faut, qu'on fasse venir Shaffirov !

Le chancelier prévenu accourut aussitôt et donna lecture à son maître d'un projet de convention.

L'empereur moscovite abandonnait à la Porte la citadelle et le port de Taganrock, dont la possession avait été la cause véritable de la campagne entreprise, et exigeait en retour pour lui et ses troupes le droit de se retirer, enseignes au vent, avec tous les honneurs de la guerre.

Pierre Ier, désormais vaincu, signa sans dire un mot.

Il était tard. Dès le lendemain la missive fut confiée au comte de Frise, officier d'un grand mérite et aide de camp du prince Menzitchov. L'habileté diplomatique dont avait fait preuve cet officier, d'origine saxonne, à qui l'on devait déjà la victoire de Kalish, l'avait naturellement désigné pour cette honorable mais périlleuse mission.

Quoique les hostilités n'eussent pas été officiellement reprises, l'artillerie tonnait de part et d'autre.

Les canons russes se turent et le comte de Frise partit, sous le feu roulant des batteries turques.

De longues heures s'écoulant sans qu'on le vît revenir, on put croire qu'il avait succombé.

On attendit deux jours, puis un second courrier fut dépêché, portant le duplicata de la première lettre, avec cet avis toutefois que si les conditions proposées n'étaient pas acceptées, les Moscovites étaient résolus à se faire jour quand même, au travers de l'armée turque ; mais ce second émissaire était à peine parti, que le comte de Frise reparut.

Il avait vu Méhémet-Baltagi.

Le visir, étonné de ne pas recevoir une semblable communication d'un grand dignitaire de l'empire russe, l'avait d'abord accueilli assez froidement ; mais

bientôt, laissant percer le désir secret qu'il avait de conclure la paix, il avait accordé une suspension d'armes de six heures, pour donner le temps à un plénipotentiaire officiel de venir traiter avec lui.

L'espoir renaquit aussitôt dans le cœur de ces hommes qui, depuis de si longs jours, avaient eu devant les yeux la perspective de la mort ou de l'esclavage. C'était le moment de mettre à profit les précieuses indications de la princesse Sherbanesko.

Avec une fièvre facile à comprendre, la tsarine rassembla ses bijoux, ses joyaux, les perles fines, les pierres précieuses, les diamants qui lui restaient; Myrrha-Maria y ajouta les siens et tout l'or dont elle s'était munie, puis comme si elle eût craint de n'avoir pas assez de toutes ces richesses pour acheter le visir et son kiaia, Catherine s'adressa aux généraux, aux officiers et jusqu'aux soldats, qui vinrent tous à l'envi déposer entre les mains de leur souveraine tout ce qu'ils avaient de précieux.

Cette fortune fut remise au chancelier Shaffirov, qui monta dans cette même calèche qui avait amené la princesse Sherbanesko et partit pour le camp des Turcs, muni des pleins pouvoirs de son maître.

Près de lui avait pris place Myrrha-Maria, désireuse de voir Constantin et de se concerter avec lui sur l'heure dans le cas où des difficultés imprévues viendraient à la traverse des négociations.

Aux avant-postes, Osman-aga et Sherbanesko, montant de superbes argamaks, attendaient l'arrivée de l'envoyé du tsar.

Sur un signe de Shaffirov, la voiture s'arrêta.

S'adressant au kiaia, qu'il reconnut à ses insignes et dont il comprenait l'empressement intéressé, le chancelier déclina ses qualités et demanda à être conduit auprès du visir.

A son tour, l'Oriental se fit connaître et, affectant

une cauteleuse déférence pour l'ambassadeur moscovite, il s'offrit à l'accompagner lui-même.

Shaffirov, descendu de voiture, prit le cheval d'un des cavaliers de sa petite escorte et marcha aux côtés du kiaia.

— Je porte là, dit intentionnellement le chancelier en désignant la calèche qui suivait au pas, la fortune de l'empire.

Osman lança un coup d'œil oblique à son interlocuteur.

— Elle est en bonnes mains! fit-il avec un sourire.

— Malheureusement pour peu de temps, riposta Schaffirov en appuyant sur ses paroles si, comme je l'espère, je conclus un traité!

Osman sourit de nouveau, mais ne répondit rien.

Il avait compris.

Constantin Sherbanesko avait aussi mis pied à terre et s'était approché de Myrrha-Maria, restée dans la calèche.

— Eh bien? demanda la jeune femme en se penchant à la portière.

— Tout va bien! Le visir est disposé favorablement et nous aurons dans le kiaia un puissant défenseur. Les Suédois intriguent beaucoup, de concert avec le khan de Tartarie, qui a une rancune contre le tsar et qui voudrait bien piller le camp russe, mais nous l'emporterons sur eux, si Shaffirov est habile. Poniatowski envoie à Bender courrier sur courrier, pour tenir Charles XII au courant des événements. Gillenstiern qui ne quitte pas le roi de Suède est inquiet, car là-bas, parait-il, on croit le tsar perdu. Ce matin, un émissaire secret m'est arrivé de sa part. J'attends une solution..... et j'espère pouvoir le renvoyer avec l'annonce de notre nouvelle victoire!

Cependant Osman-aga, suivi de Shaffirov, était

parvenu au petit village de Falksen, sur le Pruth, où campait l'état-major de l'armée turque.

Entouré des principaux officiers, Méhémet Baltagi attendait l'envoyé du tsar.

Selon le cérémonial d'usage, le chancelier fit au visir et au kiaia, de la part de son maître, quelques présents de peu de prix en apparence, mais dont la valeur réelle faisait bien augurer de l'importance du trésor enfermé dans la mystérieuse calèche, puis il soumit au Conseil les propositions du tsar.

Suivant la coutume orientale, Méhémet et Shaffirov devaient seuls discuter chacun des articles proposés, sauf à prendre ensuite l'avis du Conseil. Osman-aga fut, en raison de sa situation, autorisé à prendre part à cette discussion.

Tout d'abord, Shaffirov écarta la prétention du visir, qui demandait la reddition de l'armée moscovite et l'extradition de Cantémir; il déclara qu'il ne s'attarderait même pas à discuter ces deux points, que les Russes étaient prêts à mourir jusqu'au dernier plutôt que de souscrire à des conditions qui entacheraient l'honneur national.

Devant cette énergique protestation, le visir n'insista pas; la discussion reprit son cours et bientôt il fut admis par les deux plénipotentiaires que le tsar renoncerait à ses droits sur la Pologne, qu'il démolirait le port de Taganrog, sur la mer de Zabache, celui de Zamala, ainsi que les citadelles importantes construites au bord du Palus-Méotides, qu'il en abandonnerait le matériel au sultan et qu'il rendrait Azov, moyennant quoi il lui serait permis de se retirer dans ses Etats, à la tête de toutes ses troupes sans exception et avec les honneurs de la guerre.

De Charles XII il n'était pas question et le tsar était sauvé.

Constantin Sherbanesko et Myrrha-Maria avaient encore gagné.

Quand le traité fut prêt à signer, le visir demanda par pure forme, car son orgueil s'irritait du contrôle auquel le soumettait l'usage, si le Conseil approuvait la décision qu'il venait de prendre.

Deux voix s'élevèrent : celle du comte Stanislas Poniatowski, qui voyait s'évanouir en fumée l'espérance de son maître et celle du khan de Tartarie, qui s'indignait de voir encore une fois échapper l'occasion de satisfaire ses anciennes rancunes.

— Monsieur le comte, dit le visir, intérieurement heureux de pouvoir humilier un chrétien, qui cherchait à substituer les intérêts de son prince à ceux de la Porte, j'ai été chargé par Sa Hautesse le sultan Achmet III d'obtenir par la force des concessions que j'obtiens amicalement. Je suis trop avare du sang ottoman pour désirer le répandre, quand les intérêts de mon maître ne le commandent pas. Le roi de Suède est notre hôte, mais Sa Hautesse n'a pas à épouser ses querelles.

Et comme pour bien prouver au comte Poniatowski qu'il entendait ne prendre parti ni pour le tsar, ni pour le roi de Suède, il fit insérer un article additionnel stipulant que ces deux adversaires feraient la paix s'il leur plaisait de la faire et s'ils pouvaient s'accorder; que le tsar, dans tous les cas, ne s'opposerait pas au retour du roi de Suède dans ses Etats.

— Quant à vous, ajouta Méhémet en s'adressant au khan de Tartarie, vous êtes venu de loin, il est juste que vous soyez indemnisé.

Et, sur sa demande, Shaffirov inscrivit dans le traité que le tsar s'engageait dorénavant à payer au Tartare un subside annuel de quarante mille sequins.

Puis le visir et le chancelier se levèrent et tous deux apposèrent leur signature au bas du parchemin.

Poniatowski sortit de la tente, la rage dans le cœur.

Moins d'une heure après, la calèche, vide cette fois, quoique portant encore Shaffirov et Myrrha-Maria, roulait au galop vers le camp russe, tandis que, suivant deux routes différentes, deux courriers partaient pour Bender.

L'un portait à Charles XII l'annonce d'un échec peut-être irréparable; l'autre, à Gillenstiern, la nouvelle d'une victoire.

Tous deux étaient impatiemment attendus.

Charles XII, malgré une secrète appréhension, qu'il s'efforçait, mais en vain, de chasser, comptait tellement sur le succès des armes turques et l'anéantissement de la puissante moscovite qu'il avait déjà envoyé des ordres à Stockholm, en vue d'une expédition prochaine; aussi la nouvelle de la conclusion d'un traité produisit-elle sur lui l'effet d'un coup de foudre en plein soleil.

Sans vouloir ajouter foi aux paroles de ce courrier, qui venait lui arracher brutalement une illusion si longtemps caressée, il sauta à cheval et partit pour Jassy, suivi seulement d'un aide-de-camp.

Cinquante lieues le séparaient de cette ville; il les fit, prenant à peine le temps de changer de cheval.

Impatient d'arriver, il passa le Pruth à la nage pour éviter un détour de trois lieues.

Bientôt il aperçut les tentes du camp moscovite.

Du haut d'un monticule, il observa l'aspect qu'offrait cette armée qu'un effort des Ottomans eût anéantie. L'abondance semblait y régner; des feux de joie étaient allumés, autour desquels Russes et Turcs fraternisaient comme si la plus parfaite union n'eût jamais cessé d'exister entre ces deux peuples.

Déjà les régiments d'avant-garde, musique en tête et drapeaux au vent, défilaient, en marche sur Jassy.

Blême de colère, comparant cette retraite si calme à la déroute de Pultava, il se demanda un instant

quelle terrible fatalité pesait sur lui, puis il reprit sa course effrénée.

Au galop furieux de son cheval, il traversa le campement russe et il ne s'arrêta, poudreux et écumant de rage, que devant la tente du visir Méhémet.

En vain, Poniatowski, prévenu aussitôt, tenta-t-il de calmer son maître.

Sans vouloir rien écouter, sans s'être fait annoncer, comme un roi entrant chez un de ses sujets, Charles XII pénétra dans cette tente.

Gravement accroupi à l'orientale, Méhémet-Baltagi fumait.

A la vue du roi de Suède, il eut un tressaillement, mais intérieurement blessé du manque de convenance de ce prince qui arrivait brusquement, botté, la cravache au poing, il ne se leva pas et se contenta de s'incliner profondément.

Charles XII s'arrêta, croisa les bras sur sa poitrine, et fixant deux yeux étincelants sur le visir redevenu froid et impassible :

— J'apprends, lui dit-il sans autre préambule et avec un ton d'une extraordinaire arrogance, que vous avez traité avec le tsar de Russie ! Est-ce pour obtenir ce beau résultat que Sa Hautesse le sultan vous a ordonné de lever deux cent mille hommes de troupe?

Comme tous les Orientaux, Méhémet-Baltagi était doué d'une grande force de concentration.

A cette apostrophe violente et incompréhensible de la part d'un prince détrôné, qui n'avait pas qualité pour contrôler ses actes, le visir sentit tout son sang bouillonner dans ses veines, mais il contint sa colère.

Son visage prit seulement une teinte livide.

— Sa Hautesse, répliqua-t-il simplement, avait à se plaindre de la Russie. Elle m'a concédé le droit de faire la guerre et la paix. J'ai obtenu satisfaction et j'ai fait la paix.

— Vous aviez en votre pouvoir toute l'armée moscovite et l'intérêt de l'Europe commandait de détruire une puissance qui menace de tout envahir!

— Que m'importe, répartit le visir avec une moue de dédain, l'intérêt de l'Europe et des princes chrétiens! La Turquie n'a rien à craindre, Sa Hautesse n'est point prodigue du sang de ses sujets et notre loi nous ordonne de donner la paix à nos ennemis, quand ils implorent notre miséricorde.

— Vous ordonne-t-elle de faire de mauvais traités quand vous pouvez imposer les lois que vous voulez?

— J'ai obtenu tout ce que je voulais. J'ai Azov, Taganrog et Zamala.

— Mais vous pouviez prendre le tsar, l'amener prisonnier à Constantinople?

— Si j'avais pris le tsar, riposta insolemment le Turc, dont la patience était à bout, qui donc aurait gouverné son empire? Il n'est pas bon pour les peuples que tous les rois soient absents de chez eux!

Et satisfait de sa réplique, décidé à ne pas continuer une semblable conversation, le visir détourna la tête et continua d'aspirer gravement la fumée de son chibouck.

Charles XII tremblait de colère.

Il se jeta sur un divan et resta un instant pensif, énervé, puis tout à coup, ramenant vivement son pied posé sur la robe de Méhémet, il en déchira le bas avec son éperon.

Il se leva ensuite, ne salua pas ce Turc, qui venait, sans se départir du plus grand calme, d'humilier son orgueil indomptable, sortit, remonta à cheval et repartit pour Bender.

Deux jours plus tard, il était de retour, ayant fait cent lieues presque sans débrider.

Sur sa table de travail, le premier objet qui frappa

sa vue fut une lettre revêtue d'un large sceau noir. Il tressaillit; déjà, au lendemain de Pultava, il en avait reçu une semblable.

Comme il en rompait fébrilement le cachet, Gil lenstiern entra.

Le roi lut:

« *Souvenez-vous de Patkul, de Paikel et de Wenceslas* » *Ziska! — Pour la seconde fois, les martyrs se ven-* » *gent! — Prenez garde à vous!* »

Il passa sa main sur son front pâle et couvert de sueur. Toujours ces mêmes menaces, ces mêmes avertissements!

Mais quels ennemis invisibles et tout-puissants s'acharnaient donc sur lui? Il ne trouvait pas de réponse, et devant ses yeux troubles dansaient en grimaçant les spectres décharnés de Patkul, de Paikel et du vieux Ziska, qu'il avait piétiné là-bas, sur la place de Casimir!

Il ne voyait plus Gillenstiern debout et impassible.

— Qui donc a apporté cette lettre? fit-il tout à coup, comme sortant d'un rêve.

— Je l'ignore, sire! repartit Gillenstiern très calme.

— Il y a donc des traîtres ici! rugit le roi, dont les yeux injectés de sang se fixaient sur le jeune suédois.

— Peut-être, sire! répliqua froidement ce dernier, en soutenant le regard de Charles XII. Votre Majesté a tant d'ennemis!

XIII

QUI TROP EMBRASSE... MAL ÉTREINT

Myrrha-Maria et Constantin Sherbanesko reprirent, après la conclusion du traité de Falksen, le chemin de Bukharest.

Le tsar voulait retenir auprès de lui le prince roumain à qui, en somme, il était redevable du salut de son armée, mais il lui offrit en vain les plus hautes charges ; Constantin se devait au parti dont il était l'âme et les intérêts de son pays passèrent à ses yeux avant ceux de l'empire moscovite.

Pénétrée d'une profonde reconnaissance, la tsarine, de son côté, aurait voulu ne jamais se séparer de Myrrha-Maria dont l'énergie et le courage la ravissaient, mais elle se heurta devant l'obstination de la jeune femme.

— Je poursuivrai ma vengeance, répondit celle-ci, jusqu'au jour de la mort de ce roi maudit qui a tué mon père. Je l'ai juré et je n'ai pas le droit de forfaire à mon serment.

Catherine assura sa « sœur », comme elle l'appelait, de son dévouement, la conjurant d'avoir recours à elle, si le soin de sa vengeance exigeait jamais le concours du tsar, mais Charles XII était cette fois réduit pour longtemps à une complète impuissance ; il ne restait donc plus à la fille de Patkul qu'à attendre patiemment.

C'est ce qu'elle fit.

A Bukharest, entourée de son mari et de son beau-frère, complètement remis de sa blessure, elle reprit son habituel genre de vie.

Gillenstiern la tenait au courant des nouvelles intrigues du roi de Suède; prête à intervenir au moindre événement, elle enregistrait chaque jour les espoirs et les découragements de ce prince, mais durant de longs mois, aucun fait important ne survint qui pût lui inspirer quelque crainte.

Elle apprit ainsi successivement l'algarade de Charles XII, laquelle se termina par le siège en règle de la petite forteresse qu'il s'était fait construire à Varnitza, près de Bender; ses démêlés successifs avec les visirs Méhémet-Baltagi et Jussuf-Pacha; son internement à Demirtash, puis à Demotica; sa fantaisie de simuler une maladie qui lui fit garder le lit pendant dix mois, ses demandes réitérées à la Porte pour obtenir à la fois de l'argent et une armée.

Aucune de ces propositions ne devait aboutir, car il avait à Constantinople, dans Ali-Coumourgi, un puissant ennemi.

Outre que le selictar-aga haïssait d'instinct le roi de Suède, il s'était engagé vis-à-vis de Constantin Sherbanesko à ne favoriser aucune des menées de ce prince et il se trouvait que ce Turc avait de l'honneur.

En vain, un gentilhomme nommé de Villelongue et le comte Stanislas Poniatowski tentèrent-ils de

s'adresser directement à Achmet III, tout échoua devant l'hostilité et le parti-pris de Coumourgi.

Tout allait donc pour le mieux des intérêts de Myrrha-Maria ; la jeune femme avait la consolation de voir son ennemi terrassé et Charles XII semblait devoir ne jamais se relever, quand, dans les premiers jours d'octobre 1714, une nouvelle grave parvint à Bukharest.

Le roi de Suède, découragé par les refus de la Porte, stimulé par les inquiétantes nouvelles qu'il recevait de son royaume, avait enfin pris le parti d'user de la liberté que lui laissaient les Turcs de quitter l'empire ottoman, quand bon lui semblerait.

Suivi de ses derniers fidèles et de l'escorte que lui avait donné le grand-seigneur il s'était mis en route, avait passé tout près de Bukharest, mais sans s'y arrêter, et il continuait son voyage, en se dirigeant vers Tergovitz.

Gillenstiern, qui l'accompagnait, n'eut garde de passer à si peu de distance de la capitale de la Valachie, sans venir se concerter avec Myrrha-Maria.

Les conjurés tinrent conseil.

Ils étaient las, et surtout Gillenstiern, des continuelles intrigues ourdies jusqu'à ce jour.

Le roi de Suède finissait d'ailleurs par leur échapper. Il retournait dans son royaume, où il allait trouver une armée, de l'argent, peut-être la fortune !

Si le succès avait couronné jusqu'ici leurs entreprises, la chance pouvait tourner ; ils pouvaient se trouver, faute de moyens suffisants, dans l'impossibilité de faire échouer les projets et les tentatives nouvelles de leur ennemi.

Ils prirent en conséquence une grave résolution ; l'heure suprême avait sonné, ils couronneraient leur œuvre de vengeance en frappant le roi de Suède.

L'escorte turque, qui l'accompagnait, allait le quitter sur les frontières de Valachie. Mille occasions s'offriraient dès lors d'en finir, au cours du voyage que Charles XII accomplirait sans doute incognito.

Il ne fallait pas qu'il revît son royaume.

Les conjurés firent aussitôt leurs préparatifs de départ.

Héraclius devait rester seul à Bukharest.

Myrrha-Maria voulait être de moitié avec Georges Paikel dans l'accomplissement de l' « œuvre de justice », comme elle disait, et Constantin Sherbanesko ne pouvait laisser sa femme s'engager sans lui dans une pareille expédition.

Tandis que Paikel reprendrait son service auprès du roi de Suède, la fille des Ziska et son mari suivraient la petite caravane, épiant le moment favorable.

Les apprêts furent vite faits et tous trois se mirent en route, pensant rejoindre le roi de Suède à Tergovitz, mais là les attendait une première déception.

Pendant l'absence de Paikel, Charles XII avait congédié l'escorte turque, donné rendez-vous à ses compagnons de captivité sous les murs de Stralsund, en Poméranie, puis il était parti de son côté, accompagné seulement d'un jeune officier nommé During, sans indiquer l'itinéraire qu'il comptait suivre.

Il pensait pouvoir ainsi échapper à la curiosité publique, gagner du temps et surprendre par son arrivée les ennemis qui, le croyant mort, commençaient à se liguer contre la Suède.

Désespérant à juste raison de pouvoir rejoindre le prince, Paikel, Sherbanesko et Myrrha-Maria prirent le chemin de Dresde, où ils savaient devoir rencontrer des amis. Ils arrivèrent un mois plus tard dans la capitale de la Saxe.

Il n'était déjà bruit dans cette ville que du retour

de Charles XII et de son entrée dans Stralsund, où il était parvenu, après avoir traversé la Hongrie, la Styrie, la Bavière, la Souabe, le Palatinat, la Westphalie et la Basse-Saxe.

Myrrha-Maria revit tous les acteurs de ce drame lamentable, qui s'était terminé par la mort de son père, et partout elle fut accueillie avec les marques d'une sympathie sincère.

La princesse Orfelska de Holstein-Beck lui offrait un appartement dans son palais, mais la jeune femme préféra accepter l'hospitalité à l'hôtel d'Einsiedel; elle éprouvait comme une amère jouissance de se retrouver dans le milieu unique où son père avait eu un peu de bonheur.

Depuis le supplice de celui dont elle devait porter le nom, Albertine d'Einsiedel s'était vouée au célibat et elle entourait Myrrha-Maria d'une tendresse passionnée dont la fille de Patkul était touchée.

Cependant des bruits de guerre couraient.

L'Europe entière s'était armée et M. de Lagnasco, l'ancien ministre d'Auguste II, racontait dans le salon des Einsiedel qu'une alliance formidable était près de se conclure, pour empêcher le roi de Suède de reprendre le cours de ses anciens exploits.

La longue absence du jeune souverain avait permis à l'Electeur de Saxe de ressaisir le sceptre de Pologne, aux rois de Prusse, de Danemark et au tsar de Russie de rétablir leur puissance maritime, et aucun de ces monarques ne se souciait de voir reprendre la suprématie au roi de Suède.

Myrrha-Maria écoutait tout en silence, rêvant tout bas au moyen de se mêler à cette conjuration de princes.

Si elle pouvait donner un pendant aux deux campagnes de Pultava et du Pruth, déterminer une catastrophe définitive!

Les événements semblèrent bientôt devoir lui en fournir l'occasion.

Vers le mois d'août 1715, la guerre, ouvertement déclarée, avait pris une tournure favorable aux alliés.

La flotte du tsar de Russie, après avoir détruit les vaisseaux de guerre qui défendaient la côte suédoise, préparait une descente en Scanie.

Un corps danois avait pris Wismar, près de Lubeck et s'avançait par terre vers Stralsund, tandis que, du côté opposé de cette ville, le roi de Prusse s'emparait, malgré une héroïque résistance, des îles d'Usedom et de Wollin.

Charles XII se trouvait donc enfermé dans Stralsund avec neuf mille hommes à peine. Quelques vaisseaux le protégeaient encore, la flotte danoise les coula à fond.

Il était pris désormais comme jadis Pierre Ier sur les bords du Pruth, avec cette différence toutefois qu'il était cerné par une armée de trente-six mille hommes commandés par des ennemis irréconciliables.

Il eût préféré avoir affaire à des Turcs.

Sans perdre courage, confiant dans la situation de Stralsund qui passait pour inexpugnable, il fit creuser de nouveaux retranchements, construire de nouvelles défenses et il attendit.

Une chaussée très étroite, bâtie sur le bord d'un marais impraticable, était le seul point accessible du côté de la terre; l'île de Rugen défendait la ville du côté de la mer; les vivres ne manquaient pas. Il pensait donc pouvoir résister longtemps et lasser les assiégeants.

Georges Paikel vit le premier, dans la situation qui était faite au roi de Suède, une occasion de se rendre utile aux princes alliés. Il résolut de pénétrer dans Stralsund et d'en étudier les points faibles, afin de les signaler aux assiégeants.

M. de Wackerbarth commandait les troupes saxonnes,

qui avaient reçu l'ordre de se rallier aux armées prussienne et danoise; il fut mis en rapport avec Paikel par l'entremise de M. de Lagnasco et il accepta la proposition du jeune Suédois. Il admit en même temps, sur la même recommandation, Constantin Sherbanesko parmi les officiers de sa suite.

Le 20 octobre 1715, le siège commença et les alliés ouvrirent les premières tranchées.

Georges Paikel avait repris son ancien nom de Gillenstiern et, après mille difficultés, il était parvenu à entrer dans la ville et à se faire reconnaître.

Charles XII le reçut avec de grandes démonstrations de joie et le jeune homme reprit son service auprès du roi.

Pas un jour ne se passa dès lors sans que Gillenstiern n'étudiât dans ses moindres détails la configuration des ouvrages qui défendaient Stralsund, mais aucun point ne lui paraissait favorable à un assaut.

Le roi de Suède affectait toujours une confiance extrême qu'il s'efforçait de faire partager à ses troupes.

Enfin, après deux semaines d'étude, Gillenstiern fit une découverte.

Tout un côté de la ville est baigné par la Baltique et l'on croyait cette face inabordable, en raison de la profondeur de l'eau; aussi n'avait-on établi sur le rivage que de faibles défenses. Gillenstiern observa que la mer avait à peine trois pieds de profondeur, les jours où soufflait le vent d'occident.

Quoique la Baltique ne fût pas soumise aux marées, ce vent en tenait lieu en refoulant les ondes du côté de l'orient et en rendant ainsi le retranchement facilement accessible, même à une troupe à pied.

La nuit même, Gillenstiern quitta Stralsund, mettant le premier son observation à profit.

Le général de Wackerbarth accueillit comme il convenait une semblable communication, et dès la nuit suivante, tandis qu'un corps danois, pour faire diver-

sion, simulait une attaque du côté de la chaussée, dix-huit cents hommes commandés par le colonel Hoppen entraient dans la Baltique et surprenaient les Suédois.

Les retranchements furent enlevés rapidement, mais si vite qu'eût été opéré ce coup de main, l'alarme avait été donnée et Charles XII eut le temps de faire lever les ponts-levis.

C'était un nouvel assaut à tenter; néanmoins les résultats obtenus étaient honorables, puisque les Saxons trouvèrent dans les retranchements vingt-quatre canons de gros calibre, qu'ils tournèrent aussitôt contre la ville.

Quant à Gillenstiern, quoiqu'on pût très bien, chez les Suédois, attribuer sa disparition à une autre cause qu'à la trahison, il n'osa plus rentrer dans Stralsund.

Ce premier succès encouragea les alliés, et tandis que les canons tonnaient, bombardant sans relâche la citadelle et les faubourgs, on songeait à une nouvelle attaque.

C'est alors que fut décidée une descente dans l'île de Rugen; le soin de l'expédition fut confié au prince d'Anhalt.

Parmi les douze mille soldats danois, prussiens et saxons qui devaient donner, prirent rang Constantin Sherbanesko et Georges Paikel, tous deux avides d'en finir et de se venger enfin au grand jour, puisque toute autre voie leur était désormais fermée.

Tous deux avaient juré de ne pas se quitter.

Ah! s'ils pouvaient rencontrer le roi de Suède, face à face en plein combat! Cette fois-ci, ils n'avaient plus de ménagements à garder.

L'île de Rugen est grande et peu fortifiée; aussi la descente s'opéra-t-elle sans encombre.

Immédiatement le prince d'Anhalt établit l'assiette de son camp, l'entoura d'une double ceinture de chevaux de frise, qui dissimulait un large fossé.

Charles XII se trouvait dans l'île; il rassembla les

deux mille hommes disséminés dans les différents postes et le 6 novembre, à deux heures du matin, dans la nuit même qui suivit le débarquement, il s'avança sans bruit, pensant surprendre les alliés.

Les sentinelles ne crièrent : aux armes ! qu'au moment où, le roi de Suède ayant donné l'ordre d'arracher les chevaux de frise, les Suédois se trouvèrent en face d'un fossé dont ils ne soupçonnaient pas l'existence.

Il y eut un instant d'hésitation qui permit aux soldats du prince d'Anhalt de se mettre sur la défensive, mais cette hésitation dura peu.

Animés par l'exemple de leur roi, toujours au premier rang, les Suédois se jetèrent dans le fossé qu'ils traversèrent, et ils envahirent le camp.

Il y eut au milieu de l'obscurité un moment de confusion inexprimable ; Charles put croire quelques minutes que la victoire lui resterait, mais la disproportion des deux troupes était trop grande. Epuisés par leur élan furieux, les Suédois durent bientôt reculer en désordre devant un ennemi dix fois plus nombreux.

Il leur fallut repasser le fossé et bon nombre d'entre eux ne remontèrent pas le bord opposé, écrasés qu'ils étaient sans pouvoir se défendre sous l'effort des alliés.

Déjà le combat durait depuis plusieurs heures.

Rien n'était plus terrible que cette lutte au milieu d'une nuit de novembre. Impossible d'avancer ou de reculer sans rencontrer quelqu'un, et, dans l'indécision, il fallait frapper au hasard, au risque de tuer un ami, pour échapper aux coups d'un ennemi probable.

Enfin l'aube naquit.

Charles XII put rallier les débris de sa troupe et la lutte recommença plus âpre. Autour de lui bataillaient ses anciens compagnons d'exil, Mullern, Hordt, Grothusen, Dardof, During et Poniatowski.

Les Suédois se battaient bien, mais ils avaient affaire à de rudes adversaires. Au premier rang de ces derniers se faisaient remarquer Georges Paikel et Constantin Sherbanesko.

Paikel surtout frappait sans relâche d'estoc et de taille, déployant un acharnement inouï, comme s'il eût voulu faire expier à ses anciens amis les années de dissimulation auxquelles il s'était volontairement condamné.

Son œil fouillait les groupes d'ennemis et il allait toujours jonchant le sol de cadavres, sans une blessure, comme s'il eût été invisiblement protégé.

Il cherchait le roi de Suède.

Ce fut Constantin qui l'aperçut le premier au milieu de la mêlée.

Il se débarrassa violemment de deux Suédois qui lui barraient le chemin, expédiant le premier d'un coup de pistolet et le second d'un formidable coup d'épée, puis d'un bond il se trouva près de Charles XII.

D'une main, il saisit le souverain par ses longs cheveux et de l'autre il lui serra le poignet droit.

— Rendez-vous, sire ! criait-il en même temps, ou je vous tue !

Sans répondre, le roi se laissa fléchir sur les genoux, le corps en arrière ; de sa main gauche, il chercha un pistolet à sa ceinture et avant que le malheureux Valaque ait pu prévenir le coup, il déchargea sur lui son arme à bout portant.

Frappé en pleine poitrine, Constantin lâcha prise, battit un instant l'air des deux mains et tomba sur la face.

Charles XII se dégagea, mais deux Danois qui l'avaient reconnu l'attaquèrent furieusement.

Presque au même instant apparaissait Paikel.

— A moi, Gillenstiern ! cria le roi en apercevant le jeune homme qu'il croyait à lui.

— Je ne suis plus Gillenstiern ! rugit l'ancien aide

de camp, mais Georges Paikel, dont tu as tué le père !

Il leva son pistolet et fit feu.

Le roi, frappé au côté gauche, chancela, mais à ce coup de feu en répondit un autre, et Georges Paikel tomba à son tour sur le corps inanimé du prince Sherbanesko.

C'était Stanislas Poniatowski que le hasard du combat avait amené là, assez à temps pour dégager le roi et lui sauver la vie.

La blessure de Charles XII était peu profonde, assez grave néanmoins pour le forcer à abandonner le champ de bataille.

Il ordonna la retraite et les débris de ses troupes se retirèrent avec lui vers le fort d'Alteferre, au sud de Rugen, où ils trouvèrent un asile momentané.

— Ce petit Gillenstiern était un traître ! disait le roi pendant qu'on lui faisait un premier pansement. Et il connaissait tous mes secrets. Qui sait s'il ne fallait pas chercher là la source de mes échecs ? Eh ! mon Dieu. ajouta-t-il en affectant un accent de franchise et d'un ton qu'il s'efforçait de rendre insouciant, j'ai fait décapiter son père, il a voulu se venger, peut-être eussé-je fait pis à sa place ! Dans tous les cas, il était très fort ! Du reste il est mort, bien mort cette fois, et morte la bête, mort le venin.

Et quoiqu'au fond très préoccupé, il n'en parla plus, ou du moins affecta de n'en plus parler.

Charles XII se trompait, Gillenstiern vivait.

La balle de Poniatowski avait glissé entre deux côtes, sans léser d'organe essentiel; seulement la commotion ayant été violente, il avait perdu connaissance.

Quand, après le combat, Danois et Saxons étaient venus pour relever leurs morts et leurs blessés, ils l'avaient trouvé, agenouillé près de Constantin, qui

respirait encore et qu'il s'efforçait, mais en vain, de rappeler à la vie.

— Et le roi de Suède ? fut la première parole qu'il adressa aux nouveaux venus.

Il espérait l'avoir tué, mais Charles XII avait été vu à cheval et battant en retraite.

— Allons ! fit-il avec un soupir, c'est encore partie remise !

Les deux blessés furent transportés à l'ambulance.

Myrrha-Maria avait suivi l'armée saxonne et s'était arrêtée à Wismar.

Prévenue, elle accourut aussitôt, mais, quand elle arriva, elle avait un nouveau nom à ajouter à son martyrologe, le prince Sherbanesko avait rendu le dernier soupir, sans avoir pu proférer une parole.

La douleur de la jeune femme fut muette, mais terrible. Pas une larme ne coula de ses yeux secs ; elle resta assise, le regard fixe, les pommettes empourprées, près du lit de camp où reposait son mari, sans pouvoir détacher son regard de cet homme qui venait de donner sa vie pour l'amour d'elle.

Elle portait donc malheur à tous ceux qu'elle aimait !

Elle voulut savoir comment était mort Constantin, et Georges Paikel lui raconta les diverses péripéties du combat.

— Ah ! s'écria-t-elle en apprenant que son mari avait été frappé de la main de Charles XII, cet homme aura un terrible compte à rendre, à moi d'abord, à Dieu ensuite ! Ecoutez, ajouta-t-elle, je suis folle, je ne sais plus ce que je fais ! Mais, par bonheur, vous êtes calme et votre blessure est légère ! Je ne puis plus rester ici, je vais repartir à Bukharest, pour y accompagner mon pauvre Constantin. Je veux qu'il repose près de ses ancêtres, là-bas, sur cette terre qu'il aimait tant ! Je resterai près de lui, tout entière à ma douleur, car si je trouve encore la force de

veiller aujourd'hui près de lui, je tomberai peut-être demain anéantie quand me viendra la pensée que celui que j'ai le plus aimé ici-bas, après mon père, n'est plus là pour soutenir mon courage. Vous, vous resterez ! Vous épierez l'occasion favorable, et quand vous aurez trouvé une circonstance propice à l'exécution de nos projets, vous me ferez prévenir ou vous viendrez me chercher, car je veux être là ! Vous avez votre père à venger, moi j'ai trois morts derrière moi ! Rejetant alors mes vêtements de deuil, je vous suivrai et que Dieu nous assiste !

En face du cadavre, les deux conjurés se serrèrent silencieusement la main.

Le dernier pacte était conclu.

. . . . . .

Le lendemain, Myrrha-Maria partait, pour accomplir à petites journées son douloureux pèlerinage. Mais, au milieu de son désespoir, elle ressentait comme une joie amère à penser qu'un jour allait venir, qui n'était peut-être pas loin, où elle prendrait une revanche terrible, et l'espoir seul de satisfaire sa haine soutenait son courage.

Enfin, après deux mois de voyage, elle arriva à Bukharest.

De magnifiques funérailles furent faites au prince Sherbanesko. Le jour même des obsèques, elle remit ses intérêts entre les mains d'Héraclius, devenu le chef de la famille, et elle entra au couvent de Saint-Georges.

Comme dans la plupart des couvents de la communion grecque, les religieuses étaient cloîtrées, mais elles admettaient chez elles, à titre temporaire et sans exiger de vœux, les personnes que le dégoût du monde avait momentanément saisies ou qui venaient demander un peu de paix et de repos au recueillement du cloître.

Les nouvelles venues vivaient dès lors de la vie des recluses, s'astreignant aux mêmes exercices.

Elles occupaient une série de cellules particulières, situées à l'extrémité la plus rapprochée d'un couloir qui conduisait à la chapelle. Une grille épaisse et un rideau rouge servaient de clôture aux corridors sur lesquels s'ouvraient les cellules.

Le son de la cloche est inconnu dans ces monasteres ; deux fois par nuit, les religieuses se lèvent pour célébrer les offices, mais elles sont éveillées par la *tocca*, barre longue et plate d'un bois blanc très léger, échancrée à la poignée, dont chaque sœur à son tour doit, au moyen d'un petit marteau, tirer des sons qui pénètrent dans toutes les parties du couvent.

La *tocca* ainsi promenée de porte en porte annonce aussi l'heure des exercices de la journée ; la manière dont on peut s'en servir varie, dit-on, à l'infini, suivant le caractère de la *toccante*, et l'on peut reconnaître chacune des pénitentes à sa façon de manier le petit marteau.

Myrrha-Maria n'avait plus au cœur d'affection qui pût la retenir dans la monde, elle entra là comme elle fût descendue au tombeau, résignée et patiente en apparence.

Elle semblait avoir éteint dans son âme cette ardeur qui la consumait jadis ; elle savait que là-bas, en Suède, Paikel vivait, et, en attendant qu'il vint lui faire signe, elle s'humiliait devant Dieu et priait, détachée de tout.

Etrange organisation en vérité que celle de cette bohémienne, qui n'implorait plus le Seigneur que pour lui demander le temps et le moyen de venger son père et son mari.

Cependant Georges Paikel paraissait avoir oublié son serment, ou peut-être était-il mort, car les semaines, les mois, les années même s'écoulaient sans

nouvelles de lui, mais la recluse ne se décourageait pas, elle attendait.

Un jour enfin, vers la fin de l'été 1718, elle sentit, dans la chapelle, son regard invinciblement attiré vers la partie de l'église réservée aux fidèles les jours de grande fête.

Elle leva les yeux, regarda et un tressaillement nerveux secoua tout son être.

Le jour était-il donc enfin venu?

A travers le grillage, elle venait d'apercevoir Héraclius Sherbanesko et Georges Paikel, debout, la figure grave.

Elle voulut prier, remercier le Seigneur qui l'exaucait enfin, elle ne trouva ni un mot, ni une pensée. Elle n'entendit pas l'office, ni les antiennes que psalmodiaient ses compagnes, sur un mode lent et monotone. Elle avait hâte de sortir, de partir.

— Ma mère! dit-elle à la supérieure, le vœu que j'avais fait à Dieu expire aujourd'hui, je pars! Mais je reviendrai bientôt, pour toujours, cette fois! Adieu, ma mère!

Les deux hommes attendaient au parloir.

— Enfin! s'écria la bohémienne, enfin! Vous voilà!

— Oui, répliqua Paikel, me voici! Je reviens, fidèle à mon serment. Depuis trois ans que je vous ai quittée, j'ai suivi dans l'ombre et pas à pas le roi de Suède. J'aurais pu le tuer cent fois, depuis Stralsund, mais je voulais qu'il sût, en tombant, quelle main le frappait! J'ai attendu. D'ailleurs, j'avais juré. Charles XII ne m'appartenait pas entièrement. Aujourd'hui, les circonstances semblent devoir nous favoriser. A la tête de vingt mille hommes, le roi de Suède se prépare à faire une descente en Norvège. Il y arrivera en plein hiver. Là-bas, dans ce pays brumeux et désert, il nous sera mille fois plus facile de le frapper sûrement et à notre heure que dans son palais de Stockholm, au milieu de ses courtisans et de ses gardes. Mes précau-

tions sont prises. A Oldenbourg, un navire, frété pour nous, nous attend et nous portera en Norvège. Une fois là, le roi de Suède est à nous !

Et, le soir même, Paikel et Myrrha-Maria Sherbanesko partaient pour Oldenbourg.

XIV

DES PROPOS QUE TINT L'INGÉNIEUR MEGRET ET CE QUI S'ENSUIVIT

Trois mois s'étaient déjà écoulés depuis le débarquement de Charles XII en Norvège.

Ce roi qu'aucune difficulté n'arrêtait avait entrepris, au cœur de l'hiver, le siège d'une place que protégeaient à la fois et sa situation et son climat.

Frédérickshall est située sur les bords de la mer du Nord et on la considérait comme la clef de la Norvège. Cette ville prise, il n'y avait plus de défense possible, Christiania étant à peine fortifiée.

Les Suédois n'étaient pas habitués au froid rigoureux qui sévissait dans cette région pendant la plus grande partie de l'année, aussi supportaient-ils difficilement les rigueurs de la saison.

Chaque jour, on trouvait des soldats gelés dans leurs postes ou sous leurs tentes, mais le roi de Suède estimait que ces pertes étaient amplement compensées par l'avantage que lui procurait la longueur des nuits.

Il pouvait en effet faire tracer ses parallèles et ouvrir des tranchées à l'insu des assiégés; les sapeurs, au milieu de l'obscurité, n'avaient rien à craindre de l'artillerie de Frédérickshall.

Chaque nuit, le roi de Suède visitait les ouvrages, activait les travaux, donnait des ordres nouveaux et il ne rentrait dans sa tente pour prendre un peu de repos qu'après s'être assuré lui-même que les postes étaient gardés et que les sentinelles veillaient.

Au-dessus de sa tête, les bombes passaient en sifflant, coupant d'une ligne de feu l'opacité de la nuit, mais il marchait impassible comme toujours, se contentant de hausser les épaules si l'un de ses généraux se permettait par hasard de lui adresser un respectueux avertissement.

Le 11 décembre 1718, le roi était de mauvaise humeur; son ministre, Henri de Gortz, lui avait écrit de Stockholm et s'était plaint de l'opposition qu'il rencontrait dans ses projets, de la part des grands du royaume.

Lorsqu'il sortit de sa tente, le soir, vers neuf heures, selon son ordinaire, après avoir répondu au baron de Gortz qu'il l'investissait, en son absence, du pouvoir le plus absolu, il était énervé, agacé et ressentait je ne sais quelle inquiétude vague qui lui faisait trouver à redire à tout.

Il était suivi seulement du capitaine Siquier, son aide de camp.

A peine eut-il jeté un coup d'œil sur les premières tranchées, qu'il eut un geste d'impatience.

— On ne travaille pas! Rien ne va! fit-il avec colère. Capitaine, faites appeler M. Megret.

M. Megret était un ingénieur français de beaucoup de talent, que Charles XII s'était attaché et auquel il avait confié la direction des travaux du siège.

C'était un homme spirituel et sceptique d'un courage froid et d'une impassibilité britannique. Tout

absolu qu'il fût, Charles XII n'eût jamais osé parler à M. Megret du ton dont il parlait à ses généraux; il avait pour lui une sorte de respect.

— Ah! monsieur Megret, je ne suis pas content de vous, dit-il à l'ingénieur quand celui-ci fut arrivé, voici des parallèles que je retrouve aujourd'hui en l'état où je les ai laissés hier.

— J'ai promis à Votre Majesté de la mettre à même de tenter l'assaut dans huit jours, répliqua M. Megret, et je tiendrai ma parole.

— Hum! hum! est-ce bien sûr? dit le roi incrédule.

— Je ne me trompe jamais dans mes calculs, sire!

— Vos calculs! Vos calculs! Et l'imprévu?

— Rien n'est imprévu pour moi, sire! Je prévois tout. Je vis mathématiquement.

Le roi se mit à rire.

— Voulez-vous m'accompagner, monsieur Megret, j'ai besoin de distraction. Je suis nerveux, ce soir. Vous me ferez un cours de mathématiques, en marchant, cela me réchauffera!

Charles XII et l'ingénieur s'avancèrent au milieu d'une demi-obscurité qui permettait à peine de distinguer les travailleurs à quelques pas.

Le canon de Frédérickshall tonnait; sans s'inquiéter du danger qu'ils pouvaient courir, les deux promeneurs marchèrent dans la direction de la ville; ils voulaient visiter les ouvrages les plus avancés.

A quelques pas en arrière, le capitaine Siquier suivait, accompagné du comte Posse, capitaine des gardes.

— Vous disiez donc, monsieur Megret, reprit le roi, que tout était calculé chez vous et que vous viviez mathématiquement?

— Absolument, sire!

— Mais je suppose que cette bombe vous atteigne

et vous tue ; vos calculs seront forcément dérangés.

Et le roi désignait du doigt un boulet danois, qui, tombé à quelques mètres d'eux dans la terre fraîchement remuée de la tranchée, les avait couverts de sable.

— Un boulet peut me tuer à l'instant même, sire, riposta froidement Megret, en secouant les revers de sa tunique. Ce fait rentrerait dans les cas prévus, et vous verriez demain que ma disparition ne troublerait en rien l'exécution de vos plans.

— Je vous admire, monsieur Megret, et je serais heureux de connaître votre système, moi qui suis en perpétuel danger de mort.

— Il est vrai que Votre Majesté s'expose comme le dernier de ses soldats, répliqua l'ingénieur, mais les boulets sont aveugles et vous commandez à vingt mille hommes. Votre Majesté a pour elle dix-neuf mille cent quatre-vingt-dix-neuf chances contre une.

— Vous êtes un flatteur, Megret ; mais, outre la chance de mort que je partage avec mes vingt mille soldats, je cours un autre danger bien plus grave, puisque je suis menacé personnellement par un ennemi mort, par conséquent invisible.

— Je ne comprends pas, Sire !

— Je m'explique, dit le roi, que le scepticisme de Megret semblait avoir un peu rassséréné. Depuis dix-huit ans que je gouverne la Suède, j'ai eu affaire à un certain nombre de traîtres, que j'ai toujours punis d'ailleurs exemplairement. Le fils d'un certain Paikel, de ce Paikel dont on fit jadis tant de bruit, sous prétexte qu'il avait, disait-on, découvert le moyen de faire de l'or et qui fut exécuté à Stockholm, pour crime de haute trahison, le fils, dis-je, de ce Paikel, s'est mis en tête de venger son père. C'est d'un bon sentiment. Ce garçon que, sans le connaître, j'avais pris en amitié, que j'avais fait chevalier de l'Epée et qui, du reste, m'a rendu quelques services, — il y avait intérêt sans

doute, — m'envoyait périodiquement, et après chacune des affaires malheureuses que j'ai essuyées en Turquie, des avertissements anonymes pour me dire...

— Pour vous dire ?

— Pour me dire que mes échecs n'étaient que le résultat d'une vengeance occulte exercée contre moi, répliqua le roi, dont ces souvenirs malheureux commençaient à exciter les nerfs.

Il se tut un instant, puis reprit, après un effort :

— Ce Georges Paikel était très fort ! Il m'a trompé deux ans et je ne me suis jamais aperçu que je réchauffais un serpent. Je l'ai retrouvé à Rugen et Poniatowski en a fait bonne et prompte justice, au moment où il s'apprêtait à me lâcher un coup de pistolet. Il est donc mort, bien mort : je l'ai vu tomber comme une masse, sur le champ de bataille, frappé d'une balle en plein cœur... Il y a quatre ans de cela. Eh bien ! Megret, hier, j'ai reçu un nouvel avertissement d'outre-tombe ! Vous voyez bien que j'aurais besoin de connaître votre système !

Le roi éclata d'un rire forcé.

En l'entendant, l'ingénieur comprit que Charles XII était hanté par cette menace et qu'il en faisait plus de cas qu'il ne voulait paraître.

Au fond, le roi de Suède, brave et téméraire quand il s'agissait d'affronter un danger connu, tremblait à la pensée qu'il pouvait être frappé par une main invisible.

— Le surnaturel n'existe pas, dit le sceptique. Etes-vous bien sûr que Georges Paikel soit mort ?

— Oui. S'il n'était pas mort, j'aurais eu de ses nouvelles depuis quatre ans.

— N'importe, sire ! prenez garde !

— Monsieur de Schwerin ! s'écria tout à coup le roi en apercevant le commandant de la tranchée, qui s'avançait vers lui, précédé d'un falot, vous êtes vrai-

ment d'une imprudence inouïe, vous voulez donc nous faire tuer ?

Comme pour donner raison à Charles XII, un boulet vint rouler au même instant à cinquante mètres de lui.

Le comte de Schwerin se hâta de faire éteindre son falot, tout en faisant observer au roi qu'il était impossible à l'ennemi d'apercevoir la lumière à cause des terres qui s'élevaient en remblai à cet endroit du côté de la ville.

Tous en causant, Charles XII était parvenu aux derniers parallèles.

— Où en sont les travaux ? demanda-t-il au comte.

— Les parallèles avancent, sire ! nous sommes à deux cents mètres des glacis de Frédérickshall.

— Voyons ! dit le roi.

— Sire, n'allez pas plus loin ! J'ai dû, pour ce soir, faire retirer mes travailleurs qui, n'étant pas protégés par un talus, ont été aperçus pendant une éclaircie et l'ennemi canonne ce point avec persistance.

— N'importe ! dit le roi en haussant les épaules. Restez ici, messieurs !

Et il s'avança seul pendant une cinquantaine de pas.

Arrivé à l'extrémité de la tranchée, il gravit le talus intérieur, s'accouda au parapet et chercha un instant à percer l'obscurité de la nuit.

Soudain, une forme se dressa devant lui.

Instinctivement, il chercha un pistolet à sa ceinture, mais déjà une main de fer lui avait saisi le poignet.

— Gillenstiern ! fit le roi en reconnaissant son ancien aide de camp.

— Non ! Paikel, qui vient venger son père !

— Souviens-toi de Patkul ! fit une seconde voix derrière lui.

La lame d'un poignard brilla dans la nuit.

— A moi! cria Charles XII, en rassemblant toute son énergie, et il entoura de son bras gauche resté libre le corps de son adversaire, le mettant ainsi dans l'impossibilité de se relever.

Tous deux allaient rouler le long du talus quand un coup de feu retentit. Les bras du roi de Suède frappé à la tempe par la balle de Myrrha-Maria, se distendirent et il tomba, le dos appuyé contre le parapet.

— On assassine le roi! s'écria le comte de Schwerin, qui, dans la lueur rapide du pistolet, venait d'apercevoir trois ombres.

Et, suivi du comte Posse et de Siquier, il courut au lieu du combat, pendant qu'à la hâte on rallumait le falot.

Charles XII gisait inanimé; un léger filet de sang coulait d'un trou à la tempe et l'œil droit pendait hors de son orbite. La mort avait été instantanée. Tous restaient sans voix en face de ce terrible spectacle.

Megret s'approcha tranquillement et, toujours impassible, sans qu'aucune émotion vint contracter les muscles de son visage, il considéra le cadavre de ce roi, qui venait de lui demander de tout prévoir, même le moment de la mort.

Il haussa imperceptiblement les épaules :

— Voilà la comédie finie! dit-il, et bien! allons souper!

Et, tournant le dos, il reprit, très calme, le chemin du camp.

XV

ÉPILOGUE

. . . . . .

Deux mois après, Georges Paikel et Myrrha-Maria Sherbanesko reparaissaient à Bukharest.

Après quelques semaines passées auprès d'Héraclius, le premier prit le chemin de l'Ukraine où il allait retrouver l'ataman Skoropaski, tandis que la fille de Patkul franchissait, pour toujours cette fois, le seuil du couvent de Saint-Georges.

Elle n'avait plus rien à faire en ce monde.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

I. — Où éclate l'entente cordiale qui régnait à la cour de Saxe, l'an de grâce 1706 5

II. — Ce qu'il advint de M. de Patkul au bal de la princesse Orfelska. 21

III — Comment l'électeur de Saxe fut plus navré de sa victoire qu'il ne l'avait jamais été de ses défaites 38

IV. — Où Charles XII donne des preuves irréfutables de son mauvais caractère 59

V. — La clémence du roi Charles XII 93

VI. — Les derniers francs-juges 107

VII. — Où Mazeppa propose 118

VIII. — ... Et Boldouka dispose 130

IX. — Les premiers sont les derniers. 146

X. — Entre chien et loup 166

XI. — Où Lembergi trouve la récompense de ses bons et loyaux services. 186

XII. — La fille de Patkul et Marta Alfenley . . . 203

XIII. — Qui trop embrasse... mal étreint. 226

XIV. — Des propos que tint l'ingénieur Megret et ce qui s'ensuivit 242

XV. — Épilogue 249

Émile Colin. — Imprimerie de Lagny.